CRUMB

la mort de FRITZ

ACTUEL

novapress

N°27 JANVIER 1973 4F

L'ECOLE QUI PUE

allemagne unter. ground

Projets d'avenir : notre prochain numéro sera un spécial bandes dessinées, françaises et étrangères, de plus petit format mais aux pages plus nombreuses que d'habitude. Le numéro suivant doit être réalisé pour une bonne part avec les lecteurs — sans compter quelques idées très étranges et bien laides que nous agitons. Attendez-vous ici au pire, et soyez assurés que ce que nous ferons, aucune bête ne l'aurait fait. Nous attendons donc vos jugements les plus étonnants, ou détonnants, sur la politique et la France de 1973, informations, nouvelles et poèmes, dessins. Nous espérons l'ample moisson d'il y a deux ans. Il nous faudrait vos écrits avant le 10 janvier.

Les assassins compatissants

Jacky Hue, 20 ans, est mort.

C'était notre camarade au CIT 151 à Fontaine bleau où nous faisons nos classes depuis le 2 octobre 1972.

Mercredi 29 novembre après-midi le premier peloton du 2e escadron est emmené dans la forêt pour faire l'exercice de tir à balles de guerre 75 mm. Jacky reçoit l'ordre d'interdire l'accès du champ de tir aux civils. Tout accident semble impossible, vu les précautions de sécurité infaillibles prises par l'officier, directeur de tir...

Pourtant, quand tout le monde a fait son carton et s'apprête à réintégrer sa garnison, on s'aperçoit de la disparition du soldat Hue... On le retrouve bientôt, toujours à son poste, mais écroulé par terre une balle dans le cœur.

Que s'est-il passé ? Un accident, une balle perdue un meurtre, un suicide ? On s'en fout de ce qui s'est passé ! Il s'est passé que Jacky est mort d'une façon bien précise : une balle de 75 mm dans le cœur ! Trouver des responsables ne vise qu'à écarter la vraie responsable : l'armée. Jacky n'avait pas demandé à faire son service militaire. L'armée se réserve le droit d'avoir un pourcentage de pertes humaines au même titre que le matériel...

Le lendemain, l'ambiance dans la caserne est tendue, chacun est affecté par ce qui s'est passé la veille , ça a ébranlé les esprits (il faut un mort pour cela).

« C'est un accident stupide que nous déplorons tous : les armes à feu sont des instruments dangereux qui doivent être maniées avec toutes les précautions imposées par le règlement. Alors, inutile de répandre des informations fausses qui ne visent qu'à saper le moral de la troupe ! », nous a dit le capitaine d'escadron.

Les gradés ont senti qu'ils perdaient les brides des affiches ont été collées clandestinement, dénonçant la responsabilité de l'armée — une manifestation de non-respect devant le cérémonial du lever du drapeau. Ils ont peur de voir leurs bidasses réagir. Alors ils font des déclarations de solidarité et de compassion.

Cet après-midi (jeudi 30 novembre 1972) vers 16h 30, toute la garnison est rassemblée dans la cour d'honneur devant le drapeau. Un micro est installé. Le colonel commandant Cullieyrier, chef de corps du CIT 151, commence son discours. Il nous fait part de « sa peine ». Puis, devenant agressif, nous annonce que les éléments subversifs ont utilisé ce drame pour répandre dans toute la caserne des affiches qui font injure à l'armée et sont un manque de respect à notre camarade mort ! « Ce sont des actes antimilitaristes provoqués à des fins politiques ! Le frère de Jacky Hue (militaire au CIT) a totalement souscrit au discours que j'ai fait », nous a dit-il dit (ils l'ont réformé...). Et il est parti très en colère du manque de respect de quelques-uns dans un moment aussi pénible.

« LES ASSASSINS COMPATISSENT A LA DOULEUR DES PARENTS ET AMIS DE LA VICTIME ».
Proposition d'épithaphe sur la stelle de Jacky Hue.

Le vent me glace... la vie aussi

Je rentre d'un pas tranquille vers la joie malgré le froid et le brouillard de la nuit. Je suis content et heureux, quelques voitures circulent encore et moi la tête dans des rêves. Il fait froid, j'ai les pieds gelés, je sors de l'usine mais je pense à notre maison d'où sort la fumée du feu de bois. La petite route luit de givre et le vent me glace les oreilles. Je cours vers le sourire et la musique. Quelle joie après le boulot ! J'aperçois la lumière derrière la petite fenêtre embuée. Je pousse enfin la lourde porte de chêne et l'on m'accueille avec le sourire qui rayonne la bonté et la sagesse. Déjà ma soupe est servie, tout le monde est au complet maintenant avec les deux chevreaux. Bien sûr, dans le groupe, il y en a un qui ne fait rien ou si peu mais il est très gentil et remonte le moral à tous. Il est indispensable. Une douce musique flotte avec l'odeur de la bonne soupe. Tout ceci me fait oublier que je vais travailler encore deux ans en usine. Tous les soirs, la joie s'empare de moi, je crois que les principales qualités de ce groupe sont la tolérance, la bonté et la sagesse. Nous ne sommes pas des mystiques ni des anarchistes. Nous sommes des êtres humains qui voulons passer leur vie le mieux du monde avec l'électricité, tourne-disques et, même si on avait les moyens, une machine à laver. Dans mes expériences, ceux qui refusent la société sont égoïstes, car les trois quart du temps ce sont les filles qui font la lessive, la vaisselle et la bouffe. Les mecs qui cultivent le jardin et coupent le bois et comme refus de la société se ravitaillent en ville pour le sel, l'huile, etc. Nous, on s'en fout du refus : on prend suivant nos moyens le plus utile de cette société et on est heureux, mais voilà, tout ceci est dans ma tête bien sûr, j'ai froid. Je rentre chez mois mais surtout chez mes parents qui, eux, ne tolèrent pas la musique à part Cadet-Roussel. J'ai arrêté de bosser depuis... tout me dégoûte, je traîne dans cette ville toute la journée, je ne parle que rarement et sourit encore moins. C'est triste. Mais peut-être que je suis un jeune vieux de 23 balais. Alors que faire ? la défonce, la musique à en crever les tympans. Ah, oui, quelle consolation ! et peut-être un jour, je rencontrerai des mecs qui ont les qualités dont je rêve et que je n'ai pas encore rencontrés. Mais que de rêves ! ou alors, je m'installerai seul à la campagne.

P.S. — Faut pas croire que mes parents m'engraissent et si dans ma journée je mange un casse-croûte pâté, je suis heureux et bien nourri. De mes parents, j'ai juste un lit, je ne recherche ni pitié ou autre. Si je suis comme ça, c'est ma faute.

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Jean-Pierre Lentin
Léon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-François Reuterre
Jean-Paul Ribes
Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Administration :
Anne
Publicité :
A.B. Kamir
Secrétariat :
Jackie
Composition :
L.I.T.O.
4 ter, rue du Bouloi
Paris-1er
Photogravure montage offset :
Eurographic :
32, rue des Annelets,
Paris-20e
Tirage :
Istra-Strasbourg
16, avenue Hoche,
Paris-8e
Roto-technic-offset
Aubervilliers
Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la publication :
Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 90.000 exemplaires.
Ont participé à ce numéro :
Nathalie Amoureux
Basilou
Patrice Blanc-Francart
Alain Dietlin
Devil Duke
G. Glandais
Philippe Graine
Dr Hachis-Buisson
Hugues Henique
Jean-Louis Hue
Catherine Huppy
Hyma la Hyène
Madeleine Laik
Anne-Marguerite Jacques
Janique Laudouar
Francis Masse
Christine Moran
C. Moran
Sergeï Albertovitch Oblomov
Madame Oclesse
Hélène Pépé
Patrick Van Eersel
John Vetebey

ACTUEL N° 27
Janvier 1973
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

sommaire

Les lecteurs parlent aux lecteurs 2
L'école qui pue 6
Les flics, la lune, les Gitans 14
Le duodénum libéré 16
Ecologie 18
Petites annonces 19
Crumb : Fritz le chat 25
En attendant le grand soir 33
Combines 37
Underground 38
Underguide, pieds divers 40
Allemagne, untergrund 41
Le rock allemand enfin 46
Livres, cinéma 50
Mosik 52
Le corps de la femme 54
Travestis 57
Motards 60
Yi King 62

Les lycéens saumurois dans leur cadre noir

Paumés au fin fond de la cambrousse à l'Ouest, attachés par une société, on ne peut plus militariste et bourgeoise, les lycéens de Saumur s'étaient endormis sur leurs bancs, atterrés par un système de répression administrative digne d'une dictature grecque ou bien d'ailleurs. De temps en temps, on entendait bien parler d'une grève dans un lycée parisien quelconque, mais Paris, c'est si loin !

Vlan ! une fille se fait vider du lycée technique parce qu'elle sortait avec un mec et que cela ne plaisait pas à la surveillante générale d'avoir dans son internat une fille qui allait se marier ! Ce fut la goutte d'eau qui met le feu au poudre ! Les internes refusent de bouffer le soir, le lendemain, les élèves refusent d'entrer en cours, réclamant le renvoi de la surgé, la réintégration de la fille et quelques autres réformes. L'administration s'affole ! Au lycée d'Etat, le lycée bourgeois où les fils de militaires espèrent décrocher leur bac, ça se remue ! Le protal convoque un conseil d'administration extraordinaire où les délégués des élèves ne sont pas invités ! Le surgé fait sa campagne en faveur du calme ! Une liste de revendications lui est proposée : beaucoup de promesses, peu de réalisations ! Il s'arrangera même pour que certaines revendications se retournent contre les élèves...

Entre-temps, avec une dizaine de copains, on fonde un canard Chiste pour remuer les élèves saumurois. Un canard pas méchant pour deux sous, mignon tout plein, mais qui pourrait donner à « Actuel » une leçon « d'ouverture ». En effet, chacun a le droit d'y mettre son mot (profs, pions, lycéens de droite, de gauche, parents). Enfin, la crème des canards !

Eh bien, malgré ça, une semaine plus tard, les premiers képis se pointaient chez un des « provocateurs » sur une demande aux Renseignements Généraux du protal du ci-dessus lycée bourgeois et militariste.

Nous voilà devant deux solutions : fermer nos gueules, on n'en a pas envie ! Le faire légaliser reste donc la seule solution.

Luc Delemotte 7, avenue du Général-de-Gaulle 49700 Doué-la-Fontaine.

Je ne sais pas qui a écrit la lettre intitulée « laissons respirer la musique », mais j'ai une folle envie de lui sauter au cou et de le remercier. Enfin un type qui ne s'étend pas sur ses inhibitions, ses malheurs, les saloperies que nous fait la « Société ». Un type qui veut et fait quelque chose. Je me demandais avec angoisse s'il existait encore des mecs qui ne sont pas toujours à se regarder le nombril en soupirant.

Mais oui, la musique est née parmi le peuple et il faut la remettre à sa place. Il faut déboulonner les mythes et les idoles. Il ne faut pas qu'il y ait d'un côté les musiciens sur leurs scènes-piédestals et de l'autre côté le public écoutant religieusement en se faisant chier. La musique, il faut en faire soi-même avec n'importe quoi (une bouteille de coca, un peigne, etc., etc.) et avec les autres. Il faut participer. C'est ça qui apportera la fête. La fête elle ne nous tombera pas toute rôtie dans la gueule. Il faut se remuer un peu. Evidemment, c'est emmerdant de bouger. C'est fatiguant et les autres sont là normalement pour nous divertir ! Faudrait peut-être apprendre à être un peu indépendant et à prendre des initiatives, non ? La passivité on n'en a rien à foutre et c'est elle qui engendre l'ennui. Allez, levez-vous tous.

Marianne Gay 4, rue de Berry 94-Cachan

Charles, un mec fantastique !

Dans le numéro 26 d'*Actuel*, je trouve des nouvelles d'un mec fantastique que j'ai connu à la base aérienne 126 à Solenzara en Corse. J'ai été en contact avec lui après sa mutation à Varennes mais la répression m'a empêché de continuer... Maintenant libéré, je peux intervenir, raconter son histoire, me remuer dans l'espoir que ça le sortira de là où il est.

Charles Cognet, c'est un mec qu'avait que de bonnes réactions et à l'armée c'est pas toujours facile. Par exemple, il voulait pas faire les corvées parce que c'était l'eau dans les couloirs à 7 heures du matin pour que les crevures voient que « c'est propre »... elles sont d'ailleurs pas dupes...

Un jour à l'ordinaire troupe, un dimanche midi, à fin août, je crois ou début septembre. Le sergent Alvarez tout jeune mec qu'a envie qu'on sente qu'il a du galon, alors que Charles se sert à boire, pour le faire aller plus vite le bouscule : ce qui fait se renverser le verre de menthe dans le plateau de bouffe. Charles se ressert, l'autre recommence et reçoit le verre en pleine gueule...

Le plateau de bouffe est à moitié renversé dans la bousculade qui s'ensuit. Alvarez malgré ses galons n'a pas le dessus. Il dit « on s'expliquera dehors » et à ceux qui suivent, dont moi : « Je vais faire enfermer ce sale maoïste » et effectivement il appelle ses supérieurs qui enferment Charles sans qu'il finisse son repas. Alvarez fait courir le bruit qu'il ira en forteresse militaire et l'officier de Cognet lui parle d'Alton...

Plusieurs questions se posent. Puisque Alvarez était un sergent de passage sur la base accompagnant l'escadron de chasse d'Orange qui n'est resté qu'un mois, comment a-t-il su que Charles qu'il n'avait jamais vu était maoïste ? et d'autre part, comment, pour une histoire relativement banale un petit sergent peut se vanter d'envoyer un homme du rang en forteresse ?

A bientôt, camarades, à bientôt Charles de Saint-Etienne.

Le Zazen strong

S'il est certain que la « gouroumanie » est actuellement en plein essor, il paraît quand même intéressant de citer un Japonais qui détient la transmission de son propre maître KODO SAWAKI : Sensee Taisen DESHIMARU est venu en Europe avec un ordre de mission du Soto Zen japonais. Il enseigne le Zazen à Paris : 46, rue Pernety (14e). Ce n'est d'ailleurs pas à des « certificats » que l'on s'aperçoit qu'il est un maître authentique. Il suffit de le voir ! Et ça, Baba, c'est du concret ! Gen Po.

Crachons-nous sur Maspero ?

Chers camarades. Je lis dans votre numéro de novembre 1972, dans l'article « Trois ans de MLF », deux trois choses qui me laissent plutôt pantois et que je vous demande de rectifier.

La première concerne *Partisans* qui demanda aux femmes venues faire un numéro spécial si elles avaient une ligne politique juste ou une ligne politique tout court ». Bah ! il suffit de voir le produit pour rester sceptique. Le projet inspiré par un manuscrit déposé fin juin *1969* par deux camarades femmes, n'avait strictement rien à voir avec une « ligne politique juste » préalable. La meilleure preuve en est la publication par l'une de deux signataires de votre article d'*Actuel* d'un article, « Le viol », où il est question de beaucoup de choses mais pas de « ligne politique, etc. ».

La seconde : « *Elle* emboîte le pas à Maspero... et convoque les Etats généraux de LA femme. » Bigre ! Ce numéro, cafouilleux, méprisable, piteux de *Partisans*, confectionné effectivement par un groupe de femmes — parmi lesquelles Mademoiselle Mano Delesseps qui ne fait pas encore une carrière littéraire publique — est si ceci-cela que les femmes qui l'ont fait décident d'aller le vendre à ces états généraux d'*Elle*, Mano Delesseps y compris. Si je comprends bien Mademoiselle Mano Delesseps, entre autres choses, a acquis depuis cette époque, une « conscience politique » et c'est partant de celle-ci qu'elle a réécrit ses « Trois ans de MLF ». Le côté snobinard de salon subsiste qui consiste à cracher en passant « sur Maspero » sans voir que dans ce type de situation votre crachat vous revient toujours en pleine gueule. A quoi on s'expose quand on décide de signer ses petites affaires.

Emile Copiermann

Voici ma lettre, je l'intitule moi-même :

Annonces de cul et annonces cocues

Malgré toutes vos apparences, ne seriez-vous qu'une équipe de puritains ? Les petites annonces que je vous envoie, vous ne les publiez jamais. Ce n'est pas de ma faute si mes centres d'intérêt sont réellement l'orgasme et la communication, la communication sur l'orgasme et par l'orgasme ? Ne me la faites pas ! Il n'y a pas de raisons que vous censuriez plus le texte de vos petites annonces que la belle prose dont vous nous gavez ! Mais il y a comme un défaut : c'est naturel qu'un numéro qui parle de notre corps amène beaucoup de demandes de communication sur notre corps, et je ne vois pas pourquoi, messieurs les censeurs (tout à l'heure le bonsoir), vous ne considérez pas cette demande de communication comme une entreprise valable, aussi valable que celle de vouloir former une communauté qui, le plus souvent, n'est qu'une tentative détournée, mais non par cela meilleure, de résoudre ces problèmes de cul, problèmes qui se trouvent ainsi cocus.

Le jeune qui vous lit se fout pas mal de votre délire sexuel tant qu'il ne peut l'appliquer à lui-même ! Vous communiquez entre vous, entre votre intellect et votre corps masturbé. J'aime mieux lire Reich, c'est plus sain, lui, il nous dit carrément « baisez ! », comment, et il nous en donne les moyens : éviter la pornographie qui détourne notre désir vers une satisfaction moindre, ne jamais se masturber sans bander... ne jamais faire l'amour avec un partenaire non consentant... comment résoudre le paradoxe de notre hypnose sexuelle... comment reconnaître et, savoir aborder la fille qui nous plaît dans la rue...

Evidemment, vous êtes encore vachement névrosés, c'est une excuse, mais n'empêchez pas les autres de participer à une communication que vous proposez sans l'assumer ! démarche typiquement publicitaire par laquelle vous récupérez les sujets qui présentent encore un intérêt, Actuel-Digest. Si vous ne publiez pas cette lettre, vous saurez qu'au moins un mec a démonté l'absurdité de votre politique. Mais j'espère qu'en prenant conscience de ce paradoxe vous changerez votre fusil d'épaule. Quand on est dans un rêve, on ne peut pas sortir de son rêve, à moins que quelqu'un ne vous tire par les pieds.

Pour être logique avec moi-même, je vous demande de publier mon adresse : EMMANUEL FAUCONNIER, 18, rue Juliette-Lamber, 75017 PARIS, tél. 227-52-59.

étrange colloque

C'est rituel : quand un canard quel qu'il soit parle du magma sexualo-politique « MLF FHAR », le courrier du mois contient une avalanche de contestations-rectifications-protestations. Toute image partielle de cette lutte, toute immobilisation dans l'écrit, entraîne évidemment un contre-effet. Là où les choses se corsent, c'est quand on s'aperçoit qu'en fait toute écriture sur le sujet est vécue comme une atteinte au territoire, aux possessions privées des différents groupes en question. Il faut désormais un tampon ou label pour parler de sexe. Tout se passe comme si, l'encre à peine sèche, le discours FHAR MLF était nécessairement coupé de ses origines, renvoyé au démon abstrait et pervers de la « récupération », terme dont il convient de rappeler qu'il est injustement employé comme épouvantail à moineaux, alors qu'il signifie simplement « faire du neuf avec du vieux ». Aussi bien, la lettre du « groupe 5 Fléau Social » en témoigne : aucune violence verbale, cela va de soi, ne sera assez forte pour se distancier et couper les fils qui relient le discours imprimé du groupe qui l'a tenu. Non, ça n'est pas ça, ça n'est pas nous, ça n'est jamais ça ni nous. (Espérons-le d'ailleurs, les propos de ce groupe sur les femmes revenant au sexisme le plus plat.) C'est la faute au malin génie des sacro-saintes médias, que par ailleurs on courtise tant qu'on peut, ne serait-ce que pour avoir l'occasion de les insulter après. Rapport pervers et œdipiens s'il en faut, transgressions autorisées et confirmées par la-loi-sur-le-droit-de-réponse.

Autres lettres : celles des malheureux-isolés-de-province, on connait ça par cœur, qui reprennent l'éternelle comptine : « vous êtes bien gentils, mais vous ne vous rendez pas compte, vous êtes trop en avance, etc. ». Oui, bien sûr, et alors ? C'est dit, c'est sûr, ça n'a jamais rien changé de l'écrire cent fois. Pour terminer, quelques informations rectificatives : oui, le texte d'Hocquenghem n'a rien à voir avec le groupe 5, ils sont tout à fait étrangers l'un à l'autre puisque l'un et l'autre le disent. Ils ont été montés ensemble par erreur.

Sur le FHAR : il n'existe plus à proprement parler « un » FHAR, mais au moins deux : l'AG du jeudi soir 20 heures aux Beaux-Arts regroupe : les groupes de quartiers, qui publient un journal imprimé, l' « Antinorme ». Adresse pour les contacter : Guy Maës, 8, rue Saigne, 93-Montreuil. Les Gazolines (les « folles » comme dit le groupe 5). Ceux qui préparent le numéro de « recherches sur la drague » et bien d'autres...

Plus le groupe 5, qui se rattache désormais à l'International Homosexuelle Révolutionnaire, qui est, comme on dit, « sorti du FHAR » ou du moins des AG.

La géographie du FHAR est assez difficile à suivre... Actuel.

Dans le respect de la loi

Crapules.

Cette petite bafouille à retardement pour vous exprimer ce qu'on pense de votre tartine de merde sur le Fléau Social et le groupe V. On a pris le temps de tourner nos langues sept fois dans notre bouche ou autour de notre stylo avant d'écrire afin d'user de modération et vous dire sans colère, sur le ton de la simple constatation que vous n'êtes que des raclures de bidet et que, contrairement à ce que vous affirmez nous sommes profondément sectaires, sectaires avec les cons malodorants qui font commerce de tout bois, et que les seules idées vraiment nettes que nous ayons se rapportent à la débilité et à la mauvaise foi criminelle et contre-révolutionnaire de tous vos articles.

Dans cette prétendue interview, pas un mot qu'on reconnaisse. Toutes nos déclarations ont été tronquées, bricolées, coupées, surajoutées et montées hors de leur contexte. Il ne reste strictement rien de la conversation sympa qu'on a eue avec Riche autour du magnéto.

Vous trafiquez l'information d'une manière aussi répugnante que la presse dite à sensation, vous n'êtes d'ailleurs que le *France-Dimanche* des marginaux débiles (que vous entretenez dans leur débilité). La presse bourgeoise ou porno quand elle parle de nous le fait avec plus d'honnêteté.

On aimerait bien savoir aussi ce que fait le logos d'Hockenghem, la vedette appointée du FHAR, notre Zitrone à nous, notre Catherine Langeais, mémorialiste de la presse du cœur, sans transition, sous le titre : « la parole au Fléau Social, Groupe 5 du FHAR ».

Nous ne sommes pas comme vous des cancrelats récupérateurs et n'avons que faire de la prose d'Hockenghem ou de la caution des « folles ».

En réalité, vous êtes exactement ce contre quoi nous luttons, les apologistes de la marginalité apprivoisée, les organisateurs de l'ennui, les amuse-bourgeois, des chiens de garde du vieux monde, en somme, *des modistes*, et vous détruisez plus sûrement la jeunesse et son esprit spontané de révolte que *Paris-Jour* et *l'Huma* réunis.

Ce que vous exprimez, ce sont les exhaltations putrides du cadavre décomposé de la bourgeoisie. *Le Fléau Social.*

Bien entendu, conformément, à la loi sur le droit de réponse, nous vous demandons de bien vouloir publier ce texte dans votre prochain numéro en lieu et place de l'article incriminé.

Lettre ouverte aux mecs du FHAR

C'est bien joli le FHAR. Evidemment, ça fait plaisir de voir qu'on n'est pas seul à être pédé et que d'autres on su s'unir. Mais qu'est-ce que c'est exactement ? Les mecs se disent non-militants, ça signifie qu'on ne les verra pas beaucoup dans les rues, encore moins aux portes des Lycées et des Facultés. C'est un choix au départ et il est certainement motivé. Mais il ne s'agit pas de se constituer en cycle fermé ! Bien sûr, on répondra aussitôt que le Front n'est fermé à aucun mec, bien au contraire.

Et pourtant... Je suis pédé et aimerais bien constater que je ne suis pas le seul... Et le FHAR, qu'est-ce que j'en vois ? Parfois un gribouillis hâtif sur une publicité d'un couloir de métro, un entendu-dire par un mec que « ça existe ces gens, j'en ai vu, ça fait drôle... ». Bien sûr, il y a le journal, le Fléau Social. *Encore faut-il le trouver. J'ai la chance d'être à Paris, je peux l'acheter. Mais je ne suis pas encore libéré, moi ! Je n'ose pas le lire dans le métro ! Je ne le laisse pas traîner sur mon bureau ! et une fois la lecture terminée, qu'en reste-t-il ? Même pas une indication de meeting un jour ou l'autre : on apprend seulement que des A.G. ont lieu de temps en temps aux Beaux-Arts, quant à savoir où et quand exactement... Bien sûr, on donne une adresse de boîte aux lettres à laquelle les paumés pourront écrire. Mais le véritable paumé saura-t-il raconter ce qui a de plus intime dans une lettre adressée à quelqu'un qu'il ne connaît pas ?*

Réponse au groupe 5

Une fois de plus, le Groupe 5, qui ne prétend bien sûr ne parler qu'en son nom, se permet de « théoriser » au nom du FHAR et mêle allègrement le courrier du cœur, les « gouines rouges », les « folles » et « l'Internationale » Homosexuelle ». Sous ce « non-sextarisme et ces idées nettes » (Actuel dixit) se cachent en réalité le phallocratisme le plus hypocrite et le désengagement total au nom « d'une idéologie qui sorte du problème purement homosexuel, dont on n'a rien à foutre... » Tiens, tiens, que foutez-vous au FHAR alors ?

Non, le FHAR n'est pas l'Armée du Salut des homos de tous bords. Même si à l'AG vient qui veut, nous n'avons jamais lutté pour un intégration dans la société, telle qu'elle est. La tentative de récupération des homosexuels par les différents groupes gauchistes témoigne suffisamment que le slogan « le corps est politique » implique une dénonciation de toutes les structures bourgeoises et capitalistes : travail, famille, patrie, églises, etc. Nos ennemis, nous les nommons : Patriarcat, Phallocratisme (mythe de la virilité, culte du Phallus, désir de puissance, rôles masculin-féminin, etc.), Famille, et tous ceux qui, au nom d'une prétendue « normalité », nous jugent et nous condamnent : lois, psychiatres, flics, hétéro-flics (est hétéro-flic tout hétéro qui valorise sa pratique sexuelle et l'édicte en « norme ») et homo-flics (homosexuel qui se nie et s'allie aux appareils répressifs).

C'est pourquoi nous ne pourrons travailler avec les hétéros que lorsque ceux-ci accepteront de refuser toute « normalité », et que nous aurons nous mêmes suffisamment analysé notre spécificité et notre oppression particulière (très différente selon qu'on est gouine ou pédé). Le combat des hétéros d'extrême-gauche est aussi le nôtre, mais notre combat particulier ne peut encore être celui des hétéros, tout comme le MLF exclut les hommes, même de « bonne volonté », parce que leur combat ne peut être celui des femmes.

Les femmes, parlons-en. Selon le groupe 5, elles « prétendent » avoir des problèmes différents. Vous vous dites non-phallocrates, mais sous ce « prétendent », quelle condescendance, quelle misogynie ! Nous vous connaissons trop bien monsieur Fleig, auteur de ces réflexions, pour savoir quelle dose de haine et de rancœur vous vouez à nos sœurs du FHAR qui, moins aveugles que nous, ont les premières dénoncé vos agissements et mis en évidence les contradictions du FHAR. Non, monsieur Fleig, les filles ne « prétendent » pas, elles ONT des problèmes différents ,et vous savez bien qu'au FHAR, trop souvent, on ne parle et on n'agit qu'en « mecs », et que leur présence était l'alibi de notre bonne conscience. Les « Gouines rouges » sont, c'est vrai, les plus radicales, et c'est aussi pourquoi elles ne sont plus parmi nous, mais au MLF dont le combat pour la pilule et l'avortement sur lequel vous jetez tant de venins permettra peut-être encore d'aider une fille engrossée par un salop bisexuel du FHAR qui s'en ait lavé les mains.

Trop écœuré pour continuer, je laisse le Groupe 5 à ses fantasmes sur les femmes et les folles, qui sauront lui répondre bien mieux que moi. Qu'on le veuille ou non, le FHAR existe et il faudra compter avec lui, même si le travail à faire sur nous-mêmes et sur l'extérieur est encore énorme. Helmut, du FHAR

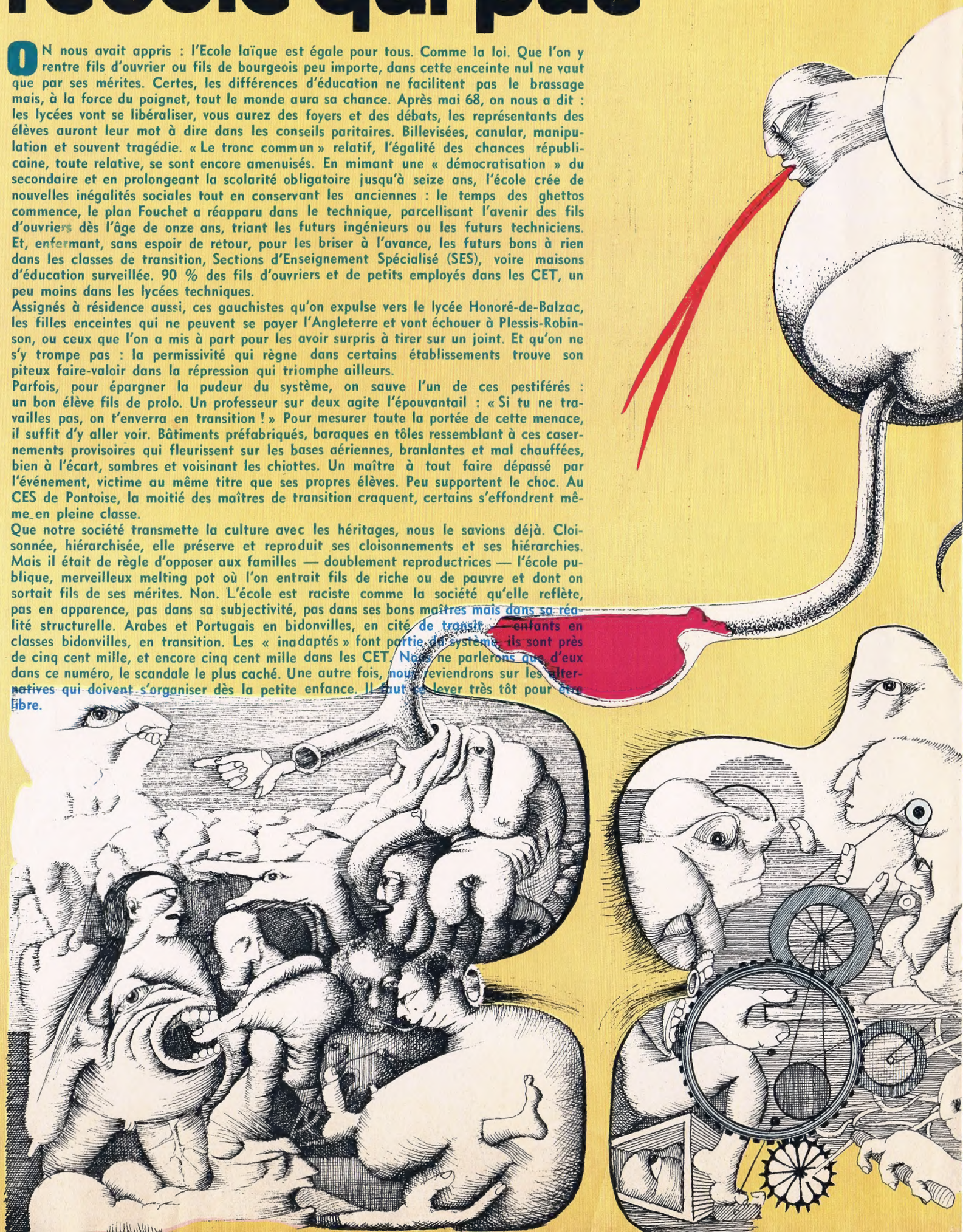
l'ecole qui pue

ON nous avait appris : l'Ecole laïque est égale pour tous. Comme la loi. Que l'on y rentre fils d'ouvrier ou fils de bourgeois peu importe, dans cette enceinte nul ne vaut que par ses mérites. Certes, les différences d'éducation ne facilitent pas le brassage mais, à la force du poignet, tout le monde aura sa chance. Après mai 68, on nous a dit : les lycées vont se libéraliser, vous aurez des foyers et des débats, les représentants des élèves auront leur mot à dire dans les conseils paritaires. Billevisées, canular, manipulation et souvent tragédie. « Le tronc commun » relatif, l'égalité des chances républicaine, toute relative, se sont encore amenuisés. En mimant une « démocratisation » du secondaire et en prolongeant la scolarité obligatoire jusqu'à seize ans, l'école crée de nouvelles inégalités sociales tout en conservant les anciennes : le temps des ghettos commence, le plan Fouchet a réapparu dans le technique, parcellisant l'avenir des fils d'ouvriers dès l'âge de onze ans, triant les futurs ingénieurs ou les futurs techniciens. Et, enfermant, sans espoir de retour, pour les briser à l'avance, les futurs bons à rien dans les classes de transition, Sections d'Enseignement Spécialisé (SES), voire maisons d'éducation surveillée. 90 % des fils d'ouvriers et de petits employés dans les CET, un peu moins dans les lycées techniques.

Assignés à résidence aussi, ces gauchistes qu'on expulse vers le lycée Honoré-de-Balzac, les filles enceintes qui ne peuvent se payer l'Angleterre et vont échouer à Plessis-Robinson, ou ceux que l'on a mis à part pour les avoir surpris à tirer sur un joint. Et qu'on ne s'y trompe pas : la permissivité qui règne dans certains établissements trouve son piteux faire-valoir dans la répression qui triomphe ailleurs.

Parfois, pour épargner la pudeur du système, on sauve l'un de ces pestiférés : un bon élève fils de prolo. Un professeur sur deux agite l'épouvantail : « Si tu ne travailles pas, on t'enverra en transition ! » Pour mesurer toute la portée de cette menace, il suffit d'y aller voir. Bâtiments préfabriqués, baraques en tôles ressemblant à ces casernements provisoires qui fleurissent sur les bases aériennes, branlantes et mal chauffées, bien à l'écart, sombres et voisinant les chiottes. Un maître à tout faire dépassé par l'événement, victime au même titre que ses propres élèves. Peu supportent le choc. Au CES de Pontoise, la moitié des maîtres de transition craquent, certains s'effondrent même en pleine classe.

Que notre société transmette la culture avec les héritages, nous le savions déjà. Cloisonnée, hiérarchisée, elle préserve et reproduit ses cloisonnements et ses hiérarchies. Mais il était de règle d'opposer aux familles — doublement reproductrices — l'école publique, merveilleux melting pot où l'on entrait fils de riche ou de pauvre et dont on sortait fils de ses mérites. Non. L'école est raciste comme la société qu'elle reflète, pas en apparence, pas dans sa subjectivité, pas dans ses bons maîtres mais dans sa réalité structurelle. Arabes et Portugais en bidonvilles, en cité de transit — enfants en classes bidonvilles, en transition. Les « inadaptés » font partie du système : ils sont près de cinq cent mille, et encore cinq cent mille dans les CET. Nous ne parlerons que d'eux dans ce numéro, le scandale le plus caché. Une autre fois, nous reviendrons sur les alternatives qui doivent s'organiser dès la petite enfance. Il faut se lever très tôt pour être libre.

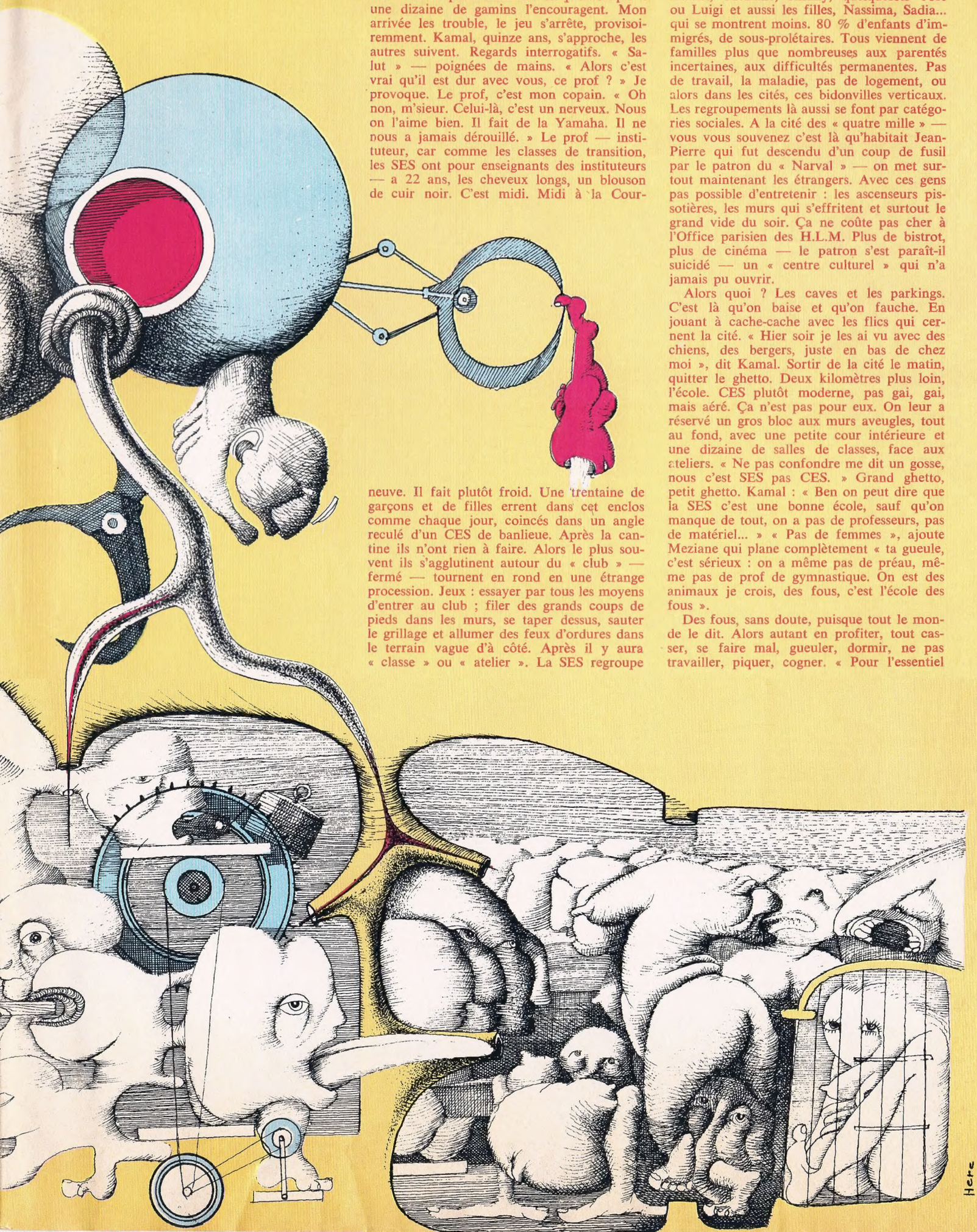


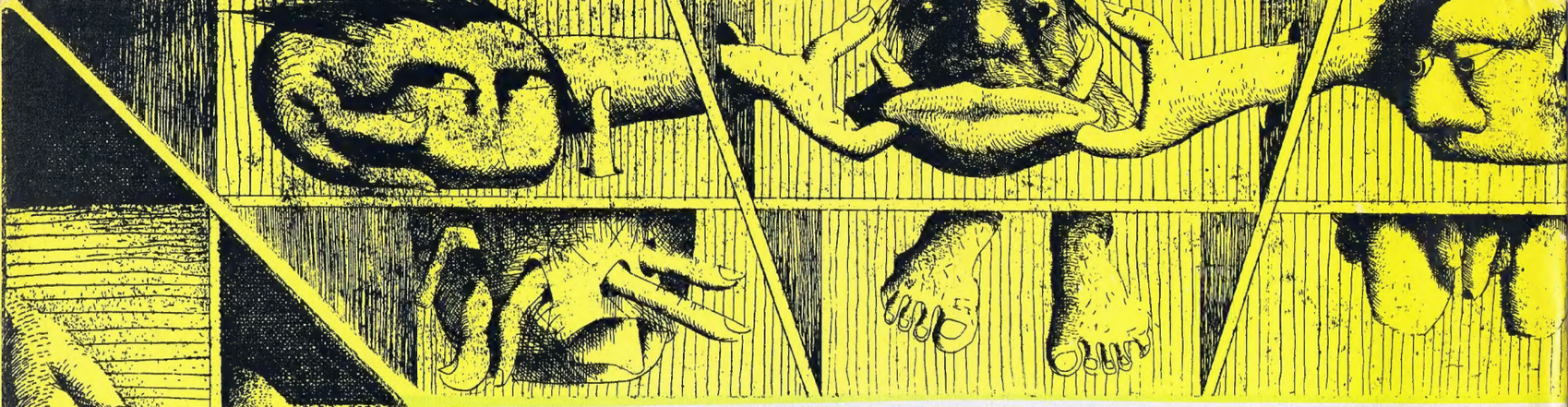
I - l'école bidonville

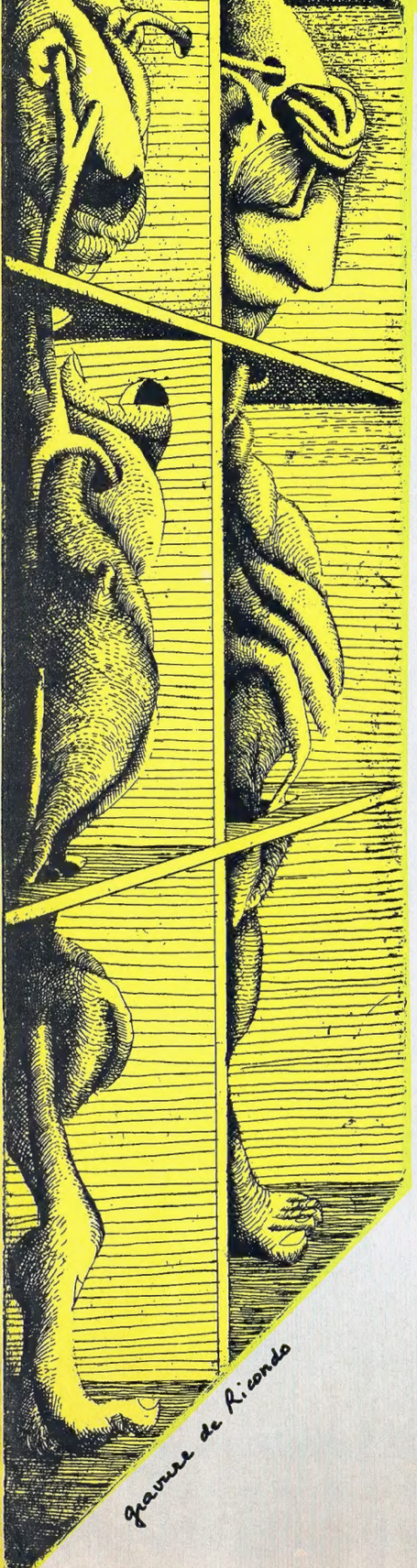
A coup de barre de fer un grand brun essaie d'ouvrir la fenêtre coulissante d'un petit bâtiment en préfabriqué : une dizaine de gamins l'encouragent. Mon arrivée les trouble, le jeu s'arrête, provisoirement. Kamal, quinze ans, s'approche, les autres suivent. Regards interrogatifs. « Salut » — poignées de mains. « Alors c'est vrai qu'il est dur avec vous, ce prof ? » Je provoque. Le prof, c'est mon copain. « Oh non, m'sieur. Celui-là, c'est un nerveux. Nous on l'aime bien. Il fait de la Yamaha. Il ne nous a jamais dérouillé. » Le prof — instituteur, car comme les classes de transition, les SES ont pour enseignants des instituteurs — a 22 ans, les cheveux longs, un blouson de cuir noir. C'est midi. Midi à la Courneuve. Il fait plutôt froid. Une trentaine de garçons et de filles errent dans cet enclos comme chaque jour, coincés dans un angle reculé d'un CES de banlieue. Après la cantine ils n'ont rien à faire. Alors le plus souvent ils s'agglutinent autour du « club » — fermé — tournent en rond en une étrange procession. Jeux : essayer par tous les moyens d'entrer au club ; filer des grands coups de pieds dans les murs, se taper dessus, sauter le grillage et allumer des feux d'ordures dans le terrain vague d'à côté. Après il y aura « classe » ou « atelier ». La SES regroupe tous ceux dont personne ne veut, pas même les classes de transition. Ceux-là, ce sont : Kamel, Meziane, Jimmy, quelquefois José ou Luigi et aussi les filles, Nassima, Sadia... qui se montrent moins. 80 % d'enfants d'immigrés, de sous-prolétaires. Tous viennent de familles plus que nombreuses aux parentés incertaines, aux difficultés permanentes. Pas de travail, la maladie, pas de logement, ou alors dans les cités, ces bidonvilles verticaux. Les regroupements là aussi se font par catégories sociales. A la cité des « quatre mille » — vous vous souvenez c'est là qu'habitait Jean-Pierre qui fut descendu d'un coup de fusil par le patron du « Narval » — on met surtout maintenant les étrangers. Avec ces gens pas possible d'entretenir : les ascenseurs pissotières, les murs qui s'effritent et surtout le grand vide du soir. Ça ne coûte pas cher à l'Office parisien des H.L.M. Plus de bistrot, plus de cinéma — le patron s'est paraît-il suicidé — un « centre culturel » qui n'a jamais pu ouvrir.

Alors quoi ? Les caves et les parkings. C'est là qu'on baise et qu'on fauche. En jouant à cache-cache avec les flics qui cernent la cité. « Hier soir je les ai vu avec des chiens, des bergers, juste en bas de chez moi », dit Kamal. Sortir de la cité le matin, quitter le ghetto. Deux kilomètres plus loin, l'école. CES plutôt moderne, pas gai, gai, mais aéré. Ça n'est pas pour eux. On leur a réservé un gros bloc aux murs aveugles, tout au fond, avec une petite cour intérieure et une dizaine de salles de classes, face aux ateliers. « Ne pas confondre me dit un gosse, nous c'est SES pas CES. » Grand ghetto, petit ghetto. Kamal : « Ben on peut dire que la SES c'est une bonne école, sauf qu'on manque de tout, on a pas de professeurs, pas de matériel... » « Pas de femmes », ajoute Meziane qui plane complètement « ta gueule, c'est sérieux : on a même pas de préau, même pas de prof de gymnastique. On est des animaux je crois, des fous, c'est l'école des fous ».

Des fous, sans doute, puisque tout le monde le dit. Alors autant en profiter, tout casser, se faire mal, gueuler, dormir, ne pas travailler, piquer, cogner. « Pour l'essentiel







gravure de Ricordo

mon travail consiste à les garder », me dit Pif, le prof. « A seize ans, pile, ils partent, même en milieu d'année. Ils sont tous parfaitement conscients de la place qui leur est faite à l'école : la dernière. Ils ne sont même plus culpabilisés. C'est autre chose. On laisse le temps passer et on se venge. Je ne pense pas qu'ici ils puissent vraiment s'intéresser à quelque chose. Bien sûr ils ont des intérêts passagers, et j'essaie d'en profiter. Quand on travaille, ce qui est assez rare, j'essaie de faire des groupes — mais en réalité beaucoup jouent aux cartes, se battent, déconnent ou dorment dans un coin. Les bons jours, ils sont six ou sept à discuter avec moi sur une vingtaine.

La salle de classe ? Dès le début de l'année ils ont cassé les volets qui sont restés fermés depuis, alors on travaille à la lumière électrique. En arrivant je suis obligé de fermer la porte à clef, de nous enfermer tous, sinon ils se tireraient, ils iraient déconner dans les classes d'à côté ou chez les filles. Ils ont cassé pas mal de chaises, tout est un peu branlant. Quand ça va pas — et s'il ne pleut pas — on descend jouer au foot dans la cour. »

— Tu te bats parfois avec eux ?

— Jamais. Il est arrivé une ou deux fois qu'un garçon me menace avec un compas, comme ça, sans raison précise, alors que cinq minutes avant on fumait une cigarette ensemble. Mais ça s'arrête toujours avant les coups. Ou alors c'est une crise de violence verbale. Ils menacent le directeur — « Je vais descendre lui casser la tête » — en général on se défoule sur le mobilier. D'autres profs, paraît-il, se battent.

— De quoi parlent-ils ?

— De cul en permanence. Là aussi c'est très verbal. Quelques-uns ont des petites amies et n'en parlent guère. Ce sont rarement des filles du SES, ils flirtent avec elles, mais ne couchent pas. La majorité ne baise pas. D'autres, à dix ou à quinze, emmènent de temps en temps une fille dans les caves de la cité. Pas vraiment un viol. J'en entends parler presque toutes les semaines.

— La politique ?

— Tu es fou ?

J'ai demandé dans le brouhaha : « S'il n'y avait pas l'école, qu'est-ce que vous feriez ? »

— Moi, je me casse, je travaille un peu et puis...

— Peut-être chercher du travail, mais ici avec ce qu'on fait comme plomberie, on peut même pas être plombier... alors on nage.

— Moi, je dormirais toute la journée. Le plus possible. Pour bouffer je ferais des petits casses. On irait voler avec des copains.

Le plus résolu : « Moi, je veux faire mac. Je veux pas travailler. J'ai déjà une femmes... » Les autres : « Mais elle travaille pas pour toi. » — « Si... enfin ça va venir. Je la dérouille pour qu'elle le fasse. » Voilà, Monsieur Marcellin avait bien raison de le dire, la pègre ça existe, Il les avait finement reconnus, eux qui jettaient des pavés sur les flics en mai 68, pour une fois qu'ils osaient venir à Paris. Et même au Quartier Latin ! Mais je dois préciser que le dernier, celui qui veut faire mac, a huit ou dix frères et sœurs entassés dans la famille, et qu'un beau jour ses parents en ont eu tellement marre qu'ils sont allés le déposer dans un commissariat, il y a de cela un ou deux ans. Les flics l'ont placé dans un foyer. Il hait les flics et n'aime guère ses parents. De temps à autre avec ses frères il « dépouille ». Cela veut dire qu'il attend les gens au coin des rues et leur prend tout ce qu'ils ont sur eux. Y compris leur pantalon. Ce qui lui permet d'être un peu mieux habillé que ses copains, qui eux ne font que les sorties d'écoles. Je ne trahis rien : il a déjà été arrêté trois fois pour cela. A l'école même, cinq ou six cartables disparaissent chaque jour. Pas à la SES : ils n'en ont pas. Mais un livre piqué à un élève du CES, ça se revend. De la merveilleuse école où l'on reste jusqu'à seize ans, que retiendront-ils ? Lire, écrire peut-être. Et encore. Meziane, qui a seize ans dans un mois et qui en paraît treize, lorsque je lui demandais ce qui était écrit sur une affiche, me répondit : « T'as pas de lunettes ? »

A moins d'une belle réussite dans le proxénétisme, ils garderont à coup sûr l'impression d'être responsables de leur situation. La finesse suprême de cette pédagogie est précisément l'application du vieux précepte : faire croire au pauvre qu'il est pauvre par sa faute. Mai rien n'est sûr, et deux précautions valent mieux qu'une : j'ai très bien compris pourquoi le directeur du CES entretenait, derrière la loge du gardien, deux magnifiques chiens loups qui se sont bruyamment manifestés à ma sortie de l'enclos.

Point de chiens à la grille du lycée Paul-Eluard, à Saint-Denis, mais un homme de forte corpulence qui contrôle sévèrement les cartes des élèves sortant et aboie après ceux qui n'en ont pas. Ici les classes de transition sont installées dans des baraques en bois. Elles ne sont là que depuis un an et doivent en principe disparaître. Un CES d'à côté, qui n'avait plus de places, les a envoyés ici. Où seront-elles l'an prochain ? Les maîtres, qui ont l'humour politique, se surnomment « les Palestiniens ». Z... y enseigne depuis le début de l'année. « Tous les enfants qui sont là sortent directement du primaire. Ils ont été dirigés sur ces classes par les orienteurs, sur des critères peu clairs, leur quotient intellectuel paraît-il. Je n'ai quant à moi aucun dossier sur eux. Je puis dire, qu'il n'y a parmi eux aucun débile, et que ces gosses ne sont pas moins intelligents que les autres. Cas sociaux, caractériels oui. Plus rejetés que retardés. Beaucoup me demandent : « Est-ce qu'on va passer en classe normale l'an prochain ? » Je leur ai expliqué qu'il y en aurait peut-être deux, trois au mieux sur vingt-cinq. Sale rôle : j'ai introduit l'idée de compétition entre eux. Mais comment faire ? Au fond je pense qu'ils seraient aussi peu à l'aise dans le cycle normal. C'est un système totalement inadapté. Des difficultés de langue aussi, pas de parole,

mais d'écriture. Les seules lectures qui les tentent ce sont les revues pornos — où les textes sont en général assez pauvres — ou les bandes dessinées. Je n'ai rien contre. Mais ils n'ont pas de fric pour en acheter et je n'ai aucun crédit. Pas un sou. L'autre jour j'ai demandé vingt-cinq feuilles de papier à dessin à l'intendance. « Vous êtes professeur de dessin ? Dans quelle classe ? — « Maître de transition. » On me les a refusées. On est là comme des réfugiés abandonnés de l'ONU elle-même.

Il n'y a aucune relation avec les classes normales. Certains ont des copains qui sont entrés dans une sixième normale. Ils ne se parlent plus ou s'insultent. Ségrégation matérielle aussi. Il y a une piscine moderne au lycée. Toutes les classes ont une ou plusieurs heures de natation obligatoire. Nous nous sommes fait interdire la piscine. Pas comme ça, bien sûr. J'ai demandé des explications, on m'a dit que toutes les heures attribuées aux maîtres nageurs étaient déjà prises. Même chose pour les terrains de sport. Un jour, nous nous sommes installés sur un terrain libre. Nous avons été éjectés **manu militari**, par un commando administratif, prof de gym en tête. Le proviseur lui a donné raison. Il nous reste les tas de gravats. Nous n'avons pas non plus d'ateliers. Un jour j'ai apporté de la terre glaise, l'administration nous a fait une scène parce que ça salissait les tables. Depuis, on fait des découpages.

En réalité, je crois qu'ils ne sont pas blasés, mais lassés. Ils veulent parfois travailler, mais lorsqu'on travaille, ils veulent jouer au baby-foot. J'en ai d'ailleurs installé un dans la classe. Tout est difficile, on a du mal à lancer une discussion, et lorsque j'essaie de les faire dessiner, les feuilles restent blanches. Ils ne savent pas quoi faire, ou alors, ils décalquent. Leur créativité semble déjà morte ou enfouie profondément. Ils reproduisent, ils sont pris au piège. Dans leur comportement à l'égard des filles — la classe est mixte — les garçons se comportent déjà en petits mecs agressifs. Ils ne voulaient pas que les filles jouent au foot avec eux : « Les gonzesses, ça sait pas jouer. » Je les ai imposées. Et le jour ou une fille a marqué un but, c'était la fête. Ça marche mieux maintenant. Et je ne vois plus de fille en larmes parce qu'un ou plusieurs garçons lui ont mis la main au cul. S'ils veulent se toucher, libre à eux. Mais pas comme ça. Seulement, les filles elles-mêmes sont déjà résignées. En classe, elles sont plus sages. Cela tient à leur rôle social. Elles savent déjà qu'elles devront obéir. »

Le plus triste dans tout ça, c'est que l'avenir des enfants est déjà foutu. Ils sont inscrits dans le plan : les x % de main-d'œuvre non qualifiée, c'est eux. Avec un va et vient usine-bureau de chômage, manœuvres légers et mobiles. Leurs aptitudes n'ont plus rien à voir là-dedans.

Beaucoup rêvent d'aller en CET... et j'ai trouvé une circulaire de l'inspecteur d'académie demandant aux maîtres de transition de classer les enfants en cinq catégories : A, les 10 % meilleurs, B, les 20 % suivants, C, les 30 % etc. La tranche d'en haut aura une petite chance d'entrer dans un « bon » CET, c'est-à-dire un CET de prestige où l'on apprend la mécanique ou l'électricité. La seconde catégorie sera peut-être sur la liste d'attente d'un CET moyen. Quant aux autres... là encore on les fait regarder vers le haut où ça n'est pas tellement la fête.

Jean-Paul Ribes

II - l'école à la chaîne

VOUS n'êtes pas là pour penser ». De Dorian à Bondy, de Diderot à Poissy et de Sens à Liévin, la même sentence gravée à l'encre invisible au fronton des C.E.T. Casernes séculaires de murailles grises ou blancs clapiers de plastiques légers, le réseau de l'enseignement technique est jeté comme un vilain filet sur la jeunesse ouvrière. Fils de prolo, C.E.T., prolo, prolo à fils, etc., l'engrenage accroche encore bien ses roues dentées. « Pourquoi t'as fait le C.E.T. ? ». « Ben, j'avais rien d'autre à faire, gars ! ». Rien d'autre à faire que prendre le pli de la machine, découvrir les joies à répétition du taylorisme, la dureté sûre d'elle-même du petit chef. Apprendre aussi qu'on est au bas de l'échelle et qu'on en bavera. « Le C.E.T., c'est la poubelle de l'enseignement. Les mecs des lycées nous regardent de haut. A Bondy, on était en grève parce qu'une camarade algérienne avait été vidée. Le comité de lutte est allé voir les lycéens qui ont répondu : " Mélangeons pas les torchons et les serviettes " ».

Curieux : depuis quatre ans, le nombre des collégiens algériens, portugais, noirs augmente tout comme celui des O.S. de Citroën... Un mimétisme significatif.

A mi-chemin entre l'élite et le ghetto, le lycée et la classe de transition, le C.E.T. façonne la classe ouvrière de demain qui doit être disciplinée et entraînée aux mécanismes parcellisés de la production capitaliste. La France n'est pas en avance. A l'étranger, en Suède chez Volvo, à Turin chez Fiat, on essaie de recomposer les tâches, d'introduire la rotation, de casser les chaînes. En France, on divise toujours le travail, et le C.E.T. fait peur.

Jacques, un lycéen qui a raté son premier cycle, s'y est retrouvé : « Tu prépares le certificat d'aptitude professionnelle. Si tu échoues après le B.E.P.C. parce que tes parents n'ont pas de fric, tu prépares en deux ans le B.E.P., un peu plus polyvalent, et alors tu as une chance de ne pas être O.S. De toute façon, tu ne coupes pas aux semaines de 32 à 38 heures, pour moitié à l'atelier, à la fraiseuse ou à la calculatrice ». En principe, joli cadeau, on peut choisir ses chaînes, mais souvent sous le couvert d'orientation et de débouchés, le marché dicte ses choix.

Les liaisons entre l'industrie, le commerce et l'Education nationale sont fréquentes. Le « C.A.P. - Vendeuse » implique des stages dans les grands magasins. Comme par hasard, pendant les fêtes, à Noël et à Pâques, aux moments où ça débite. Main-d'œuvre peu coûteuse, impressionnable, la bonne affaire. Ailleurs, c'est une boîte privée qui fournit des patrons de couture au collège, les couturières fabriquent, la boîte rachète à bon compte et vend à 600 francs le modèle. Franchement sordide : les filles qui ont le C.A.P-Couture sont embauchées par des usines d'électronique. Elles useront leurs yeux sur des circuits imprimés (la première année, on perd un pourcentage appréciable de la vision). Et pour pas cher puisqu'elles ne sont pas « qualifiées ». Les plus sages recevront des postes d'encadrement ; les autres sont virées, la vue à moitié foutue. A l'origine de cette exploitation, une gigantesque anarchie économique : les C.E.T. déversent annuellement quatre fois plus de couturières que l'industrie textile n'en demande.

Trouver un travail. « J'ai commencé à chercher au mois d'août, avec les petites annonces. J'ai trouvé comme technicien. Je me présente : " T'as fait ton service ? Non, alors au revoir ". J'ai fait les boîtes d'intérim. Je suis entré aide-comptable parce que je connaissais quelqu'un dans une boîte. Cent-vingt mille balles pour quarante heures, c'est pas mal. Une copine, C.A.P. comptable mais pas de piston, s'est pointée aux intérims : " On vous écrira ". Un copain, sorti technicien comme moi, s'est retrouvé apprenti-mécano dans un garage. Il en a eu tellement marre de vidanger les motos qu'il s'est tiré. Ce qui compte pour le patron, ce n'est pas tellement ton brevet ou le C.A.P., c'est que tu aies une expérience professionnelle. Cela, les élèves des C.E.T. ne le savent pas ».

A Dorian, en début d'année, un prof à l'habitude de dire : « Messieurs, n'oubliez pas que l'ouvrier est une partie de la machine ». Aussitôt dit, aussitôt fait, enchaînement sur le cours de taylorisme. Taylor, le dieu des profs, le type bien par excellence. Au premier cours d'Organisation Scientifique du Travail, se raconte l'histoire de Taylor qui vient un jour dans une usine où l'ouvrier transporte trois tonnes quotidiennes. Taylor pense, installe ses cadences et, bientôt, les ouvriers font leurs douze tonnes. On ne sait s'ils sont plus crevés. Taylor, qui a introduit le dixième de seconde à l'usine, le roi de l'analyse des gestes en centiminutes.

A Diderot, les gars fabriquent des pieds de caméra commandés par des boîtes extérieures : les dessinateurs pensent le pied, d'autres font la maquette, d'autres la cotation, et les moins chanceux l'exécutent au rythme du chronomètre. Pas question de glander. Un prof de Drancy cogne ses élèves à coups de poing. A chaque aiguille cassée, la couturière paye cinquante centimes. Le dix-neuvième siècle n'est pas mort.

L'administration cherche à fonder la division technique sur la rivalité sociale. Les filles de Romainville qui préparent le commercial ont des blouses blanches, les laborantines sont en bleu, les couturières en rose. On dit aux premières : « Vous serez dans des bureaux, vous n'êtes pas des minables ».

Tuer dès l'école la solidarité de classes. Au besoin remuer un petit démon raciste assoupi : des profs mettent en équipe un noir et un algérien, confient la responsabilité de l'équipe au noir, et attendent ce qui va se passer...

Et, bien sûr, la machine disciplinaire. La tracasserie banale ou sadique, balayée dans nombre de lycées de l'après-mai, vit encore de beaux jours. Le pied au cul. Tout ce qui concerne chaque élève est noté dans le livret de scolarité, conçu comme un casier judiciaire et les embaucheurs de Citroën viennent enrichir leur bibliothèque au collège de Poissy. Les luttes et les grèves naissent presque toujours d'une brimade ou d'un passage au conseil de discipline. Mieux vaut les éviter. La moindre agitation donne mauvaise réputation au bahut, les patrons n'aiment pas la grève en herbe. Alors on ruse. A Dorian, un type amène sa pipe en classe, le prof casse la pipe, l'autre lui balance calmement une pêche dans la figure. Il va donc passer en conseil de discipline. Mais avant le conseil, les profs baratinent le coupable : « De toute façon, tu seras vidé, on le sait. Donne ta démission sans faire d'histoire et on te placera ailleurs ». Le gars s'écrase alors que ses copains étaient prêts à faire grève.

Depuis février 1971 et l'affaire Guiot, la révolte est menée par le groupe Technique en lutte, **qui publie un bulletin ronéoté. TK, c'est la coordination des comités de lutte, une vingtaine de comités dans la région parisienne, Montpellier, Caen, Reims, etc. « On voudrait organiser le soutien aux luttes. Les faire connaître, tirer des bilans, en discuter entre nous. Il est possible d'avancer des revendications unifiées dans l'ensemble technique : discipline, supression des examens, garantie des débouchés ». L'administration les ignore..**

Quand la grève est finie et que la fraiseuse attend, on ne peut que s'interroger. Sortir du bahut. Pour quoi faire ? Y rester ? « Dans un C.E.T., dit Jacques, on en chie. On essaie tout pour ne pas en chier ». Tout ? On cause nanas, motos, fringues. Un peu comme à l'usine : la télé, le cul. Un type est fou de rage et veut tout casser parce qu'on lui pique son Moto-Revue. Moto-Revue, l'Equipe **du lundi matin,** Rock and Folk, Pop Music, **parfois** Charlie-Hebdo, **une dizaine, rarement plus, par établissement, de** Cause du Peuple, Rouge **ou** Front Libertaire.

Pieds très divers : Hendrix et Claude François, les Stones et Julien Clerc. A Bobigny l'année dernière, des types montent un orchestre, jouent du rock, des chansons anars et vont rendre visite aux lycéens.

Misère du sexe. On en cause, jusqu'à l'obsession parfois, mais les couples sont rares et la possession amoureuse se réduit souvent à la possession tout court, la fille en tant qu'objet. « Les nanas ne s'en plaignent pas forcément. En comptabilité, ce sont déjà des minettes ». A Liévin, à la lisière du coron, on m'explique : « Les filles qu'on baise, on les voit une fois comme ça. Ce sont pas les amies, celles avec qui on discute ».

Les détours raffinés de l'Ecole, presque diaboliques dans leur disposition anarchique, réussissent à tartiner chaque individu d'une couche de passivité accablée. Sixième ratée, quatrième pratique, C.A.P., stages en boîtes, avec les huit heures des boutonnières et surfileuses de dix-sept ans en dernière année de bahut pour parachever la préparation à la chaîne.

Rue Marat, boulevard Thorez, avenue Lénine, en banlieue communiste, j'ai un peu parlé avec Béatrice, Radiah, Frédérique et plein de copines. Stenos, compta, des rêves déçus d'hôtesses, d'interprètes ou d'éducatrices, un avenir bien incertain d'esthéticienne, d'étalagiste ou d'aide comptable. Michelle, que sa mère laisse deux heures sur le palier si elle rentre en retard de l'école, voulait être prof de gym. Le C.R.E.P.S. est un concours impitoyable. Alors, calculatrice en C.E.T. : « Ça m'a plu quand même parce que j'avais pas autre chose ». Six heures par jour, une heure et quart de transport quotidien en moyenne, autant de temps passé sur les leçons et devoirs. Un soir sur deux, la télé. Avec, dans l'ordre : les variétés, les films, les dossiers de l'écran. Paris est à cinq stations de métro. S'y rendre représente un péril, un jeu souvent interdit, les parents veillent au pucelage. En classe, elles ont lu et discuté, parce que le prof est de gauche, Germinal, Bazin et Pearl Buck. Sorties de l'école, elles osent Guy des Cars, ou reviennent à Delly.

Celles-là sont au pied du mur. Un lycéen fils de bourgeois peut encore trahir ses parents, se mettre à glander, plonger dans l'underground avec les dix mille balles que grand-mère viendra lui glisser en cachette. Frédérique et Mylène sont dactylos, vendeuses, la plus jolie, esthéticienne. Leurs copains de Dorian, chaudronniers et fraiseurs. Pas de grand-mère gateau. La politique se confond pour beaucoup avec le bavardage affiché qui étoile les longs murs. Dans le meilleur des cas, au cœur des banlieues communistes, on y apprend qu'il existe des syndicats. N'empêche. Il est triste d'entendre une fille de vingt-deux ans, employée de confection, seize doublures à l'heure, mille francs par mois, soupirer le soir après le boulot : « Ah ! Le bon temps des C.E.T. ».

Léon Mercadet.

III - Plus on est de fous moins on rit

DIS donc Jo, c'est toi qu'as téléphoné à ma mère que j'étais partie ? T'es un beau salaud ! Le « psycho » se retourne : « Tu sais bien, Sylvie, que c'est comme ça chaque fois que tu pars avant l'heure... » Pour les cinquante-deux externes d'un lycée médico-pédagogique de la banlieue parisienne, il n'y a pas de « professeurs ». Seulement des « psychos ». Des éducateurs-psychologues, à mi-chemin entre le médecin en blouse blanche et le « copain » en blue-jeans. L'école est une grande bâtisse carrée, aux murs blancs et au toit d'ardoise, une de ces villas résidentielles comme celles que l'on rencontre sur les collines de Garches ou de Meudon. En plein quartier chic.

On n'y rentre pas sur concours, mais sur avis médical, ou sur conseil d'une assistante sociale. Depuis 1962, une soixantaine d'adolescents de treize à dix-huit ans y suivent chaque année une scolarité « parallèle », partagée entre les cours et les activités de groupe, poterie, peinture, sérigraphie, photo. Certains restent un an, ou deux. D'autres plus.

« J'ai atterri ici en passant par l'hôpital, dit Claire, seize ans. Une cure de désintoxication après des histoires de drogue. Aucun établissement ne voulait plus me reprendre. Je suis ici depuis trois mois, j'attends. Les études, je m'en fous. Si c'est pour travailler toute ma vie du matin au soir dans un bureau, ça ne m'intéresse pas. Ce n'est pas la peine d'avoir le BAC ou le BEPC si c'est pour faire un boulot complètement idiot... »

Ex-shootés, virés des boîtes publiques et privées pour avoir fumé dans les chiottes ou insulté un prof, ils ont échoué ici, en dehors du circuit. Avec parfois, à la clé, une fugue ou une tentative de suicide. « Il y a une fille ici, dit un jeune mec, sa mère la suivait partout. Même quand elle se lavait, elle était derrière son dos... Et moi, j'ai toujours eu des problèmes avec mes parents. L'année dernière, je n'étais pas malade, ma mère me répétait toujours que j'étais « caractériel ». Maintenant, je m'en fous. Je dis que je le suis. C'est une façon pour moi de m'en sortir. Je n'ai qu'une envie, c'est de me barrer de chez moi. Ici, les mecs jouent un rôle. Ils jouent aux fous ou aux débiles. Moi, je ne sais plus qui je suis. Et c'est pas ici que je vais trouver... »

Certains arrivent à s'en « sortir », à réintégrer le cours normal de leurs études ou à trouver un travail. Leurs problèmes personnels ne sont pas résolus pour autant. Ils savent au moins vivre avec les autres.

Les psychos ont essayé d'appliquer une pédagogie peu contraignante : « On peut faire ce qu'on veut, venir au cours ou pas, discuter à tout moment avec eux, dit une élève de 3e. Avant, on pouvait même fumer pendant les cours. Ça rendait malade les super-nerveux, alors on a arrêté... Toutes les semaines, on a un entretien avec eux. Ils posent des questions sur le milieu familial, sur ce qu'on fait, sur nos problèmes. Il y en a que ça peut aider. Moi, j'ai rien à leur dire. Ils veulent connaître ma vie privée. Ça me regarde. J'ai rien à leur dire. L'école ici, c'est pour nous réintégrer dans la société, pour nous aider à trouver un système de valeurs. Mais c'est la société qui va pas. Et ça, les psychos n'y peuvent rien. »

De temps en temps une bagarre éclate, un mec qui hurle, un autre disparaît pendant deux ou trois jours. On prévient la famille. Il revient, tout recommence. « Je ne voudrais pas être à la place des psychos dit Claire. On les insulte.Quand ils nous obligent à faire quelque chose, on les traite de flics, fascistes, on les frappe même. Ils ne disent rien. »

A 16 h 30, fin des cours. Chacun chez soi. Pas question pour les élèves d'avoir des relations ou des rencontres avec les psychos en dehors de l'école. « Eux aussi ont droit à leur vie privée, dit le directeur. Il n'est pas possible d'autoriser les élèves à venir nous voir chez nous quand ils veulent. Il faut maintenir une certaine distance, une conscience des positions respectives... »

On attend. D'abord les vacances de Noël, puis la suite des événements. Les voisins se plaignent du bruit. Les murs se dégradent : pas de subvention. La table de ping-pong tombe en morceaux... « Ça fait trois mois que je suis là, dit Claire. Un jour, j'en aurai marre. Je foutrai le camp. Au Népal. »

Freezy Hugh

IV - Le pavillon des fugueuses

COMMENT se retrouve-t-on dans un « foyer d'accueil et d'observation » ? Le juge pour enfants peut vous y envoyer, vos parents aussi, et votre école quand elle ne sait plus choisir entre le froncement sévère du sourcil et le sourire paternel. C'est le cas, par exemple, des fugueuses infatigables.

On y enferme en priorité les immigrées et les zonardes, généralement issues de familles nombreuses ravies de voir partir une bouche qui coûte cher en pain. Souvent, on s'y retrouve curieusement de mère en fille et le même foyer voit défiler plusieurs générations de déclassées.

Au sommet, un directeur : porte-parole de l'inviolable admnistration, il abrite ses pleins pouvoirs derrière les bureaucrates mythiques et invisibles dont il n'est, en cas de décision grave, que l'humble subordonné. D'omniprésentes assistantes sociales en chignon et semelles de crêpe l'épaulent efficacement. Et puis, en dessous, la cohorte indéterminée des éducateurs, coincés pour la plupart entre la générosité souvent étriquée de leurs conceptions et la mauvaise volonté d'une administration qui ne leur permet pas le moindre choix.

Du matin au soir et du soir au matin, il s'agit de passer le temps, d'occuper assez ces jeunes filles pour qu'elles ne puissent disposer de la minute libre propice à la « faute ». Elles traînent sur des miettes de programme, travaillent pour deux francs cinquante par jour, dorment, sortent le dimanche pour s'emplir les poumons d'air pur ou visiter la famille. Elles cuisinent et cousent, dociles et asexuées : le mâle ne met les pieds dans le foyer que s'il est reconnu officiellement « fiancé ». Nantis de ces maigres bagages, les pensionnaires du foyer feront de bonnes vendeuses ou de dignes employées de maison.

Au foyer, le chantage règne : chaque pas est mesuré par une suppression de sortie, un paquet de cigarettes refusé, une plainte à un supérieur, ou la menace du psychiatre. Les juges pour enfants eux-mêmes ignorent souvent, entre beaucoup d'autres choses qu'ils ne veulent pas vraiment savoir, qu'il existe encore, comme à Chevilly-Larue, le système des cellules : paillasse jetée sur le sol, fenêtres grillagées, un seau pour tout lavabo qui sert à l'occasion de chiotte et de poubelle, on y reste deux ou trois jours en compagnie des cafards et des morpions, parce qu'on a fugué, parce qu'on s'est fait reprendre, parce que les nerfs ont craqué et qu'on y est allé de sa crise. Les copines aident à vous maîtriser, en espérant que leur tour ne viendra pas. A côté de la cellule, la chambre d'isolement est un Hilton. On contemple solitaire un vrai lavabo, étendue sur un vrai lit. Pas de sous, pas de clopes, pas de visites et un beau verrou solide. Là, tous les prétextes sont bons pour vous y enfermer. Un devoir bâclé, un oubli suffisent parfois. Le motif officiel de ces joyeuses incarcérations : il faut ménager à la fugueuse, ou à la mauvaise tête, une petite parenthèse de réflexion.

Que faire, alors, sinon se soumettre, et s'intégrer. A long terme, les filles succombent. Les plus récalcitrantes s'envolent de l'autre côté du mur et on ne les retrouve pas toujours. L'administration va même jusqu'à délivrer des « certificats de fugue » bien

connus de la police. On laisse courir l'irrécupérable qui ne songe qu'à l'évasion, et d'ailleurs, ce qui leur advient en dehors du foyer ne concerne plus le foyer. Elles risquent la tôle pour une tarte aux cerises dérobée, ou l'asile. Vis-à-vis des filles d'un foyer, le psychiatre est muni d'invraisemblables pouvoirs.

L'information étant dans ces mauvais lieux encore plus ténue qu'ailleurs, la maternité guette bien évidemment ces filles plus que n'importe quelles autres. Si l'une d'elles tombe enceinte, on la force à garder l'enfant. Une fois né, on le lui enlève : « Ma pauvre fille, tu n'es pas capable de l'élever ! » Ou : « Tu as commis une faute, tu dois la payer. » Mais l'administration soupire si la jeune mère parvient à se faire avorter loin du foyer. Directeurs, éducateurs, religieuses surtout — dont le mépris pour les « petites putains » ne connaît pas de mesure — conseillent même indirectement cette solution.

Quand on sort du foyer, c'est dans le meilleur des cas pour se retrouver savamment canalisé entre le mariage et le travail. Se marier, voilà ce qu'on appelle « réussir » une vie dès le départ foutue. Quant au travail, le foyer s'en charge de « placer » les filles. Elles vendront des bas nylon ou manieront l'aspirateur, selon l'idéal qu'ont façonné pour elles l'assistante sociale revêche et la bonne sœur poilue.

Parfois, les éducateurs ont compris avant même de s'être mis au boulot. En juin 1972, l'école d'éducateurs du Buc (Seine-et-Oise) est agitée de tremblements contestataires. La direction brise le mouvement en licenciant les « meneurs ». Même scénario à l'école de la rue Parmentier à Paris, quelques mois plus tard : deux élèves éducateurs sont expulsés.

Yves Frémiond, Daniel Riche

V - Les lycées dortoirs

IL n'y a rien à foutre, on se fait chier, alors on casse tout. L'autre jour, au foyer on a cassé une trentaine de chaises. Ils les avaient rangées bien alignées contre le mur du fond ; c'était vraiment de la provoc. Tac ! Avec le coude ! »

Olivier n'est ni zonard, ni schizo, ni militaire. Il a tout juste seize ans, des mains fines, des cheveux courts, un air sage et une tendance à se cacher derrière sa main pour chuchoter des plaisanteries. Il est en seconde au lycée François Villon et cette triste histoire de chaises fait longuement glousser Pierre, Gérard et Martine, respectivement en terminale, première et seconde.

Cette année, Villon, comme la plupart des lycées parisiens, baigne dans une épaisse morosité. Depuis la rentrée la seule agitation a été l'affaire Wander : dans la classe de Gérard, deux élèves en grève sur quarante. Plus personne ne manque les cours, qui se déroulent dans l'indifférence générale. Martine évoque avec nostalgie l'époque de sa cinquième où elle séchait quand elle voulait et pouvait parler de n'importe quoi en classe.

— En fait, explique Gérard, il ne se passe plus rien depuis qu'ils ont viré tous les meneurs, il y a deux ans. C'est con de dire : meneurs, mais c'est vraiment ce qu'ils étaient. Dans ma classe, les types ne se posent plus aucune question, ils ne pensent qu'au bac et n'arrêtent de bosser que pour aller dans leurs boums du samedi après-midi. Si tu fais un exposé sur un sujet comme Summerhill, on t'écoute mais personne ne participe.

De toutes façons, le problème est réglé pour lui : boursier, s'il rate son bac, il devra travailler, comme son frère aîné qui fut viré de terminale et végète brancardier. S'il réussit, pas plus de deux ans de fac : son père, barman, n'a pas l'intention de lui payer des études qu'il conteste

— Tout ce que tu apprends, c'est toujours en fonction d'une interro ou d'un exam, dit Pierre, spécialiste de cross quinze cents mètres malgré ses cheveux longs.

— Penses-tu que tu travaillerais sans notes et sans examens ?

— Boaf, tu sais, les examens. Les trois que j'ai passé, je ne savais rien et j'ai été reçu...

— C'est vrai, tranche Gérard, que sans ça la majorité des mecs ne bosseraient pas. Les notes répondent au besoin d'un système et c'est tout ce système qu'il faudrait changer. Tu devrais pouvoir étudier ce que tu veux et quand tu le veux. Je suis passionné par la biologie et je m'intéresse à l'écologie, mais il m'est absolument impossible de discuter des applications scientifiques avec mes profs. Ce n'est pas le savoir que je remets en cause, c'est la façon dont on l'acquiert et dont on l'utilise.

A la maison les interminables dialogues de sourds sur la problématique existentielle ont été abandonnés d'un commun accord tacite. On s'évite adroitement et on ne se croise qu'aux repas dans une tension inquiétante.

Nul n'est d'ailleurs capable de projets à long terme ; tous ont pour même horizon le bac, sanction ultime avant laquelle ils ne peuvent rien décider.

— Après ? Ben, j'sais pas, on verra, je me débrouillerai. Mais je ne bosserai pas dans le système.

— Qu'est-ce que t'as envie de faire ?

Silence.

— Ta vie, actuellement, c'est le lycée ?

— Non, répond Gérard, ma vie, c'est pendant les vacances. A Paris, par exemple, je n'ai aucune petite amie.

La révolution sexuelle est toujours pour demain : les meilleures intentions buttent encore sur l'éternel problème de la chambre. Les quatre ou cinq filles qui font l'amour ont toujours la même intéressante réputation et, pour la pilule, comme dit Gérard qui ne se sent pas très concerné, les filles qui baisent n'ont qu'à se démerder. Il n'y a d'ailleurs guère plus de baiseuses que de filles du M.L.F., qui sont rares et n'ont pas grand succès militant. Martine pense qu'elles veulent 'écraser et dominer l'homme et qu'elles ont tort. Et si elle n'a jamais fait l'amour, elle a l'accord de sa mère pour prendre la pilule, tout en ignorant l'exis-

tence même des débats parlementaires médiévaux sur la contraception.

Contradictions et querelles ne les dérangent guère, ils tournent entre la révolte et l'apathie, n'ont jamais songé à réformer quoi que ce soit et ne souhaitent rien en particulier, hors des disques supplémentaires ou un flirt plus facile. « De toute façon, il n'y a rien à faire. Il faut attendre que les mecs en aient vraiment marre et que ça pète ». Basile Kauffman.

VI - Balzac : le quartier des politiques

Ni prison à peine dorée où l'on s'ennuie, ni îlot de folie terre de dépravation, le lycée Balzac est un bien curieux réceptacle. Transformé depuis trois ans par la stratégie guichardienne en Sibérie à gauchistes, il héberge une faune composite : quelques dizaines d'anars, de trotskystes ou de maos de diverses origines auréolés de cinq à six centaines de sympathisants ; un peu à l'écart, le noyau de la contre-culture — freaks et motards divers — trahi dès l'entrée par une 500 Honda, deux MZ et des patins à roulettes, ou des poils d'afghane pelisse restés coincés dans la serrure.

Depuis trois ans donc, tout agitateur dangereux de Decour, Jean-Jaurès et Buffon est transplanté dans ce Balzac périphérique. Coupés de leur vivier, soumis à une administration libérale et invisible, les militants errent dans les vastes halls où ils ont le droit de fumer.

Fleur de cette strass compréhensive, un M. Bouchara, proviseur, secrétaire du syndicat des proviseurs, qui s'apprête à voter « Union de la Gauche » et explique gentiment au G.L.L. (groupe des lycéens en lutte, cinquante copains) : « Comprenez ma position, vis-à-vis des parents, de l'Académie... »

L'épais Guichard aurait-il gagné ? Dans le bois de son bureau il avait gravé ces deux lignes : « février 1971, Guyot, 15 000 manifestants - novembre 1971, ma circulaire, plus que 8 000. » M. Fontanet, nouveau ministre, a ajouté : « novembre 1972, exclusion de Wander, 1 000. »

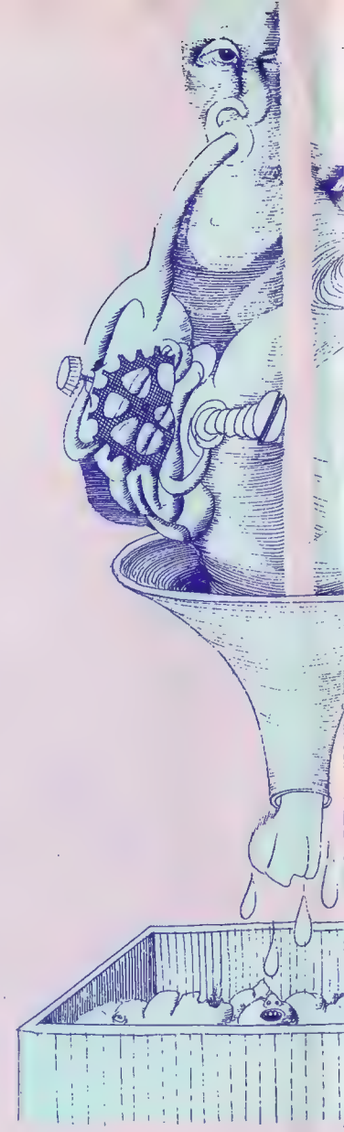
Le mouvement lycéen s'étiole, de Saint-Louis à Jeanson de Sailly on tire un peu sa flemme, on attend « ce que va faire Balzac ».

Eh bien Balzac descend dans la rue pour Wander, Balzac fait venir le MLF qui passe un film sur l'avortement, Balzac veut refaire **Glurp,** canard de lycéens sur la quotidienneté dans les lycées et ailleurs. Une terminale B grimpe l'escalier de Bouchara parce qu'un de leurs copains, mâcheur de chewing-gum, fut envoyé chez le censeur par un prof d'anglais qui n'aime pas le chewing-gum.

Peut-on encore choquer à Balzac ? Deux jeunes mâles y sont arrivés en s'embrassant goulûment en plein cours. Indignée, une jeune fille prévint ses parents, qui déferlent à leur tour sur le Bouchara accablé. Trois jours de renvoi pour une seconde d'amour. Daniel, gréviste des Cables de Lyon — boîte voisine, trust C.G.E. — prend la parole devant une AG de six cents élèves. Collecte : trente mille balles.

On rentre facilement à Balzac. Pourquoi en sortir ? Enrichir le « Select Bessières », en face, où les garçons anciens boxeurs ont la pogne lourde et policière. Traîner à Censier pour savoir à quoi ressemble l'année prochaine. Longue marche de vacances, pour certains maoistes, chez les paysans de l'Ouest qu'il faut gagner à la révolution. Et serrer tendrement les doigts d'une brune amie, étreinte trop voluptueuse pour le règlement intérieur. Ghetto, fin de la route lycéenne, Balzac rouge. **Yves Gloux**

LES LECTEURS PARLENT AUX LECTEURS



Sanitaire

Camarades, je suis depuis plus d'un an au C.E.T. de M... dans le Jura. Il s'agit d'un établissement commercial. On y prépare des B.E.P. et des C.A.P. commerciaux, comptabilité et agent administratif. Il y existe des classes de sténo-dactylo, sanitaire, et les classes industrielles (cuisine, couture). Venons-en au fait. Le climat dans ce bahut est des plus infects. Le directeur, ancien militaire d'Algérie, alcoolique fini, tient tout sous sa coupe, rien ne peut être fait sans son assentiment. Mais attention, on pourrait croire qu'il règne dans cet établissement une discipline de fer. Et bien non ! c'est beaucoup plus subtil que ça. Le dirlo joue la carte du dialogue. « Mon bureau vous est toujours ouvert ». Il louvoie, intègre, s'assure une base, accorde des permissions aux uns, refuse aux autres. Si bien que chacun vit sur un compromis. « Après tout, il n'est pas si salaud que ça, il a levé la colle d'un tel, il a autorisé celui-là à sortir plus tôt, etc., etc. » Et ceux qui ne mordent pas à l'hameçon, me direz-vous ?

Ils sont une minorité de profs, en général de gauche, et d'élèves.

Ceux-là, on les saque, mais toujours subtilement. On leur fout des emplois du temps dégueulasses, alors que messieurs les profs de la majorité silencieuse, distillateurs de l'idéologie bourgeoise à haute dose (ce sont le plus souvent des profs d'économie, de droit, de compta, de dactylo, enfin tout ce qui fait la force de la nation) eux, bénéficient d'horaires pour le moins arrangeants. On émet aussi de petites appréciations venimeuses dans les rapports sur les oppositionnels.

Je ferais une grave lacune en omettant de vous décrire le « culte du biceps » qui règne ici.

Le sportif, en particulier le rugbyman, a droit à tous les égards. Comme Monsieur le directeur aime à le dire, il s'appuie sur les sportifs. Ça ne m'étonne pas. Le muscle sans cervelle a toujours été le pilier du fascisme. Car c'est de cela qu'il s'agit. Notre directeur, le cher homme, s'y entend parfaitement pour berner les crétins. La loi du plus fort, la division à tous les échelons domine la « rue » du bahut.

On s'entre-déchire. Le B.E.P. contre le C.A.P., le 2e année contre le bleu, l'interne contre le demi-pensionnaire, les « bizutages », tout cela est approuvé par l'administration. Il faut bien montrer qu'on est des chefs, quand même. Belle hypocrisie, beaux fumiers de discours.

L'anthologie de la connerie

Je suis dans un C.E.T., on y enseigne l'imprimerie. Je suis arrivé ici, comme à peu près tous les autres élèves, c'est-à-dire que je ne savais pas très bien où aller, de toutes façons, on est exploité, alors... Moi, je suis censé apprendre la composition. Au début, je croyais qu'il n'y aurait pas cette distinction que l'on trouve à l'école secondaire, à savoir, d'un côté les grosses têtes, dans les meilleures classes, protégées et respectées par l'administration (entre bourgeois) et de l'autre les minables, les fortes têtes, déjà promis au rang d'esclaves des premiers (comme leurs parents) et surveillés étroitement, ce qui fait qu'une protestation est un acte de folie inutile (j'en sais quelque chose, tiens !)

Comme par hasard, je retrouve à peu près la même ambiance. D'un côté les « Ti », les calés, de l'autre les B.E.P. et comme si cela ne suffisait pas, cette dernière catégorie est coupée en deux : Impression, pour les forts en maths, tecno. De l'autre, la composition. Et encore une fois, ce qui choque c'est la mentalité des uns et des autres, révélatrice de notre avenir (prometteur !). Les meilleurs de l'enseignement technique étant partis dans l'électronique, l'informatique, les branches de demain, on voit défiler toute l'anthologie de la connerie : des paysans aux intellectuels. Ici, la distraction favorite étant le football, on se doit d'y participer au risque d'être pris pour un détraqué. Même le surveillant général (oh, pardon, conseiller principal d'éducation) assiste aux tournois où se pressent nombreux les spectateurs pour acclamer leurs idoles, petits cons crâneurs et plus minables que tous (c'est pas peu dire).

Ce sont ces mêmes idoles qui décident de tout ici : par exemple, vous pouvez passer sous la douche froide, vous balader avec un joli écriteau dans le dos, cela vient d'eux, ah, braves gens !

Reste pour quelques tarés, le club musique, qui subit les fréquentes visites des pions, yeux grands ouverts pour détecter toute faute qui sera irrémédiablement punie. Aussi, le club est fermé, ouvert, fermé, etc. Et il paraît que notre minable tourne-disque fait du bruit, seulement le Con-seiller oublie que, lui aussi, nous abasourdit avec sa grande musique, qu'il passe sur le stéréo de l'école en plus ! Et les profs ! On est obligé d'apprendre plein de trucs qui n'ont rien à voir avec ce métier (maths, dessin industriel, comptabilité, etc.) et encore si les profs d'atelier étaient valables, ça pourrait aller. En général, ce sont des vieux de la vieille, ils sont même pas foutus de nous parler correctement ; quant à nous expliquer, ils préfèrent aller voir au café d'en face !

Et les filles, alors c'est le bouquet. Ou alors c'est la pezzouille, la vierge, ou l'intellectuelle, et pour draguer que dalle...

Bref, tout ce joyeux monde nous prépare activement à la vie de l'usine, et quand justement, on n'a pas envie de travailler en usine...

Si vous pouviez nous aider.

Un paumé, Alain Héligon
La Frinière, 35510 Cesson-Sévigné

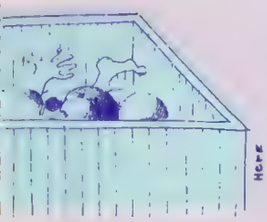
Sujet : ce qu se passe dans certains lycées

Introduction : Maintenant que je suis en fac, j'peux causer, car avant y'avait comme qui dirait une sorte de contrainte.
Il y avait une fois, un lycée d'ETAT à Cambrai ; divisé comme il se doit en deux parties : les modernes/classiques et les techniques.
Corps : Par trois exemples judicieusement choisis, nous allons démontrer comment, dans un petit lycée d'ETAT, la répression rejoint l'absurde, et réciproquement.
§ 1 : *les cheveux longs ou chantage magistralement organisé.*
Il s'agit ici d'un cas personnel. Le début du sujet étant très classique, bornons-nous seulement à l'absurdité répressive de l'affaire... Très démocratiquement, *on* me fait *choisir* : le coiffeur ou la porte. Bêtement, je « choisis » le coiffeur. (n.b : mes tifs ne touchaient pas mes épaules (très important). J'y vais, puis me présente chez le dirlo :
— Moi : je devais me présenter chez vous pour vous faire constater le fait que je suis allé chez le coiffeur (n.b : on voyait largement mes oreilles).
— Lui : Oui !... Quand est-ce que vous y allez, chez le coiffeur ?
— Moi : Mais...
— Lui : *On* ne veut pas de gigolos ici. IL FAUT qu'avant vendredi (on était jeudi) vous y soyez allé et pour au moins huit centimètres (voyez ce qui me restera...).
Il fallait donc rechoisir entre le coiffeur ou la porte, car le ON n'était pas content du tout. Ce chantage répressif autant qu'absurde m'a fait aller chez le coupe-tifs deux fois en moins d'une semaine. !!!
— Sans commentaires ! —
§ 2 : *Quand l'absurdité rejoint l'imbécilité.*
C'est l'histoire d'un prof qui tombe malade un mercredi et qui fait prévenir qu'il sera absent les mercredi, jeudi et vendredi. Tout le monde (au bureau) était au courant sauf, bien sûr, nous les potaches. Bref, le jeudi à 9 h ; on s'pointe. La classe précédente nous dit que le prof est absent... On s'tire tous au bistrot du coin. Jusque-là, rien d'anormal. Manque de pot, un acolyte du dirlo nous y voit et, oh ! le vilain, nous dénonce. Résultat du tableau de chasse : 26 mecs et filles collés deux heures (ça existe toujours les colles ?) pour avoir manqué (c'est-à-dire pour avoir fait la buiss) un cours qui n'avait pas lieu. Précisons que le dirlo nous a tous demandé ce que l'on avait fait, et que tous (enfin presque) nous avons déclaré avoir été au café, ce qui est un grand délit. Ajoutons, pour compléter, que le prof n'a eu le droit que de se taire et fut même obligé par *on* de nous donner un sujet pour la colle.
§ 3 : *L'absurdité tout court.*
Il s'agit là de l'interdiction de fumer chez les techniques (pas chez les autres). Les salles de classe (en préfabriqué) étaient situées sur la citadelle de Cambrai.
Y'paraîtrait (mais ce n'était qu'un affreux bruit, bien sûr) qu'on n'avait pas le droit de fumer à cause que y'avait p'têt encore des bombes ou quelque chose du même genre.

Philippe Fruchart.

Le dernier des métiers

Entrevue de début d'année avec Madame la directrice qui m'avertit que le climat océanique rend les gosses nerveux, que sinon ils ne sont pas méchants, qu'il faut néanmoins beaucoup « coller » dès le début sinon « ils me boufferont » (sic) et que d'ailleurs les parents sont là pour veiller sur leur couvée et ramener sans faiblesse à ses devoirs le prof' qui ne les agréerait pas.
Moi, bonne pomme, je m'efforce de coller un peu au début, de moins en moins et dans les cas graves, de les mettre à l'aise, qu'ils s'expriment, quoi, c'est la mode. Voir la participation.
Boite à idées, pour ne pas les perdre de vue avec mes théories, mais m'adapter à leurs réactions. En effet, ils ont été jusqu'ici robotisés à plaisir entre famille et C.E.S., parfois catéchisme, ou mini-milices quelconques. Et je ne veux pas les épouvanter. Prends mon temps, ronge mon frein. Des dictées, pour ne pas perdre l'orthographe ni la bénédiction des parents d'élèves. Peu de leçons, presque pas de travail à la maison. (...) Résultat et ballet final : la bouche en cœur, la déléguée de la classe, quatorze ou quinze ans, m'annonce en plein conseil — devant directrice, parents, etc. — que je suis une poire dont tout le monde rigole bien. Je ne colle pas et je suis une fumiste car, tout de même, le premier trimestre est passé et on n'a encore jamais fait de grammaire ni de rédaction ! Si je vous dis que ça fait mal, vous me croirez ou je dois vous envoyer la radiographie des lésions ? Maintenant, je m'aligne. Les enfants ont-ils besoin qu'on pense pour eux ? ***(Profette en leur pays)***



Aux plus salauds les bonnes occases

« Quand je serais grand, je te casserais la gueule. » Et puis on oublie. On a onze ou douze ans et le mur paraît bien long et bien haut, la porte se referme. On est là pour trois, quatre, cinq ans quelquefois. Programme : un mois sur deux, sortie d'un week-end, un mois sur deux, visites. On arrive avec des grands yeux confiants et les baffes, sèches, vous mettent de grosses larmes dedans. Elles disparaîtront vite. On ne pleure pas ! La haine et l'amertume s'installent à l'endroit du lacrymal. Aux plus salauds les bonnes occases. Bientôt les murs noircissent. On suppute sur le passé de la « boîte ». Prison ? Hôpital ? Asile ? Mais on croit que tout n'est pas pourri et le pion le moins fumier devient le plus sympa. On collabore un peu. Mais demain tu craches et les coups pleuvent. Ils resteront toujours. On change. Le clop, joint d'un autre âge, fleurit. Vient le sexe et le sordide s'installe. On rêve la fille salope, incapable de l'imaginer douce et pure. Le plus mignon se fait toucher le cul, le plus viril empêche de dormir. Je ne m'en suis jamais remis et mon sexe m'emmerde encore. Dehors, les premiers « Beats ». La fugue, quelques jours de liberté. Le retour piteux. On s'était vu en Amérique. Défense de rêver. Enfin, on sort : veste trop courte, tête nue et vide. On a mal, on sait plus. On est perdu.
Sans amis, ignorant ce que tous les autres savent. On a envie de vivre alors. Vivre vite. Pour quelques-uns la prison, pour d'autres la gloire. Un « Fauqueux » par ici, un « Clémenti » par là. C'est pas si loin, et le venin que me faisait Rimbaud n'a pas été recraché. Quatre ans. On rêvait d'éclater les murs, mais la peur d'être pris sous les décombres, vous savez... Et puis, de quoi se plaint-on ? On n'a pas connu l'assistance publique et la bouffe n'était pas si mauvaise. On pardonne, quoi. Mais l' « anar » de douze ans n'a pas encore fait éclater la bombe dont il avait dessiné le plan, la nuit, alors que tous dormaient. Je vous aime. *Gérard.*

N'envoyez jamais vos gosses

C'était hier, en 1966, j'avais pas encore quinze ans. Je venais de me faire vider de quatrième pour insultes à un prof. Paumé, je ne savais plus quoi foutre. Reproche des parents... Je trouve une école technique patronnée par l'armée, où je prépare un C.A.P. en trois ans. On était payé trente mille balles par mois, tu penses, c'était extra ; seul hic, un contrat de trois ans à la fin des études. « C'est pas trop grave, ça me permettra d'avoir du boulot en sortant », je signe (enfin : mes parents).

Au bout de la première année, je suis dans les meilleurs, je passe en cycle long.

Grosses promesses. Gagner plus de cent sacs par mois en faisant tes études, être technicien, ingénieur même.

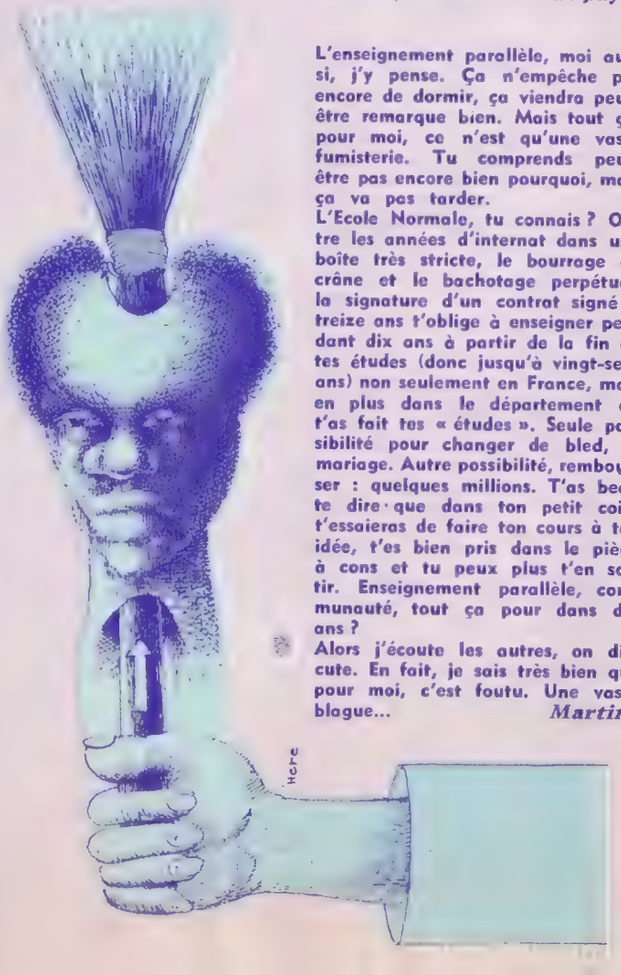
Le temps passe, les idées arrivent. On commence à en avoir ras-le-cul de l'armée, on se fait vider à la fin de la cinquième année d'études et on se retrouve dans une sale boîte qui fabrique des chars d'assaut, des missiles et autres engins de mort et qui vend à tous les pays possibles et imaginables.

On en peut plus, on fait un boulot dégueulasse, on a un contrat de cinq ans à remplir, sinon, il faut rembourser tout le fric gagné durant les études (plus de 4 millions). Et tout ça arrive juste au moment où on en a assez de cette vie de pourri, on a envie de se barrer, de prendre la route pour n'importe où ; où on fait n'importe quoi pour ne pas faire son service (à quoi ça sert, puisqu'on baigne tous les jours dans cette saloperie d'armée !).

Cette boîte, c'est l'A.M.X., à Versailles.

Juste à côté, il y a une école.

N'y allez pas, n'envoyez jamais vos gosses, en dix minutes, à quatorze ans, on gâche dix années de sa vie. M.Z.



L'enseignement parallèle, moi aussi, j'y pense. Ça n'empêche pas encore de dormir, ça viendra peut-être remarque bien. Mais tout ça, pour moi, ce n'est qu'une vaste fumisterie. Tu comprends peut-être pas encore bien pourquoi, mais ça va pas tarder.
L'Ecole Normale, tu connais ? Outre les années d'internat dans une boîte très stricte, le bourrage de crâne et le bachotage perpétuel, la signature d'un contrat signé à treize ans t'oblige à enseigner pendant dix ans à partir de la fin de tes études (donc jusqu'à vingt-sept ans) non seulement en France, mais en plus dans le département où t'as fait tes « études ». Seule possibilité pour changer de bled, le mariage. Autre possibilité, rembourser : quelques millions. T'as beau te dire que dans ton petit coin, t'essaieras de faire ton cours à ton idée, t'es bien pris dans le piège à cons et tu peux plus t'en sortir. Enseignement parallèle, communauté, tout ça pour dans dix ans ?
Alors j'écoute les autres, on discute. En fait, je sais très bien que pour moi, c'est foutu. Une vaste blague... ***Martine***

le duodénum libéré

— « Que faites-vous là malheureux ? »
— « Je bois mon café au lait... »
La tartine beurrée plonge verticalement dans le liquide brunâtre. Schlurp. Quelques secondes d'immersion... La main secoue la mouillette dégoulinante au-dessus du bol. Un lambeau de crème glisse de la tartine et rejoint les grasses auréoles de beurre des Charentes qui nagent en surface. La bouche se referme sur la matière veule et spongieuse. Une goutte perle à la commissure des lèvres. Autant le dire tout net, nous bouffons comme des porcs. Du café au lait à la baveuse andouillette-frites-salade, en passant par la blanquette de veau au riz ou les tripes à la mode du chef, nous creusons tous nos tombes avec nos fourchettes. Autant le dire tout de suite, Jean-François Reuterre, l'auteur de cet article a un teint de coing et, quant à nous, autres membres de la rédaction, nous ne partageons pas toutes ses angoisses. A tort, peut-être. Qui sait ?

Dans un pays où on appelle les cuisiniers des « chefs », les bâfreurs des « fines gueules » et la boisson qui envoie la moitié de la population au cimetière « le nectar des Dieux », le moindre repas est un festin empoisonné.

Steak à toute heure : parqués dans les villes, on bouffe n'importe quand. Sans y faire attention. Même sans avoir faim. Plus grave, c'est l'œil qui achète : la pomme la plus rouge, le vin le plus clair, le pain le plus blanc. Tant pis si le négociant chafoin a fait reluire sa pomme au diphényl, clarifié son pinard au ferricyanure de mercure et blanchi sa farine au trichlorure d'azote. Craspec et foisonnante, la Bouffe détruit notre organisme. Résultat ? A cinquante ans, après quelques joyeuses crises de foie, l'individu trimbale une bedaine proéminente et des sacoches de graisse triste sur les hanches.

Pour échapper à l'artério-sclérose, à l'infarctus ou à la cure d'amaigrissement, certains ont choisi de bouffer différemment : ils sont fruitariens, cartoniens, végétaliens, végétariens ou macrobiotiques. Névrosés ou sereins, regroupés en sectes ou isolés, les pionniers de la bouffe différente se livrent à la mastication militante, entre le plaisir et la discipline, entre l'hygiène et la religion.

Dans une boutique crasseuse de la rue Monge, face à la Mutualité, les disciples du Dr Carton communient dans le souvenir du Maître : « Elles sont à l'huile vos madeleines ? »

— « Ah non Mademoiselle, répond la vendeuse, une petite vieille au visage lourdement fardé, mon mari les a faites au beurre ! »

— « Bon, alors j'en veux pas. Carton a dit : jamais de beurre cuit, toujours à l'huile les pâtisseries... »

Le Dr Carton, mort il y a une dizaine d'années, ne méritait pas ces querelles de bigotes. Mais ses adeptes ont figé sa méthode au point d'en faire un dogme. Peu sectaire, Carton recommandait un régime végétarien assez souple : des œufs, des laitages, des céréales, des fruits, du miel, du chocolat, et de l'huile. Peu de viande, et surtout, pas d'alcool. Les végétariens sont assez proches de lui. Mais ils excluent de leur alimentation tous les sous-produits animaux (œufs, lait, fromage...) et recommandent les noix, les amandes et les noisettes. Leur principal groupe, « La Vie Claire », tient trente-six magasins à Paris et cent-vingt-cinq dans le reste de la France. Récemment il a ouvert deux restaurants à Paris. Daniel Jiguet, qui gère celui du boulevard Raspail, définit sa clientèle : 5 % de puristes, 80 % qui consomment de bons produits dans de mauvaises proportions, et 15 % de snobs. Pour Jiguet, manger est une activité marginale dans l'existence. Comme la toilette.

Un inconvénient : le régime de « La Vie Claire » est peu varié et pas toujours très digeste. Pour certains, il est surtout trop abondant, et laisse une place importante aux céréales. Jean Devèze, un fruitarien acharné, le condamne sans appel, comme d'ailleurs tous les autres régimes. Dans sa cagna de la rue de l'Estrapade, il se nourrit depuis plus de quinze ans de fruits frais, de noix, et de fruits secs trempés pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de Volvic. Quelques légumes toujours crus améliorent parfois l'ordinaire : « Il faut bien se permettre quelques excès, dit-il. D'ailleurs, je bois encore un peu de vin et de café... » A cinquante ans passés, il est en parfaite santé, ainsi que sa femme et ses enfants. « Pour moi, ajoute-t-il, on ne doit consommer que des aliments qui se trouvent directement dans la nature, c'est-à-dire les fruits produits par la forêt. L'Homme est un animal tropical fruitarien et la seule agriculture intelligente, c'est la cueillette. »

A côté de lui, les macrobiotiques font figure de gastronomes et de voraces. Jean-Claude Lebreton, Grand Guru de la macrobiotique zen, s'installe dans la position du Diamant sur son tatami douillet. L'œil s'allume. Au menu du jour, un sauté de navets et un gâteau de maïs, suivi d'une tasse à café de racines de pissenlit...

Selon l'enseignement du Maître Oshawa, le régime de croisière du parfait petit macrobiotique est fondé sur la consommation de céréales complètes. Riz, blé, sarrazin, millet, froment, tout y passe, entouré de légumes, d'œufs et de poisson pris en quantité limitée. Un seul interdit : la viande.

Sans se convertir à la discipline Zen, on peut puiser quelques bonnes idées dans la macrobiotique. Comme dans les autres écoles. Toutefois, aucune ne semble offrir la solution miracle qui permettrait de manger sainement, et avec plaisir, les produits de son environnement. Parfois opposées, ces écoles sont en désaccord pour condamner le régime carné.

La consommation de viande est à l'origine de l'insuffisance hépatique et rhénale, de l'artériosclérose et de l'excès d'acide urique. Elle entraîne un vieillissement prématuré. En outre, c'est un aliment de valeur calorique très moyenne, putrescible et constipant. On peut en manger quand même, à condition de la cuire au grill, et sans huile pour éviter la formation de croûte goudronneuse cancérigène.

La viande est nécessaire. Ses protéines favorisent la reconstitution des tissus, ce que ne peuvent pas faire les protéines végétales. Mais il est inutile d'en prendre plus de deux fois par semaine car la chair morte est toxique, à défaut d'être triste.

Pour les hyènes fétides qui ne pourraient se passer de leur os, **Actuel**, le journal des grands carnassiers, présente la méthode des régimes dissociés. Son intérêt : les légumes verdâtres peuvent en profiter aussi. La méthode mise au point par Shelton et Hay est fondée sur une idée simple ; il faut composer chaque repas avec des aliments qui peuvent être digérés ensemble.

Les aliments sont regroupés en trois familles. La première : viande, poisson, fromages fermentés, fruits acides et noix. La seconde : légumes, et fromages cuits. La troisième : pain, riz, pâtes, bananes, pommes de terre. Les œufs sont orphelins. Le jeu consiste à ne jamais manger ensemble des aliments de la première et de la troisième famille. Exemple, le steak-frites. Steak, première famille ; pommes de terre, troisième famille : c'est perdu. Un autre exemple, le poisson-parmesan. Poisson : première famille ; parmesan, deuxième famille : c'est gagné ! Le but de Shelton et Hay et d'éviter de rassembler dans l'estomac des aliments qui réclament un seul type de sucs digestifs. Il est donc nécessaire de ne pas manger exclusivement des aliments d'une seule famille.

Un bon repas comprendra par exemple : steak-salade, camembert et fruits. Ou bien : omelette-parmentier, gruyère, crème de marrons. Dernier exemple : crudités, poisson, fromage et gâteau au chocolat.

Autre conseil : laisser l'estomac se reposer entre les repas. Pour le reste, petit déjeuner copieux, déjeuner honnête et dîner léger afin de permettre à l'estomac de se vider totalement durant la nuit. De toute façon, mangez peu et consciemment. Evitez tout dogmatisme diététique. On peut manger sainement sans traîner, en short et en sandales, un corps transparent dans les restaurants de régime.

Les fruits doivent être consommés seuls ou au début des repas. Leur consommation met en route la digestion et supprime le besoin de boire. Il est préférable d'accompagner les fruits acides de fruits doux. Parmi les fruits les plus riches : pomme, banane, noix et fruits séchés. Une combine pour les constipés, la consommation d'une écorce d'orange résoudra leur problème.

Il est difficile d'acheter des fruits sains. Les margoulins s'entendent pour donner une bonne gueule à un produit frelaté. Couleurs ravivées au sel d'étain, oranges sanguines créées par piqûre de rouge de Bordeaux, raffermissement des chairs molles à l'alun et conditionnement des fruits au gaz sulfureux : les primeurs semblent être devenues le domaine de Lavoisier. Comment être sûr de ce que l'on achète, si l'on n'a pas les moyens d'acheter dans les magasins « diététiques » ? Achetez aux petits producteurs que vous suivez personnellement, sinon donnez votre préférence aux fruits étrangers importés des

régions les moins développées : ils ont peut-être échappé aux mains sales des chimistes de la bouffe.

Côté légumes, le tableau est aussi sombre : verdissement au sel de cuivre, blanchiment aux acides citriques et tartriques, relèvement de la saveur au glutamate monosodique, sans oublier les insecticides dont les maraîchers sont les plus grands épandeurs.

Le meilleur procédé pour « nettoyer » les légumes de leurs insecticides est le lavage à grande eau, mais il est toujours insuffisant. Evitez de préparer les légumes à l'avance : épluchés ils perdent en grande partie vitamines C, sels minéraux et saveurs. Une seule cuisson saine : à l'étouffée. Utilisez de préférence les casseroles en verre, en terre ou en fonte noire, mais rappelez-vous toutefois qu'il vaut mieux consommer les légumes en crudités.

Le lait donne le teint frais et rose, mais il peut aussi vous filer des boutons. Il est le bouillon de culture idéal pour les microbes les plus laids : 27 heures après la traite, il renferme 5 000 000 de bactéries par cm3. Même pasteurisé, il est encore sale. La stérilisation en revanche remporte un succès total : toutes les bactéries crèvent. Le lait aussi.

Si vous buvez du lait, prenez-le donc cru, frais et seul. Sinon il forme dans l'estomac des grumeaux qui enrobent les autres aliments et les isolent du suc gastrique. Il va sans dire que le café au lait est un poison responsable de bon nombre de maladies de foie.

La plupart des huiles sont préparées avec des solvants : trichloréthylène, sulfure de carbone, benzol. L'huile d'arachide est la seule utilisable pour les fritures et les cuissons, les autres huiles ne peuvent être employées que pour les salades. Les huiles d'arachide étant plus coûteuses, il est donc malin de posséder deux bouteilles dans sa cuisine. Selon **Que Choisir ?** les deux meilleures huiles d'arachides sont COOP et UNA.

C12 H22 011 : c'est pas le numéro de téléphone de Marcellin mais la formule d'une substance encore plus indigeste : le sucre. Raffiné ou cristallisé, en morceaux ou en poudre , peu importe : en tombant vos dents ne feront pas la différence. Le sucre est un poison. Le sucre blanc est obtenu à partir de la mélasse de betterave traitée à l'hydroxyde de strontium, purifié au carbonate acide de calcium et blanchi à l'anhydride sulfureux. Si on tient malgré tout à sucrer ses fraises, il vaut mieux prendre du sucre roux. Mais le meilleur produit reste le miel à condition qu'il ait échappé aux traficotages.

Et la bouteille ? Dans les poubelles des restaurants diététiques, pas d'étiquettes de Clos-Vougeot ou de Monbazillac. Mais une tapée de bouteilles de Volvic, qui avec Evian, Perrier et Charrier est une eau faiblement minéralisée que l'on peut consommer sans problèmes. Toutes les autres eaux devraient être prises après avis du médecin. De toute façon, ne buvez pas pendant les repas. Le vin pris en quantité limitée — moins d'un demi-litre par jour — peut-être considérée comme un aliment nutritif. Toutefois, il est pratiquement toujours traficoté, notamment au soufre. L'idéal est donc de boire rarement et uniquement de très bonnes bouteilles. Café ? Si vous voulez, mais ce n'est pas un aliment et il contient des cendres indigestes.

Pour vous décrasser les boyaux, place aux jeûnes. Pas de Ramadan ni de carême, pas d'abstinence bigote, mais simplement un délestage de l'organisme qui lui permettra de s'envoler vers de nouvelles agapes. Deux recettes : la cure de riz du Zen ou le bouillon végétarien. L'un ou l'autre peuvent être pratiqués durant deux ou trois jours toutes les deux semaines.

Le Zen impose un régime de riz complet que l'on peut agrémenter avec quelques autres céréales comme le millet ou le sarrazin. Boissons : thé vieux de trois ans ou infusion de cynorrhodon (c'est-à-dire d'églantine). Jeûne végétarien : pommes de terre cuite ou pâte complète dans la journée, deux verres de jus de légumes et de fruits. La base du jus de légumes est la carotte, il est agréable d'y ajouter de la pomme de terre ou du choux. Pour les jus de fruits la pomme s'impose. Attention aux jus d'orange ou de pamplemousse, ils ne doivent jamais être consommés seuls.

La bouffe saine ne peut pas dispenser de l'effort physique : allez courir nus dans les bois, en poussant de grands cris sous la lune. Et n'oubliez pas que toutes les écoles diététiques recommandent les écarts alimentaires. Il faut bien de temps en temps vérifier ses freins en se bourrant la panse : l'alimentation n'est pas l'eucharistie.

Hugues Colon
Jean-François Reuterre

Un livre à consulter souvent plutôt qu'à lire : **Alimentation et Diététique dans la vie moderne** du Dr Georges Guierre (Le Courrier du Livre - 27 francs).

Les flics ces méconnus

Leur manif n'avait pas l'air bien dangeureuse. Elle ne menaçait pas vraiment l'ordre public. Soixante-dix intellectuels qui protestent le 16 décembre contre le racisme, voilà qui ne suffit pas, en apparence, à ébranler l'Elysée. La police serait-elle donc raciste et a-t-elle eu l'impression qu'on manifestait contre elle ? Brutale, comme jamais peut-être, un massacre. Jean Genet matraqué et embarqué. Foucault et Deleuze suivent, Claude Mauriac est en sang. Depuis la rentrée, finies les opérations sourires, c'est plutôt la campagne lobotomie qui commence. Au salon de l'enfance, prouesse, on cogne des enfants. A la sortie de l'Olympia, un peu partout, on insulte, impunément comme toujours, les passants. Au métro Bonne-Nouvelle, on se montre raciste — un Martiniquais aux flics : « Vous salissez la réputation de votre pays » ; « Viens donc le dire ici, mon négro. » Pourtant, dit un de nos amis, tous les flics ne sont pas des brutes. Au point que Marcellin doit faire surveiller ses propres troupes, comme l'a montré Alain Krivine, lors de l'émission « A Armes égales ».

Si vous parvenez à lire, à écrire en belles lettres moulées, à compter sur vos doigts et que vos épaules ne tombent pas trop sous la vareuse, vous pouvez devenir flic-stagiaire et recevoir le royal appointement mensuel de 1.200 francs. Le paradis, au bout de quelques années, prendra la forme respectable d'une qualification supérieure. Si vous êtes vraiment trop bête, on vous trouvera un emploi à la mesure de votre absence de talent. A *priori*, pas de vocation, mais l'échappatoire, une façon sans élégance de fuir le chômage au sortir de l'armée : « Quand j'ai passé mon conseil de révision en 1943, on m'a montré trois portes, pas une de plus : le STO, la police ou la gendarmerie. J'ai choisi la police », nous déclare, l'œil battu, un représentant de l'ordre. Rien en lui qui puisse évoquer, de près ou de loin, un Batman justicier matraquant les forces du mal. Même chez les gradés, les deux raisons les plus souvent avouées de leur engagement sont négatives : nostalgie de l'armée et échec à l'université. Plus frustrés que leurs sous-fifres, parce qu'ils ont frôlé « autre chose », l'attrait des sous a joué pour eux un moindre rôle. Les autres, les glandeurs en pélerine, bénéficient d'un stage de trois mois pendant lequel on leur dévoile les arcanes les plus secrètes du code de la route, de la rédaction des procès-verbaux et du secourisme. Enseignement très neutre, comme on le voit. Plus tard, bien pris dans le collimateur, le flic est envoyé soit à la Préfecture, soit, plus ou moins à sa demande, dans une caserne de CRS ou autres brigades spéciales. La formation continue y est autrement sérieuse. Un embrigadement en escalier, pas mal agencé. Résultat : à l'opposé de ses chefs, la piétaille est plutôt satisfaite. Pour ces éléments les plus endormis d'un prolétariat à souche paysanne encore fraîche, les feux rouges, la circulation place de la Concorde et la matraque occasionnelle se présentent en fin de compte comme une agréable promotion : on singe l'autorité, on existe. « Côté matériel, reconnaît un officier de police adjoint, et mis à part une certaine manie de la persécution qui lui vient de son vieux maître, le socialiste Jules Moch, l'actuel ministre de l'Intérieur est un bon ministre : il paye bien et tous les équipements ont été améliorés... »

« Et vous ne pensez pas qu'il y a un rapport entre sa manie de la persécution et le relèvement de vos salaires ? »

« Non, je ne crois pas... »

Pourtant, plus on s'adresse à des policiers conscients (et qu'on arrive, par exemple, à ceux de la C.F.D.T.), et plus évident devient l'énorme champignon de la culpabilité qui leur pousse dans le ventre. Au moins, vis-à-vis de l'étranger qui vient gratter à leur porte. « *J'obéis, bien sûr, mais jusqu'à un certain point seulement.* » Quel point ? Il y avait huit mille policiers au Quartier latin à l'ouverture du premier procès Geismar. Les syndicats ont estimé que c'était de la provocation. Le seuil critique avait-il été atteint ? Ils ont donné un coup de fil au préfet qui les a envoyé promener, alors ils ont écrit une lettre de protestation au ministre. Un peu court, non ? « *Oui, mais si ça avait dégénéré... nous n'aurions pas marché.* » (sic)

En fin de compte ils admettent tous, avec des mots différents, que la police sert les intérêts d'une classe. « *C'est vrai que nous sommes plus souvent du côté des patrons, autour des banques que du côté des grévistes et dans les cités-dortoirs où la criminalité augmente.* »

Les flics inscrits à la C.F.D.T. rêvent d'un « service public chargé uniquement de protéger et de secourir ». En fait, cette utopie serait le début du règne officiel des polices parallèles et privées qui pourraient désormais disposer seules du champ politique tout entier. Or, les amateurs, les miliciens, les parallèles interrègnes ont autrement de cruauté que les vrais flics. Parallèles qui sont déjà dans la place, aucun policier ne le conteste, aidés par deux syndicats fascisants : le Syndicat des Gradés de la Police Nationale (les « épurés » de la libération) et le Syndicat Indépendant de la Police Nationale (grand frère de la C.F.T.), tous deux en termes plus qu'amicaux avec le S.A.C. et autres C.D.R. C'est dans ce champ assez étroit, entre une police complètement politique, et une politique aux mains des polices parallèles que nagent les « libéraux ».

Que peuvent-ils faire ? Ils poussent un coup de gueule de temps en temps, puis reviennent au pied du maître, parce que seuls, et de l'intérieur ils n'ont pas d'issue à meilleur marché.

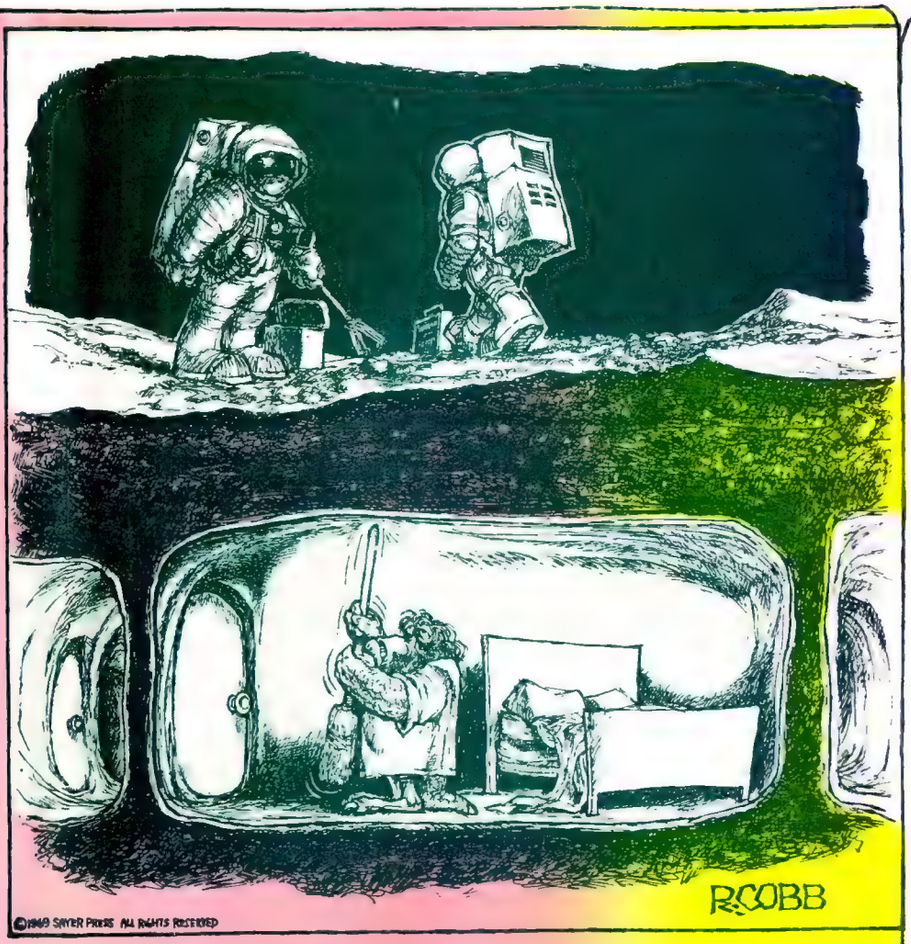
Autant de remue-ménage dissimule à peine une sérieuse panique : lentement mais sûrement, les flics se coupent de la population, et se sentent, quand ils entrouvrent un œil, sérieusement couillonnés. Et s'ils se coupent, ce n'est pas qu'il y ait une prise de conscience accrue de la face répressive de l'Etat moderne, c'est que le cadre de la vie a changé à une vitesse folle. C'est que le pays est devenu un jungle suburbaine et industrielle dans laquelle on a littéralement jeté les Français, depuis une quinzaine d'années. La police n'a pu suivre cette évolution (ou précéder tel un chasse-neige) qu'au prix d'un isolement de plus en plus grand. Ils ont des heaumes en plexiglas très design, poissons dans l'eau peut-être, mais dans quel aquarium.

Patrice Van Eersel.

On a flippé sur la lune

Avant qu'Apollo 15, en juillet 1971, ne le promène dans l'espace lunaire, le cosmonaute Worden n'avait jamais touché à son Ego et la poésie lui était tout aussi étrangère que l'art du bien mourir tibétain. D'ailleurs, il lisait peu et n'avait jamais écrit une ligne — si l'on excepte les cartes postales et les vœux de Nouvel An. Mais quand il s'est retrouvé en orbite, là-haut, à vol de canard martien de la mer de Sérénité, quelque chose a explosé dans sa tête, et le petit ordinateur qui réglait ses jugements s'est déconnecté. « Que suis-je ? », demande-t-il aujourd'hui en vers très libres et particulièrement cosmiques. Cette transformation en poète d'un cobaye de l'espace n'est pas l'exception, et nombreux sont les astro-robots des trente-deux voyages dans les étoiles qui en sont revenus papillons. Rusty Sechweickart, d'Apollo 9, par exemple : « Je ne suis plus le même homme. Aucun de nous n'en est revenu le même. » Rusty est la démonstration vivante de ce qu'on appelle l'Effet Lunaire. Autrefois, il perdait sa vie dans son seul métier, mais depuis qu'il a flotté parmi les planètes l'émotion a remplacé l'équation : « Je sens mon voisin comme une onde qui me traverse et me court dans le corps. » Maintenant, il reste des heures entières suspendu au téléphone de la clinique pour drogués de Houston, et distribue ses conseils aux jeunes qui lui demandent. Il est entré dans une secte mystique et médite avec son gourou devant les cadrans morts des computers de la Nasa. « Quelque chose vous arrive qui vient d'on ne sait où », explique Ed Mitchell, du vol d'Apollo 14 : il a claqué la porte de la Nasa, a quitté sa femme et pratique assidûment des recherches sur la perception extra-sensorielle. Il voudrait apporter au monde une plus ample et plus calme connaissance de l'être humain.

Pour Jim Irwin, d'Apollo 15, fouler le sol de la lune fut une expérience religieuse. Il a été « profondément ému par la beauté des



montages lunaires et sentit tout à coup la présence Divine ». Un mois après son retour, il déclarait : « J'ai alors compris que Dieu avait besoin de moi. » Et, missionnaire, il se mit à prêcher dans les paroisses de l'église Baptiste du Sud.

Charles Duke se souvient de ses impressions, à sa sortie de la capsule d'Apollo 16 : « J'ai éprouvé la certitude de n'être qu'une poussière dans l'Univers Divin. » Et quand il contempla ses propres empreintes sur le sol lunaire : « J'ai pleuré. C'était la plus troublante et la plus importante des expériences de ma vie. » Même Alan Shepard, le vieux routier du cosmos, le premier Américain de l'espace, admet cette mutation : « Avant, j'étais un sale fils de pute. Maintenant, je ne suis qu'un fils de pute. » Ce choc spatial a rendu l'homme planétaire. Neil Amstrong, le premier promeneur lunaire, désormais professeur à l'Université de Cincinnati, évoque le voyage d'Apollo 11 : « Tout à coup, j'ai aperçu une bille minuscule, toute jolie et toute bleue : la terre... J'avais perdu toute prétention et étais devenu très, très petit... »

Bill Anders, regardant la terre d'Apollo 8, réalisa « l'humanité et ses besoins comme jamais auparavant » Tom Stafford, vététran de Gemini 6 et 9 et d'Apollo 10, raconte : « Revenu sur terre, vous ne pouvez plus considérer le monde en Américain, mais en être humain. » D'autres ont éprouvé, très tôt, la solitude des étoiles et Michael Collins béait de joie à l'idée de prendre les commandes d'Apollo 11 alors qu'Amstrong et Aldrin se promenaient sur la lune : « J'ai su que j'étais seul, et que personne, jamais, n'avait respiré avant moi. » Là-haut, on s'interroge sur l'exiguïté de notre planète, tel John Young, d'Apollo 10 et 16 : « Je me demande bien comment on arrive à vivre sur ce globe lilliputien ? » Jack Swigert, d'Apollo 13, eut la même impression et cru pouvoir apporter la solution : « Je suis convaincu que la technologie de l'espace — satellite, énergie solaire, nouveaux médias — peut répondre aux désastres écologiques qui menacent notre terre. »

Certains cosmonautes ont été moins ébranlés par le voyage lui-même que par les ovations qu'ils reçurent au retour. Ainsi, Buzz Aldrin trouva-t-il parfaitement odieux d'endosser la veste du héros qu'on trimbale de podium en podium. D'autres, par contre, fins stratèges, ont su profiter de leur situation : John Glenn postula au siège de sénateur de l'Ohio, Wally Schirra se lança dans le commerce et la télévision, Frank Borman prit la vice-présidence de l'Eastern Airlines et Al Shepard s'est bien rempli les poches dans les milieux d'affaires de Houston. En fait, l'heure de gloire passée, aucun d'entre eux n'a pu se résigner au triste anonymat. Ils reconnaissent tous qu'un petit tour dans les astres change irrémédiablement un homme, Ed Mitchell l'exprime bien : « Vous sentez immédiatement se développer une conscience globale des choses, un dégoût intense de l'état actuel du monde et un profond désir de l'améliorer... »

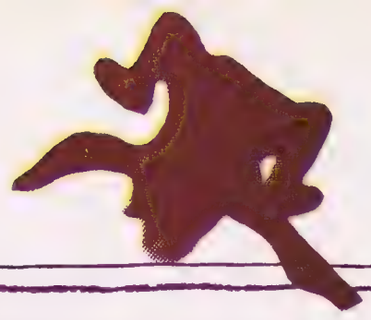
Interdit aux nomades

« Grisy-sur-Seine. Stationnement interdit aux nomades par décision du Conseil Municipal. » A l'abri de cette pancarte accueillante, un petit tas de maisons bien propres se laisse rôtir au soleil de Seine-et-Marne. Pelouse autour de l'église, rideaux aux fenêtres, bistrot ouvert, chacun chez soi avec le chien méchant derrière la clôture de fil de fer... L'art de vivre en Ile-de-France.

Les nomades sont là-bas, en dehors du village, sur un terrain vague privé à l'extrémité du terroir. Interdits de séjour « sur tous les terrains communaux, places, rues, routes, chemins » par l'arrêté municipal du 3 août 1972, séparés des « braves gens » par une pancarte en lettres rouges et un monceau de textes en lettres noires : article 97 du Code Municipal, loi du 21-6-1898, du 16-7-1912, décret du 16-2-1913, Code Pénal, 2e partie, livre 4, chapitre II, article R 26. Des indésirables...

« J'ai même eu des plaintes, siffle le maire, ils s'installaient partout dans le village, au bord de la Seine, ils polluaient l'eau, ils laissaient des détritus partout... Ça ne pouvait pas durer. Ils ont le droit de vivre comme ils veulent, mais pas chez nous. Là-bas, en dehors du village, ils sont bien, ils ont même la télé dans leurs caravanes. Et de toute façon, ici personne n'en veut... » Mais pourquoi tous ces gitans en frontière de Grisy ? L'inspecteur **Actuel** s'est rendu sur les lieux et a déniché une sordide affaire. Il y a quelques années, c'était le recensement. Et en période de recensement, le « nomade » peut rendre de menus services... « Installez-vous chez nous, cher monsieur, et venez vous faire recenser avec toute votre petite famille... » On peut, par ces flatteries, gonfler artificiellement la population du village et la faire passer... disons de 290 à 306 personnes. La commune, grâce à cette génération spontanée, change de tranche administrative, et les taxes locales sont calculées sur une base plus large. La question de l'allocation d'un secrétaire de mairie pourra être réenvisagée... Après, l'essentiel est que les nomades ainsi conviés n'habitent pas trop près, avec leur linge qui sèche, leurs bouts de ferraille et leurs gosses qui cavalent partout...

Et puis, il y a l'école publique, laïque, gratuite, obligatoire, le fleuron de toute commune républicaine. Il y a environ deux ans, elle a failli être supprimée : pas assez d'élèves. La panique s'empare des édiles communaux : un village sans école, c'est un trou perdu, un cimetière. Là encore, les nomades ont rendu un fier service : aujourd'hui, sur les quatorze élèves, trois viennent du campement. Juste ce qu'il faut pour répondre aux exigences des normes administratives et maintenir le nez de Jules Ferry au-dessus de la ligne de flottaison... La scolarité obligatoire présente aussi l'avantage de sédentariser des familles entières, de les amener à adopter un genre de vie plus conforme aux habitudes sociales. Quand ils vivront entre quatre murs comme tout le monde, ils auront droit à la respectabilité... Dans une commune voisine, le maire explique : « Ici, il n'y a pas de racisme. J'ai dans mon village deux familles nomades, soit dix-neuf personnes, dont des enfants qui fréquentent l'école. Eh bien, ce sont les gosses qui ont fixé les parents... J'ai fait un pari : avoir un fils de nomade bachelier. Tout le monde pense que je suis fou. Mais je réussirai. D'ailleurs, j'ai choisi « mes » nomades, car certains sont irrécupérables. J'ai décidé d'en faire des gens comme nous, et j'y arriverai. C'est difficile. Ils vivent dans des conditions épouvantables et je me demande parfois comment les enfants arrivent à faire leurs devoirs... Pourtant, il y en a un qui est déjà en seconde. Bien sûr, les parents continuent à vivre dans des roulottes. Mais les enfants, eux, auront des maisons. Ils seront intégrés, ils auront une situation, ce sera formidable. » Dans la Nouvelle société, pas de place pour les Indiens, sauf s'ils perdent leur scalp. **Hugh.**



écologie

La chasse à l'espace vert se fait chaque jour plus difficile pour les citadins épuisés. Une solution : occuper les cimetières. Surtout à Paris qui n'a que 1,4 m2 de verdure à offrir à chaque habitant, alors que l'apocalyptique cité de New York en propose 5,5 et Rome 9. Aux Etats-Unis, les occupations de cimetières ont démarrées à Chicago, en février dernier, explique le **New York Times.** Les gamins ont commencé par circuler parmi les tombes sur leurs gentils vélos. Aujourd'hui, le mouvement s'amplifie et à Hillside par exemple, dans l'Illinois, on joue au base-ball, on pédale, on pique-nique, on pêche même dans l'étang qui se trouve dans le cimetière. Le Père Lachaise est en pente, et la météo annonce de la neige ; n'oubliez pas de farter.

Surveillez vos bulles durant les fêtes car, selon la presse américaine, une « liqueur d'expédition » serait ajoutée au champagne pour qu'il se conserve mieux. Il existerait toutefois un champagne « biologique » portant la mention « brut intégral » qui serait un vrai liquide sauvage et alcoolisé.

Un rapport de l'O.C.D.E. sur « Les pollutions de l'automobile » révèle que 70 grandes villes dans le monde ont pris de réelles mesures pour endiguer le flot automobile, notamment en interdisant des quartiers à la circulation. Pas une ligne sur Paris : il n'y a encore rien à en dire — quoiqu'on prétende réserver Saint-Séverin aux piétons, probablement afin que les cars de flics puissent mieux y circuler.

Un autre organisme, la F.A.O. (organisation de l'O.N.U. pour l'alimentation et l'agriculture) travaille gaiement dans l'utopie réaliste et dangereuse. Au cours d'une assemblée consacrée à la lutte contre les insectes nuisibles, elle vient de demander aux autorités américaines de transformer leur « Centre de Production de la Guerre Chimique » de Pine Bluff, dans l'Arkansas, en un centre de recherches sur les techniques de destruction des insectes. Si les champs n'étaient pas encore tout à fait des Vietnam, ils le deviendront à coup sûr avec des propositions pareilles.

Les Etats-Unis, encore eux, sont couverts de honte : leurs hommes ne sont plus des hommes. Pour la première fois, le taux des naissances est inférieur au taux de remplacement de la population. Pour que l'effectif d'une population ne diminue pas, il faut que chaque femme ait, dans sa vie gynécologique, au moins 2,1 enfants (le virgule-un est dû au déchet : il y a des enfants accidentés, d'autres que l'on jette, etc.). En 1971, aux Etats-Unis, le taux de remplacement n'était plus que de 2,08. Compte tenu du fait que l'on était parti pour être six miliards d'hommes sur terre en l'an 2000, on est nombreux à pouvoir être soulagés car les américains ont la désagréable habitude de se tailler des parts énormes dans les gâteaux.

Et maintenant, du concret, du pratique, de l'alternatif : des écotactiques. « Save a drop » (sauvez une goutte) demandent des petites pancartes placées sur les lavabos des hôtels de New York. On manque d'eau ? Dans certains coins depuis toujours ; ailleurs, ça pourrait bien arriver. Un adulte absorbe, sous forme liquide, un litre et demi par jour. Quand on vit en France, on sait mieux que quiconque que ce n'est pas que de la flotte. Mais il y a le reste, la cuisine, la douche, les chiottes, les nettoyages, l'industrie. Au total, un Français consomment 1.500 litres d'eau par jour. Un Américain, 4.000. Première mesure pour limiter cette consommation : le terrorisme de la brique. Faites Comme M. Tilly Spetgong, conseiller municipal de Cherry Hill dans le New Jersey : portez constamment une brique sur vous. Et quand vous allez aux chiottes, n'hésitez pas : flanquez-la dans le réservoir d'eau, le niveau monte, le réservoir consomme moins. Réfléchissez à ce qu'utilisent exactement les appareils qui vous entourent : lave-vaisselle, machine à laver le linge, douche... Prenez conscience de vos gestes autour du robinet et corrigez-vous : il est inutile de laisser couler l'eau alors que vous vous brossez les dents. Découvrez la technique des bains publics asiatiques : mouillez-vous, savonnez-vous et rincez-vous tout seul avec peu d'eau, puis allez retrouver les autres, qui sont propres, dans la baignoire collective.

Autre attitude peu sotte : éviter de polluer les eaux qui nous entourent puisque ce sont souvent celles que, tôt ou tard, nous réutiliserons. Deux idées : réfléchir avant de jeter des liquides très polluants : encre, huile de vidange, acides, etc. (faut-il les jeter dans l'égout ou les enterrer ? Et les enterrer où ?). Ne pas faire fondre la glace sur laquelle vous venez de glisser avec du sel. L'eau de fonte entraînera le sel probablement là où il ne devrait pas aller : dans vos plantes par exemple. Contentez-vous plutôt de répandre des cendres sur la glace, vous pourrez tout de suite tenir debout et, après la fonte, cela ne fera que de la poussière.

Côté militantisme, une disparition : « Etre » qui se saborde peu de temps après s'être transformé en « Mouvement d'écologie Politique ». Heureusement, d'autres continuent. « Survivre et... Vivre » notamment, qui a tiré son dernier journal à 18.000 exemplaires. Ça peut encore monter, mais jusqu'où et pourquoi ? « Les Amis de la Terre » (25, quai Voltaire, Paris 7e), ont entrepris une tapée d'actions. Presque fait : l'acquisition de vingt-cinq hectares dans le Larzac. A faire pour janvier : le numéro quatre du **Courrier de la Baleine**, et la rédaction d'un questionnaire dont un exemplaire a été envoyé à chacun des candidats aux élections législatives, avec questions « ouvertes » sur les problèmes écologiques et leurs solutions.

Les élections devraient d'ailleurs remuer pas mal de groupes écologiques. Certains se sont même créés pour en tirer parti. Le « Comité pour la Charte de la Nature » par exemple, qui a soumis un texte lénifiant à l'approbation des différents partis. Si les résultats vous intéressent, consultez votre « pipi-libéré » habituel.

L'approche des élections fait du moins hésiter certains. Un exemple : la création de la voie express rive gauche ne sera finalement décidée qu'après les élections. Pour que la voie sur berge déploie ses fastes devant nos automobiles éblouies, le Conseil de Paris envisageait de voter quatre cents millions de crédits pour des quais qui supportent deux pour cent de la circulation de la capitale. Deux « bonnes » associations de la catégorie « réformiste » refusent de se prononcer pour tel ou tel projet et demandent que l'on laisse les quais tels qu'ils sont : « Comité de Sauvegarde des Berges de la Seine » (25, quai Voltaire, Paris 7e) et « Association pour la Défense et l'Embellissement du Site de Notre-Dame » (6, rue Chanoinesse, Paris 6e).

La grande affaire des militants devrait cependant avoir lieu après les élections. Il s'agira de faire adopter un moratoire de dix ans concernant l'utilisation industrielle de l'énergie atomique. Les Amis de la Terre ont lancé l'idée. Les autres ont suivi : Survivre et... Vivre, C.S.F.R., A.P.R.I., Nature et Vie, Pollu-Non, etc. Une grosse manif est envisagée vers avril. Grosso-modo, il s'agit d'obtenir : l'arrêt de la construction des centrales nucléaires et du fonctionnement de celles qui sont déjà en service ; une enquête sur les conséquences biologiques de l'usage de l'atome ; des recherches parallèles sur les énergies non-polluantes ; enfin des référendums nationaux et même locaux concernant la construction des centrales.

Un peu de lecture. Ceux qui aimaient le « Whole earth catalog » peuvent demander la documentation sur « Natural life styles », une publication de Gordon and Breach (440, Park Avenue South, New York (N.Y.) 10016). C'est comme le **Catalog**, mais plus luxueux et récupéré. Et « La Gueule Ouverte » ? Déjà deux numéros : le canard de Fournier diffuse une information utile aux militants. Une déception toutefois, **La Gueule Ouverte** tourne au catastrophisme. Le sommaire du numéro 2 serre la gorge : l'échec de la libération des terres, les radios qui tuent, les rayons ionisants qui ionisent, le pétrole qui encrasse la Méditerranée, les squares que sont nos parcs naturels, le blé sale qui empoisonne, les vallées que l'on noie, le bruit qui fait mal aux oreilles et « les échos de la merde ». Heureusement que Reiser parle de l'énergie solaire. Le « Pipi-Libéré » lui-même fait des unes sur la mort qui nous attend. Un tel journal doit proposer des issues, comme le livre **Le Jardin Potager Biologique** de Claude Aubert qui sort, courant janvier, au « Courrier du Livre » (180 pages, rue de Seine, Paris-6e, 15 francs ou 17 franco). Aubert avait déjà écrit un ouvrage théorique sur l'agriculture biologique. Cette fois-ci, il oublie un peu sa science et explique le compost, l'utilisation du fumier des bêtes ou des ordures ménagères ; les légumes à cultiver ensemble où la tâche à accomplir suivant les saisons. Quand ils auront lu le bouquin, les ruraux se précipiteront sur leurs râteau et les tristes citadins sèmeront du persil biologique sur leurs fenêtres.

Toujours à lire, **Environnement et Idéologie**, de Tomàs Maldonado (10/18). Ecologie, technocratie, rationnalité, Maldonado retourne les termes et s'interroge gravement : quoi c'est l'écologie ? Dans le post-scriptum, il risque une réponse : l'écologie est une mode. Les notes du bouquin, eh oui les notes, sont très chouettes. Page 126, Maldonado indique que le terme « écologie » a été utilisé pour la première fois en 1895. Page 129, une note qui fait réfléchir : c'est l'histoire d'une dame de 120 livres qui monte dans une voiture de 3.000 livres et va cinq immeubles plus loin. Elle fait trois fois le tour du quartier avec ses 3.120 livres et se gare enfin pour aller acheter une demi-livre d'oranges.

Au Seuil, le bouquin de Barry Commoner, **L'encerclement** (29 francs) mérite d'être ouvert. Le premier chapitre et quelques propositions neuves le mettent au-dessus du fleuve gris et ennuyeux de l'édition écologique ordinaire. Enfin, les snobs qui affectent de comprendre l'anglais peuvent lire **The Survival Game**, de Gordon C. Lange (Plainfield plan publication, 1972, 2,50 dollars) qui explique comment on a résolu des problèmes de pollution. Du vécu.

Debré ne nous fait même plus de peine. Il est franchement désespérant. A cause de lui, il va falloir entamer une audacieuse manœuvre de strabisme divergent. Tout en gardant un œil sur le Larzac, tout en restant prêt à dresser nos poitrines nues devant les chars (comité de sauvegarde du Larzac, route de Moyzarès, 12009 Rodez) nous devons désormais loucher sur Canjuers dans le Var et surveiller Fontrevault en Maine-et-Loire Là, Debré avait 1.437 hectares, il en veut 1.380 de plus. Les offres alléchantes ont démarré d'un côté, les manifs de l'autre. Deux groupes militent sur place : « zone libre » (Philippe Denizot, Cande Saint-Martin, 37500 Chinon) et une section de Pollu-Non (8, rue d'Osnabruck, 49000 Angers).

Jean-François Reuterre.

PETITES ANNONCES

Nous insistons : entre les pieds divers et les petites annonces privilégiées, nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boîte postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 13 janvier. Inscrivez « petites annonces » sur l'enveloppe S.V.P.

Privilégiées

GENIE : En vue de monter un spectacle de Brecht de façon tout à fait originale, jeune comédien metteur en scène rech. pour début 1973 :
Une salle susceptible d'accueillir un spectacle (située indifféremment à Paris, en banlieue, en province),
Des comédiens prêts à tout et capables de chanter,
Des musiciens (dont un pianiste) connaissant Kurt Weill,
Un (e) créateur (ice) de costumes et pouvant les réaliser.
Ecrire pour premier contact à Thierry Roth, 32, avenue de La Bourdonnais, 75007.
Priorité accordée au dénicheur de local sans lequel rien ne sera possible.

RECLAME : Avons ouvert à Strasbourg une petite boutique de disques spécialisée dans l'importation Jazz, Blues et POP.
Demandons à être soutenus.
Jazzland, 13, rue Ste-Madeleine, 67 Strasbourg.

SOUFFLEUR : Garçon, 22 ans, cherche artisan ou manufacture de verrerie (non industrielle) qui accepterait de m'apprendre cet art (c'est sérieux) ou cherche garçons-fille-groupes s'intéressant à cet art, pâte de verre aussi. Merci.
Philippe Martin, 42, avenue de Crozet 1211, Genève 28.

PANTIN : Un mec de 24 ans dingue mais pas pourri voudrait créer un théâtre de marionnettes dingue avec d'autres mecs et nanas voulant immerger de leur merde.
Brice Crine, 3, rue Morel-Payen. 10000 Troyes. Tél. 72 15 19.

MITSUKO : Formation d'un groupe artisanal (cuir, tissu, etc.) et artistique à but (eh oui !) mercantile (l'amour : oui, mais l'eau fraîche : où ?). Non passionnés s'abstenir. Possibilité d'exposition. Sylvie Poliakov. 7, impasse du Regard. 92380 Garches. Tél. : 970 77 84.

PROUT ! : On cherche musiciens, comédiens, danseuses nues, pétomanes, instituteurs, et autres clowns pour spectacle sur l'Ecole. Tristes s'abstenir. Contactez Daniel Benoit, 107, rue Gabriel Benoit-Mouilleron, 54000 Nancy.

AGITES : Cherche local et personnes intéressées pour toute forme de mouvement (danse contemporaine, expression corporelle, mime...) en vue d'un travail sérieux en commun.
— posséder déjà un bon niveau technique,
— ou archi-débutante désirant s'initier et comprendre l'intérêt d'un travail corporel. Tél. : Véronique Lefèbvre 624 04 23.

GARS DE LAMARTINE : Instit qui en a ras le bol voudrait entrer en contact avec des gars et des filles pour discuter, voire fonder une école parallèle dans le nord de la France.
Martine Caffiers, 7, rue du Bon-Mariage, St-Ouen.

DECIDE : A mettre sur pied dans notre région triste et crasseuse et trop « tranquille », une troupe (rien à voir avec les militaires), une semi-communauté avec l'appui de tous ceux qui désirent agir et apporter un peu d'animation et de gaîté. Pour ceux qui veulent y voir clair dans l'amas de niaiserie qui nous entourent : venez me voir, discuter, mettre au point les activités de notre « coopération ». Musiciens amateurs ou ou semi-professionnels, 2 ou 3 personnes connaissant l'anglais, des amateurs et dessinateurs de bandes dessinées, de cinéma, de photographie, des acharnés de l'actualité politique et musicale « underground », etc...
Enfin, il faut un local assez spacieux se situant à la Ferté-Gaucher ou dans un petit village proche, dont la location ne dépasserait pas 200 à 250 F.
Gérard Lhomme, 7, rue Ernest-Delbet, 77320 La Fertét-Gaucher.

Journaux

QUETTON Quetton 212 sort le 15 janvier. Pas un rond pour le payer. Quetton est la plus ancienne revue libre de France. Son numéro 1, tiré à un exemplaire, est sorti en juin 1967. Depuis, Quetton a connu bien des aventures, bien des fulgurances, bien des ennuis aussi. Depuis 1967 donc, 22 Quetton's sont parus, à raison d'un tous les deux mois. Sont également parus, édités par Quetton, les petits frères de celui-ci, 3 numéros de la « Viande », un « Rouquin 55 », un de « Tartempion Polio », un du « Pineur », et un de « Cochon ». Bilan : une somme fabuleuse évaporée en 5 années ; Quetton, comme ses petits frères, ayant toujours été distribué gratuitement. Puis, en août dernier, l'impasse. Plus un rond... alors, un beau monsieur se présenta. (voir extra-numéro 202). Mais ce beau monsieur n'était qu'un escroc, qui, outre le titre qu'il voulait nous piquer, voulait se faire du blé sur notre dos ; il ne désirait que 80 % des bénéfices, sans parler de la personne qui, à Paris, se faisait passer pour Rockin Yaset, notre chef : faux, usage de faux, usurpation d'identité, j'en passe et des meilleurs. Pour pouvoir bouffer, Yaset a dû revendre son matériel, ronéos, etc. Après, il trouva un imprimeur qui était prêt à faire à Quetton des conditions favorables ; hélas, ceci ne marcha guère plus... Alors, voilà : pour continuer notre action, car nous devons la continuer, il nous faut de l'argent ; Quettoniquement parlant, nous avons désormais assez de matière pour sortir plusieurs numéros à la suite. Aussi lançons-nous cet appel au peuple : Devenez Actionnaire-Mécène de Quetton. Il nous faut 100 F (10.000 AF) minimum par personne contactée. Le seul défaut de la cuirasse, étant que ces personnes ne seront jamais, même partiellement remboursées, des dites actions. C'est donc un appel aux bonnes volontés que nous lançons ici. Quetton doit vivre, car il a encore beaucoup à dire. Quetton veut vivre ! Comité de survie de Quetton Argent par mandat lettre de préférence. J.F. Michel, « Quetton » BP 44. 50104 Cherbourg.

L'INFORMATIC UNDERGROUND : Où trouver les dates des manifs ? les critiques d'albums de BD ? les new zines ? les expo-BD ? les échos divers ? les procès ? les super-pieds ? vie d'un grand dessinateur ? Nouvelles de l'underground à travers le monde ? dans l'informatic underground, 15, rue François-Ier. 17200 Royan. 1 franc le numéro et pour les lecteurs d'**Actuel** 1 franc les deux.

SAN-SAN : San-San journal de Wei ch'i — le jeu de Go chinois — à partir de décembre, dans vos librairies marginales préférées. Deux francs.

BARBARE : Barbare — chronique du vécu — (sos !) 20 francs pour 4 numéros. Bernard Jacobiak, CCP 34 38 92 Lyon. Appel pour des oreilles non défigurées. 31 Vert Pré, route de Montfavet. 84-Avignon.

BULLE : Vous avez une activité parallèle ? vous avez envie qu'on parle de vous ? oui ? Alors faites-vous connaître, envoyez le produit de votre création et nous en parlerons en détails dans **Bulle,** mensuel d'infos à paraître en 73. Participez à l'élaboration d'un mensuel fait pour vous aider !!! Patrick Dewez. 18, rue de Bapaume, 59240 Dunkerque.

FRIGID : Puissant journaliste, en puissance, cherche quelqu'un pour travailler à deux l'examen d'entrée au Centre de formation des journalistes rue du Louvre. André Keller, 10, rue de Mézières, Paris.

KLAPPERSTET 68 : Journal haut-rhinois qui vous dit chaque mois ce qu'on a oublié de vous dire. Abonnement 10 F, 4, rue d'Alsace, Mulhouse, Jean-Pierre Salent.

BIS : Cherchons dessinateur ou peintre pour faire un poster en couleurs sur le thème « la nature, l'homme, le rêve » c'est payé. Envoyez photo, document ou original. Louis Aubry, 30, rue Sedaine, Paris XI.

CISEAUX : La revue « Soi-même » continue. Les numéros 00, 01, 02, 03, 04, 05, 1 F par exemplaire. Et à la demande du « club des shizo » un numéro spécial Folie, 20 p de dessins, photos, de textes « simples » et torturés. 2 F. Jean-Louis Juzian, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, 83 340 Le Luc.

CA : J.H. sérieux, ch. région Nancy gens plus ou moins sérieux, pour revue dingue et moyens financiers et techniques, Jean-Michel Marche, rue de la Libération, Villers-sur-Preney, 54 700.

BREF : Rech. offset ou ronéo, pas cher. Dominique Semin, 67, rue de Béthune, 62 153, Souchez.

FARCEURS : Cherchons tous documents sur Bob Dylan et les Indiens pour pouvoir écrire un mémoire de maîtrise. Merci. Pierre Jean Fontfrede, La Roche, 63 860 Auzan-sur-Allier.

PETIT PIED HELVIEN : Le journal qui baise quand les autres se touchent. Le numéro 23 du « petit pied helvien » est paru. Encore plus beau (dessins, couleurs toujours ronéotés) rech. lecteurs, diffuseurs, collaborateurs dans la région ardéchoise en particulier. Se faire connaître par voie de presse, ne manquez pas le numéro 24 spécial Noël. Ardèche (Helvie).

POSSESSEURS : Nous avons une revue poétique ceux qui veulent y mettre leurs textes peuvent nous contacter. Parviz Abolgassemi, 39, av. de Seine, 92 500 Rueil.

NOUVEAU FANZINE : Trois numéros parus pour les inconditionnels du fantastique, nombreuses photos mais peu de lecteurs. Agissez tout de suite, même avant... Jean-Pierre Putters, 248, bd de Stalingrad 94 500.

CHAMPOLLIONS : Pour s'apprendre à lire autrement qu'on nous a appris (et qu'on a oublié dans le meilleur des cas) La Bibre ? Rabelais ? Vian ? ou... Sectaires s'abstenir. Ecrire ou passer le lundi après-midi, 46, rue de Vaugirard, Paris 6e. Jean Alexandre.

DROP OUT ? : Rech. anciens numéros d'**Actuel,** numéro 1 à 9. Ecrire à Bernard Lacroix, 416, rue Sadi-Carnot, 59 129 Avesne-les-Aubert.

BUROKRATES : En vue canard (projet au stade 0) basé sur la communication voudrions recevoir vos journaux under (1 ex), vos conseils, adresses pour démarrer en vue articles, petites annonces, etc. Bref : communications Enrique Azcarate, Cité Universitaire E Dolek, Ch 401, 63000 Clermont-Ferrand.

MANGANE : Le journal des Manganes vient de sortir le numéro 1, demandez un stencil, tapez ou dessinez-le. On se charge du reste. Vite pour le numéro 2 du journal fait par les lecteurs. « Mangane le journal qui vaincra ». Alain Vallet, 6(rue St-Blaise, Paris 75 020.

MISIT LEGATOS : Enfin, il est paru. Il ? le journal formé par plein de trucs sur toute la France. Il est beau, tout nouveau et s'appelle « Alea Jacta est ». Ce qui veut dire ce que cela veut dire. Contre 2,50 F en timbres, chewing-gum, etc. Dominique Courtois, 4, rue Louis-Graves, 60-Beauvais.

ARCHEOLOGUE : Achète anciens numéros d'**Actuel,** numéros 1 à 9 compris. Martine Genisson, 9, rue de Châteaudun, Paris-9e.

MEDIA MALIN : Ch. pour thèse sur le « message écrit » tous magazines. Envoyez-moi votre adresse, je viendrai les

chercher. (Dieu vous le rendra certainement.) Babou Mathieu, 15, quai Clemenceau, 78380 Bougival.

CURIEUX : F. ch. G. décidé à employer ses connaissances en dessin pour militer. Dominique Jane Bercot, 14, square Robert-Lesage, 94350 Villiers-sur-Marne.

JOURNAL DU MALIN : Anagrames, sorcellerie, alchimie, astrologie, fantastique, S.F. Le numéro 1 est paru, en vente dans les librairies maléfiques.

EN VUE : Ch. gars et nanas et minibus, intéressés par diffusion parallèle, livres, journaux, éventuellement ciné, en vue de créer réseau mobile d'information, d'entraide et d'échange. Roger Blanc, 24, rue Paul-Bert, c/o Louis Vincent, Lyon-3e.

PSYCHOGRAPHIE : « Vivre et vaincre ensemble », journal d'analyses psychosociologique (à la portée de tous) cherche rég. Montgeron, Yerres, Brunoy, des types voulant participer à la rédaction et à la composition. Peut également prêter la presse et les caractères d'imprimerie... contacter Marc Dahan, 45, rue Gabriel-Péri, 91 330 Yerres.

ABENARCA : Pour projet canard anar demandons articles, BD, poèmes, etc. Daniel Bénard, 5, allée Santos-Dumont, 94 310 Orly.

ONDES ALPHA : J'imprime en sérigraphie des images dont les nuances sont obtenues par la combinaison de trois couleurs (c'est le principe appliqué pour produire et reproduire toutes les images en couleurs qui nous entourent) produire ces images ou les regarder implique un changement dans nos habitudes mentales. Venez les voir chez moi, chaque samedi jusque fin janvier. Jean-Pierre, tél. 02 79 63 94.

PRODIGE : Mec 12 ans écrivant nouvelles de S F ch. jeunes intéressés acceptant de publier des conneries. Se prend très au sérieux. Ecrire à Jean-Paul Devise, 2, rue Brun, 92 340, Bourg-la-Reine

ECYMOSE 7e : Parution du numéro 6 en fin novembre avec des textes de Clairet, Monsigny, Paine et une couverture de Delafond. En vente par correspondance 2 F, 15 pages plus une BD de Delafond. Didier Bidard, 43, rue Ecuyère 14 000 Caen.

SIGH : (la presse fantôme) rech. toujours collabos bénévoles de préférence. Allez quoi un bon mouvement ! J. Philippe Rivier, sq. Clairsoleil A 1 13 400 Aubagne.

TROP TARD ! Achète numéros 1, 2, 3, 4, 5 **Actuel**. Alain Barré, 22, avenue de l'Etoile, 44 Nantes.

POUETS : Je peux imprimer pour pas cher des petits recueils de poèmes. Envoyez-moi vos manuscrits (20 à 25 pages maxi). Joignez 2 F en timbres pour réponse en retour. Jean-Marc Carité, 11, rue Pachet-Lainé, 93 190 Livry-Gargan.

ELAN : Entre en 1973 dans sa 19e année au service de la poésie et du pacifisme intégral. Pour spécimens, L. Lippens, 31, rue Foch 59126 Linselles. Tél. 20 78 30 68.

CHISTE : Canard des lycéens saumurois et des alentours, est né. Les réserves du numéro 1 sont épuisées ! Numéro 2 à paraître peut-être pour janvier. Luc Delemotte, 7, rue du Général-Leclerc, 49700 Doué-la-Fontaine.

GANDAHAR : Le numéro 1 est paru. Au sommaire : un inédit de Daniel Walter, Andrevon parle, une étude sur Van Vogt, écrits et dessins d'amateurs. Une BD de Pagénas, illustration: Wolny. En vente en librairie spécialisée ou au journal contre 5 F en chèque à : GANDAHAR, 15, allée Louis-Blériot, 94310 Orly. La rédaction accepte écrits et dessins d'amateurs.

HELP ! La Free Press Américaine : c'est beau, c'est un peu cher, mais surtout cela n'a plus l'air d'intéresser grand monde. Si ce n'est pas vrai, alors venez nous voir, on solde avant notre départ des anciens numéros de IT, FRENDZ(ROLLING STONES, VILLAGE VOICE, CREEM, à 1 F, 1,50 F, 2 F. Librairie Nouvelle du Marais, 17, rue des Francs-Bourgeois, 75004 Paris, jusque vers le 15 janvier. Après, nous serons rue du Loing à Paris 14e.

ON VOUS ECRIRA : Dessinateur humoriste, dossier complet. Cherche éditeur ou presse. Jacques Passet, 117, avenue de Villiers, 75017 Paris.

Projets

MARCHE COMMUN : Recherche délégués régionaux et nationaux pour création d'une chaîne de solidarité en vue d'aider ceux qui cherchent où pieuter. Ch. disques, photos, fringues, m'écrire pour précisions avec timbres SVP. Daniel Merle, 42, av. Abbé-Demire, 39000 Lons-le-Saunier.

MARKETING : Cherche G. et F. dans toute la France débrouillards, pour mise en place d'un réseau de vente et achats de n'importe quoi. J'attends vos propositions. Urgent. Christian Sebert, 80, rue P.-Sémard, 93000 Bobigny.

POUPEES DE BOIS : Disposant d'un grand local près de Melun. Recherche personnes intéressées par le travail de bois dans le domaine du mobilier. Architecture organique, métier à tisser en vue constitution d'une communauté de travail sur base de l'égalité des droits et des parts. Apport de fric nécessaire pour acheter matériel. J.-Paul Jamet, 7, rue des Juifs, 77530 Livry-sur-Seine.

VITE : Je m'ennuie intensément le soir. Je voudrais un copain mais... j'ai 50 ans. M. Claude Garcia, BP 9, 13253 Marseille, Cédex 2.

Mosik

COMME STEVENS : Recherche violoniste pour former groupe folk (Cat Stevens). M'écrire, merci. Mario Martinez, 11, rue C.-Colomb, 94310 Orly.

WANTED : Chanteur débutant en quête d'un orchestre de rock (Who, MC 5) ou Hard (Deep Purple, etc.), le plus rapidement possible, réponse assurée. Jean-Michel Poneau, les 5-Routes, 44270 Paulx.

GOOD JOB : Bassiste guitariste sèche, nationalité US, cherche travail sérieux. Bon mosikian garentee. Urgent. A. Staats Meyners, 66, avenue Philippe-Auguste, Paris-11e.

PIEDS AU MAUR : Préparons un concert big band, cherchons sax plus choristes, urgent. Bertrand Richard, 17, avenue de Villepreux, 92-Vaucresson.

BRICOLES : Ioxol light show a changé d'adresse et voudrait revoir tous ceux avec qui il a fait quelque chose... et les autres. Mécaniciens de précision et bricolos de génie, contactez-nous. François Bournaud, 4, allée Rude, 93-Epinay.

FAUCHES S'ABSTENIR : « Albaan », groupe pop prometteur a besoin de fric pour amortir matériel et acheter nouveaux moyens transport pour tournées. Envoyez timbres ou fric. Merci d'avance. Concerts acceptés. Christian Lamouraoux, chez M. et Mme Jean Jalovetti, 13, rue Valefenières, 84000 Avignon.

LA VEUVE NOIRE : Groupe comprenant un batteur et un soliste, cherche organiste, bassiste, flûtiste, chanteuse avec matériel pour jouer rock ésotérique. Michel Duteil, 242, cours Emile-Zola, 69-Villeurbanne. Tél. 84-37-38.

ISAAC COHEN : Qui pourrait m'envoyer le texte intégral de « Story of Isaac » de L. Cohen, de Songs from a room. Merci... Jean-Marc Lacoume, 150, route de Lauraguet, 31200 Toulouse.

UN PRO : Batteur ch. groupe amateur compositeur, spécialiste d'improvisations. Jacques Foulliaron, 52, rue des Barentins, 95-Argenteuil.

FRIMEUR : Batteur, perc. 5 ans d'expérience, poss. mat. Hollywood eq. cymb. Zildjian + tumbas, bongs, darboukas et diverses perc. africaines, ch. ts musiciens style free, Sun Ra, Ayler, Coltrane, travail de synthèse et de créativité. Gérard Thévenot, 20, rue Croix-des-Petits-Champs, 75001 Paris.

HEUREUSEMENT : Batteur avec matériel (Asba) ch. groupe pour faire quelque chose de super. Réponse assurée. Alain Plantey, 21, résidence des Grands-Noyers, 95130 Franconville.

ZA PAS MARRANT : Batteur avec matériel, ch. groupe sérieux musique rock « progressive », tendance Zappa. Stephane Boulencer, 21, rue Racine, 75006 Paris.

FLQ : Urgent, ch. bass precision Fender pas trop dégueulasse et pas chère. J.-M. Foussat, 10, allée du Québec, 91-Igny, tél. 930-26-23.

REMORDS : Echange « Schools out » et « Caricatures » contre les deux premiers albums de King Crimson, de Soft Machine ou Pink Floyd. Pierre Arrigossi, 7, grande rue, 54200 Bicqueley.

FANAFRANK : Zappa freak, envoyez-moi tout, tout ce qui concerne les fabuleuses mères de l'invention (projet de bouquin). Emmanuel Ducolombier, 5, rue de Chevreuil, 42100 Saint-Etienne.

VIOLON DINGUE : Auteur compositeur interprète ch. violoniste pour passage dans communautés en 73. Guy Biger, 1, allée Valéry-Larbaud, 95-Sarcelles.

ZARIMENDRIXCH : Cherche soliste jouant de préférence Jimi Hendrix, habitant la région parisienne, pour leçons. Karim Seck, 6, rue de Picardie, 95200 Sarcelles.

ENCORE ! : Ch. tous freaks passionnés de Cat Stevens pour se réunir, jouer ses morceaux, fonder un club et le faire venir chanter en France. Possède photocopie des albums. Jean Negre, 21, rue F.-Jamin, 92-Bourg-la-Reine.

PARESSEUX : Débutant guitare, ch. mec pour lui apprendre accompagnements (arpèges, accords) sans solfège. Philippe Bedin, citée Gagarine, bât. K 182, 93-Romainville.
SURVIVANCE : Ch. bassiste avec matos et chanteur avec sono. Tél. 951-12-91, demander René.
MUSICOPERA : Association Coopérative de Musiciens de Paris, tous les mecs intéressés peuvent y participer, bœufer, écrire pour grand orchestre, jouer toute sorte de zizique. Bertrand Auger, 20, chemin des Lilas, 94500 Champigny, tél. 706-18-81.
DEDPL : Groupe DBAO ch. bassiste ou contre-bassiste avec bon niveau et mat. Claude Barthelemy, 4, rue Detaille, 94500 Champigny, tél. 706-11-93.
EGO TRIP : Groupe ch. batteur avec bon matériel pour musique progressive compositions absolument personnelles. Alain Pepin, 27, avenue Auguste-Perret, 95-Sarcelles.
PRETENTIEUX : Batteur possédant Hayman et 4 ans d'expérience, ch. orchestre style Pink Floyd, King Crimson, Soft Machine. Patrice Royer, 18, rue Léon-Moussinac, 94800 Villejuif.
ENGAGEZ-VOUS ! : Bassiste et batteur, vous voulez faire du rock parce que vous le ressentez, écrivez-nous. Gilles Virtel, RUA, pavillon C 266, 92160 Antony.
YING : Ch. fille chantant bien, et jouant guitare ou banjo pour jouer folk ouest américain et autre. Habitant dans ma région. Thierry Arnould, 53, rue René-Albert, 78400 Conflans-Sainte-Honorine.
SPONTEX : Ch. G. t F. pour faire musique ensemble. Inexpérience souhaitée. Claude Nissens, boîte postal 632, 1000 Bruxelles.
BOURSES A IDEES : Existe-t-il à Paris ou dans la région un contrebass. (de préférence) ou bass. et un saxo-flûtiste disponibles en janvier pour un trip folk-rock-jazz. Destination inconnue ? Avons la possibilité d'imprimer sur offset (canards, posters, etc.). Vous qui avez des idées, contactez-nous... Chris, Patrick, Philippe, Alain et tous les amis... Alain Briand, 17, place d'Aligre, ch. 91, 75012 Paris.
IGNARES : Art. peintre, poète guitariste débutant cherche guitariste débutante (ou non) pour jouer ensemble. Francis Complainville, 23 bis, avenue Niel, Paris-17e.
TELEGRAMME : Sol. Pro. av. mat. cherche Grp. ser. av. trav. Suis égal. org. pianiste. Aut. com. Hard Blues. Pierrot Zicluna, 8, Dr Roux, La Corniche, 85900 Croix-de-Vie, tél. 208, de 5 à 7.

Divers

TOUS SEULS : Cherchons ferme isolée à louer, dans Hérault, Basse-Alpes, Pyrénées, en général dans le Sud du pays. Merci. Fabienne Lepetit, 178, av. St-Exupéry, Paris.
MARMOTTES : Rédacteur Actuel et ses treize frères, sœurs et enfants, las de vivre dans cinq pièces, cherchent pavillon banlieue sud. Vous y serez tous bienvenus. Jean-Paul Ribes. Ecrire au journal.

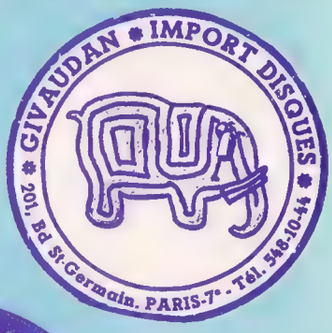
Communautés

COPIEURS : Voulons fonder communautés, autarcie totale. Ceux qui ont expérience de près ou de loin, écrivez. Jean-Jacques Vrenoux, 46, rue Bernard-Gauglof, 01 Pont-d'Ain.
UTOPIE : Cherche communauté pratiquant Ecole sauvage région Rhône, Alpes et Ardèche. Urgent. Marie-Claude Bouvier, 118, rue professeur Beaurivage, 69008 Lyon.
MASOCHISTE : Je suis un peu meurtrie, d'un embryon de communauté qui est partie en morceaux. J'y crois encore. Y a-t-il des communautés dans la région de Bourges ? Ou des gens fauchés (freaks, MLF) ? Ecrivez-moi. Marie-France, Flandre, 14, rue Louis-Lumière, 18 Bourges.
CREMAILLERE : 2 g, 1 f cherchent compagne (s) pour vivre en commun dans fermette en cours restauration — enfant-bienvenus — artisanat, petit élevage. Ecrire ou venir. Thérèse Rausin, 32230 Malabat par Mariac.
CENAIKIN : J'ai 17 ans, j'en ai marre de cette foutu société, recherche communauté où je ne passerai pas ma vie à la gagner. Regis Debu. 1, rue des Coquelicots, 59300 Valenciennes.
ADIEU : Couple 1 enfant cherche couple, enfant (s) pour élevage moutons Massif Central, Ardèche... (Indépendance d'habitat, travail, loisirs en commun). Françoise et Patrick Lefranc : Les Tamaris, sq. Maurice Blanchard, 49 Angers.
RESPECTUEUX : Recherche adulte avec enfants refusant l'école. Conscient de la sclérose familial, en vue d'une communauté respectant l'autonomie de chacun de ses membres. Jacques et Evelyne Sallenave, 108, cours Aristide-Briand, 33 Bordeaux.
CHEZ LES GONES : Cherche communauté pouvant m'accueillir, ou G et F voulant créer communauté dans la région de Lyon. Hélène Thivel, 80, bd de la Croix-Rousse, 69001 Lyon.
BON DEBUT : Pour commencer cherche comédiens (nes) désirant créer communauté artistique. Venez me voir ou écrivez (plus timbre). Réponse assurée. Pierre Montmory, 1, allée des Mathurins, Bagneux 92220.
COMME VOLTAIRE : Cherche G ou F pour communauté internationale près d'une frontière. Objectifs : information, éducation, création expérience, abolition de toutes les frontières. Action ultérieure Tiers Monde. J'ai 27 ans. Sympathisant M.L.H., M.L.F., FHAR. Didier Mourmant, 26, rue Cuvier, 25000 Besançon.
DE L'AIR : Désaxé par toute cette société pourrie. Voudrais vivre en contact avec Dame Nature et marginaux. Si vous voulez d'un mineur, et si vous voulez vivre en communauté, écrivez, j'arrive. Vite... J'étouffe ! Robert de St-Seine, 14, rue Emile-Horel, 92330 Sceaux.

Négoces

RAVI : Vends, très urgent, sitar indien avec caisse, 2.000 F. Alain Vallée, Le Clémenceau, place Poulet-Malassis, 61 Alençon.
LE TUBE DE L'ETE : Vends tube Citroën entièrement aménagé (isolé, chauffé, eau, gaz...). Bon état, 4.000 F Philippe Brutur, 10, rue Rondelet, Paris 12e, 343.80.37.
EMMAUS : On donne un lit (sommier plus matelas) très chouette presque neuf, une place et demi, venir le chercher. Prévenir. C. Albertini, 38, avenue Cl.-Vellefaux, Paris 10e.
On vend aussi un sitar tout neuf direct from Bombay, 700 F ou échange contre piano droit en bon état.
UN BON GESTE : Vous qui avez du matoss (amplis, réverbération, générateur, écho, etc...) dont vous ne vous servez plus, soyez chouette, filez-le (ou achat à bas prix) pour recherche musique électronique. Michel Loizeau, 16, bis, rue Krûger, 95 Argenteuil.
ALLEZ ! Dites les mecs, vous n'auriez pas une vieille guitare électrique qui traîne par là, en bon état de marche, gratuite ou pas chère du tout. Michel Casteras, 31, rue des Fossés, 11100 Narbonne.
JE CROIS EN DIEU : à l'œil, cherche âme charitable qui voudrait bien me céder pour rien amplis, haut-parleurs, au lieu d'en faire de la confiture, qu'il ou elle me les envoie en port dû. J'ai pas de fric, mais j'ai quand même une guitare et j'suis dingue de musique électrique. Pensez-un-peu-à-moi. Gérald Guillosson, lotissement de Ty Lipig, 29000 Plomelin.
VIVE LE PROLETARIAT : Je cherche un emploi à mi-temps en tout genre. J'ai 23 ans. Roger Michel, 39, rue Perceval, 75014 Paris.
MOTARD : Achète Motobécane 125, vieille de 15-20 ans, en bon état. 200 francs maxi. Georges Haenel, 5, rue Rouget-de-l'Isle, 92400 Courbevoie.
ECHEVELE : Vends BD sur stencils électroniques, pouvant convenir pour canards en formation. 1 F pièce. Renseignez-vous à : Jean-François Chevalarias, 69, rue de sLilas, 16800 Soyaux. Joindre 1 timbre pour réponse.
COMBINARD : Urgent à vendre : Combi VW 9 CV 1964. Bon état. 1.850 francs. Patrick Combes, 7, square Moulin-l'Evêque, 72000 Le Mans.
OREILLES PLEINES : Vds enceintes acoustiques 6 watts : 95 F et rampes lumineuses avec Triaks, 1.200 watts : 90 F. Bernard Stinner, 52, rue Parmentier, Paris-11e.
CONCIS : Vds sono 2 colonnes 2 x 200 watts + ampli 200 watts. Prix à débattre. Jean-Pierre Regue, 13, rue des Tournelles, Paris-4e, tél. 277-53-04.
ETRANGE : Achèterais tout document sur mai 68 et aimerais correspondre avec militantes CFDT. Rogr Mathian, Le Mottier, 38260 La Côte-Saint-André.

LE PARAPLUIE
La presse alternative c'est le début d'un monde libre.
Mensuel. En vente partout, 42, rue R.-Boulanger, Paris 10e.



tous les mois !

magazine littéraire

ABONNEMENT SPECIAL ETUDIANTS
~ 15 mois = 40 FRS ~

découpez ou recopiez le bon ci-dessous et envoyez-le à :
Magazine Littéraire
40, rue des Saint-Pères, Paris 7e

nom, prénom

adresse

règlement par : (cochez la case correspondant au mode de règlement choisi)

chèque bancaire ○
chèque postal 3 volets ○
virement postal au c.c.p. Magazine Expansion/La Source 32 790 07 ○
mandat poste à notre c. c. p. ○

Camel
Shit System

Stand 54 Marche Malik

PRODUITS NATURELS
BAUMES
ENCENS - PARFUMS
UNDERGROUND
PRODUCTION

Badges Free Press Comix

PACHACAMAC : Light show ch. local, banlieue Est seulement. Christian Deketelaere, 3, allée A.-Ampère, 93-Rosny-sous-Bois.

L'ENVERS : Ch. bois, tissus, sculptures, peintures, atelier de travail théâtral. Do Leroy, 5, villa de la Paix, 92270 Bois-Colombes.

« MA GUITARE » : J'achète tous les 33 tours en bon état d'Hallyday, à partir de « génération perdue » et les partitions. G. Dupont, 11, rue du Pont-Neuf, 59-Lille.

ELOCIN : Ch. urgent agrandisseur photo 6 x 6 et objectif Namiya 55 mm. Bon état et prix doux. Tél. 548-47-56. Nicole Tisserand, 36, rue de Verneuil, 75007 Paris.

LUTHIER : Vds superbe guitare basse faite main par l'auteur ; son excellent, présentation inédite (bien qu'un seul micro). Prix : 600 F. Tél. le soir, à 930-26-23. Foussat, 10, allée du Québec, à Igny comme dans Mosik.

Route

SWEET HITCH HIKER : J.F., 19 ans, cherche G. ou F. de la région parisienne ou du Sud-Ouest pour voyage en stop. Pour plusieurs mois, départ juin 73. Répondra à tous ceux qui lui écriront, aimant nature, liberté, pop musique. Léonie Zonda, chez Mme Haurek, 64-Ascain.

N'IMPORTE OU : F. cherche copine pour partir aux Indes en vue de vivre autre chose que la connerie environnante. C'est sérieux. Françoise Texier, 20, square de Gascogne, 17000 La Rochelle.

PIPE-LINE : S'il y a des mecs sympas qui ont été en Inde : envoyez-moi des tuyaux sur ce pays et sur ceux à traverser. Merci. Dominique Gridaine, 3, Grande-Rue, 94-Nogent-sur-Marne.

CITROEN : Cherche fille sympa pour voyage en Afrique et en Asie avec 2 CV. Départ mars 73. Alain Vignal, avenue des Mésanges, Notre-Dame-des-Routes, 83200 Toulon.

HIPPY : Cherche G. ou F. (philosophie hippie) pour former communauté ambulante (direction Afrique, début mai) possédant entre 3.000 et 5.000 F. Jean-Marie Trapp, chez Mme Scholler, 9, rue de Mulhouse, Saint-Louis (Haut-Rhin).

GOUROUS : Couple cherchant personnes pouvant nous emmener en Inde. Pour février ou mars. Participerons aux frais. Claudine Henry, 132, bd Saint-Germain, Paris-6e.

JEUNE FILLE : 24 ans, libre courant 73 pour tour du monde. Peu de fric, beaucoup de temps, cherche partenaires. Annie Pommereul, 40, rue des Feuteries, 35-Fougères.

TOURIST : Commence à m'emmerder sur cette partie de la planète, envisage de partir en Amérique du Sud dans quelques mois. Cherche renseignements divers : charters, adresses sympas, région à éviter, etc., et éventuellement copains (ines) tentés par le voyage. Lucien Roussel, 3, rue Rémy-de-Gourmont, 75019 Paris.

CARAVANSERAIL : J.F., 24 ans, ch. G. ou F. pour les Indes en avril 73, durée minimum 4 mois. L. Seppuca, 1, av. Richelieu, 84000 Avignon.

LE FOND : Pars pour le Mexique courant janvier, recherche adresses et combines pour travailler. Daniel Millon, 7, rue de l'Egalité, 94-Joinville-le-Pont.

DEBOUSSOLE : Cherche G. ou F. pour Indes ou Afrique (Centrale et du Sud), départ mi-décembre ; écrire pour contact. Patrick Lorenzini, 9, rue des Epis-d'Or, 92140 Clamart.

EXHIBITIONISTE : Besoin freak pour vache de nana qui aspire à voyages lointains, préférence Amérique du Sud. Un point : recherche harmonie et unité. Virginie Salamender, 66, Champs-Elysées, Paris-8e.

CYCLORAMEURS : Cherche G. ou F. pour faire la route côté Allemagne ou Angleterre. Minets, s'abstenir ! Daniel Kauffmann, 75, bd d'Anvers, 67000 Strasbourg.

ADEN : Cherche max. de renseignements (combines, adresses, transport, hôtels, etc.) avant de prendre la route début janvier pour l'Indonésie, via Turquie, Iran, Afghanistan, Pakistan, Indes, Birmanie, Malaisie. Urgent, merci. Franz Augustin, 2, square du Var, Paris-20e.

PARADISIO : Jeune fille pas trop con et un peu folle, cherche renseignements en vue d'un départ pour Amsterdam. Florence Pillu, 30, rue du Plateau, 94700 Maisons-Alfort.

CHARCI : Ch. tuyaux pour voyage en Asie. Renseignements toute nature bien venus. Jean-Pierre Richard, 144, cours Tolstoï, 69100 Villeurbanne.

ATLAS : Pour info-voyages, étudiant cherche tuyaux (expériences vécues, logement, bouffe, etc.) pour tous pays du monde. Réponse pas assurée du tout. Gilles Courtinat, La Corpo, BP 14, 76-Le Havre.

1/4 DE TOUR : G., 25 ans, cherche G. ou F. pour Inde ou Afrique Noire via Israël. Début janvier maximum. Ecrire ou passer Jean-Claude Demaret, 47, rue Aristide-Briand, 85-La Tranche.

NEGRITUDE : Partons Afrique, par côte ouest, le Cap, retour côte est. Départ fin 73, cherchons contacts F. ou G., en vue préparation voyage. Projet sûr. Idéalistes s'abstenir. Ecrire ou venir, Odile, Pierre Crespin, Fondanèche-sous-Peillone, 74250 Viuz-en-Sallaz.

DON QUICHOTTE : Possède jument rescapée boucherie, cherche cavalier (ière) dingue de chevaux, anticonformiste, libertaire (si ça existe dans ce milieu), pouvant trouver cheval pour faire les Cévennes à cheval. Trois sem. juillet. Ecrire J.F. Angelvy, lycée Clemenceau, rue G.-Clemenceau, 44000 Nantes.

COGITER : Désirerais rencontrer G. et F. en vue contacts tous genres et discuter projet de voyage à Istambul cet été. Noël Brié, rue Vincent-Faita, BC, 401 RA, 30000 Nîmes.

ZINGUEUR : Ch. compagnon de route pour Afrique, août 73. Accepte tuyaux. Merci. Michel Violet, 39700 Orchamps.

AIR FRANCE : Direction les Indes, juin à septembre 73. Ch. tous tuyaux et combines, voyage, dormir et vivre. Sommes une fille et un garçon. Christian Weckerlé, 95, rue de Montreuil, 75011 Paris.

MARCO POLO : Ch. tous renseignements pour route cet été sur Yougoslavie, Hongrie, Autriche et Pays-Bas. Michel Duplouy, 420, boulevard Voltaire, 62400 Béthune.

L'AVENTURE : Cherche travail en Angleterre pendant les grandes vacances. Aimerais connaître des adresses pour avoir du travail et pour loger. Pascal Fonteneau, 23, avenue Camus, 44000 Nantes.

TRIO : Ch. G. et F. pour se joindre à un gars, deux filles et un véhicule. Départ juillet 63 vers les Indes. Participation aux frais souhaitée. Jean-Jacques Ménart, BP 323, 89110 Auxerre.

GAULT ET MILLAU : Aimerais connaître renseignements pour boulot, piaule, bons coins pour cet été où je vais au Canada. Jean-Jacques Poujry, Bressols, 82370 La Bastide-St-Pierre.

POIRES MURES : Ch. combines, faisant la route, pour travail saisonnier chez les paysans, dans les fruitiers ou maraîchers surtout en France, de mai à novembre. Robert Ribéry, 44, rue Meurchins, 62680 Méricourt-sous-Gens.

PELERINS : G., 18 ans, ch. G. et F. même âge, refusant système, aimant folk et nature, pour partir Maroc en février. Sans pognon. Fabien Stephan, cité Fabien, bât. 9, 93200 Saint-Denis.

Contacts

DOUE : Possède une contre-basse. Cherche un professeur ou quelqu'un pouvant faire office. Merci d'avance. Francis Charle, 12, rue de Taissy, Reims 51100.

AS-TU DU CŒUR ? : Si vous êtes seuls (es), paumés, écrivez-moi, je peux vous aider. Envoyez des timbres pour réponse. Maurice Brengues, chez Danièle Sigala, 1, rue du May, 31000 Toulouse.

INCOMPRIS : Hold-up pub cherche tous les gens capables photos, cinéma, son, écriture, idées ménage ; moins de 20 ans aussi. 277-44-55.

U.F.O. : Tous ceux qui se sentent concernés par le problème des soucoupes volantes peuvent m'écrire. Tortosa Augustin, 21, rue Camérone 13140 Miramas.

PLEIN FHAR : Jeune prolo contestataire, en voie d'extinction. Cherche urgent contacts militants (tes) du FHAR, rens. Inde + Népal. Dominique Truntel. 17, rue René-Binet, 75018 Paris.

FRANC-MAÇON : Aimerais trouver gars pour vraie amitié : retape vieille baraque, dans village Pyrénées. Suis très seul. Pierre Vie Andrieu. Poste restante, 31-Aurignac.

ENROULEE : Nana triste d'être enfermée comme dans une spirale sans fin pour faire métro, boulot, dodo, ch. copains ou copines du coin qui arrivent à trouver autre chose que ça. Elizabeth Ruan, Foyer des Jeunes Travailleurs, place A.-Camus, 95-Sarcelles.

STRUKTURE : Avis aux anars (sincères) lyonnais ! Il y a du boulot à faire à Lyon, notamment un groupe à reformer. On vous attend les samedis, à partir de 16 h. Groupe anarchiste lyonnais, GALSIA, 25, rue René-Leynaud, 69001 Lyon.

? : Adore lire et écrire, si vous vous ennuyez en vous interrogeant, si vous avez des idées. N'hésitez pas : écrivez à Paule Del Castillo, 3, rue Lucien-Maitre, 69300 Caluire.

GROSBRAS : Quel est le G. ou la F. près de Sélestat, pas trop taré et pas trop feignant qui me donnera un coup de main dans mon bistrot de campagne. Tél. 92-71-000, Jean-Marie Fromm, restaurant « Au Lion », 67-Baldenheim.

PLAGIEUR : Jeune artiste peintre amateur désire faire connaissance avec confrères : amateurs professionnels pour échange d'idées. Jean-Marc Wassmer, 7, rue de la Vendée, 68860 Vieux-Thann.

ORGASME : 2 bipèdes recherchent jeunes bipèdes ayant fait un séjour planant de septembre à novembre 72 à Epinay-sur-Orge. Muriel Muriel, 3, avenue Gabriel-Péri, 91-Villiers-sur-Orge.

LE PUNCH : Gars, 20 ans, se sent seul, si vous êtes dans le même cas, même à Paris, écrivez-moi. On verra quoi faire .Michel Blautain, 17, rue Rubens, Paris-75013.

LA DEPRIME : Suis seule et triste Envoyez-moi vos poèmes, vos écrits, ainsi je ferai un peu partie de quelque chose. Je n'ai rien, alors donnez-moi quelque chose. Martine Dagniaux, 16, cité Claude-Primet, 60700-Pont-sur-Maxence.

DIGNE DE MOI : Que tout ceux qui m'ont écrit (Claude rieger, **Actuel** de novembre) recommencent : vos adresses ont été égarées. SOS il nous manque toujours des collaborateurs sur Lyon, Grenoble, Genève, Avignon.

TOURNESOL : Ch. G ou F s'intéressant à la photo possède labo. Christian Counord, 11, rue Thouin, 75005.

SORDIDOS : Gars sympa, 32 ans, intraverti aim. mosik (pop, free jazz...) ch. pour briser solitude gars ou fille pour relations amicales et loisirs. Daniel Raes, rue W.-Degouve-de-Nuncques, 1040 Bruxelles, Belgique.

PAKON : Troupe solide, théâtre amateur, pas con, en cherche d'autres pour correspondre. Buts : sorties, stages, festivals, etc... Réponse assurée. J.-François Tronelle, 6, rue de Paris, 03200 Vichy.

HELLO : La Martinique c'est loin, Strasbourg je ne connais personne. Écrivez-moi, je m'appelle Charlie. Charles Cristin, SP, 69730 CCS.

SCOUT : Cherche corrp (es) tous âges pour parler humainement réalités franches, problèmes justes, aimant la nature. Jean-Yves Le Mentenc, 4, chemin du Pothois, Chelles 77500.

JOUY TOUT SEUL : Mec paumé, ravagé par un boulot débile, ch. correspondante (e) et contacts, vraie vie, sortir impasse. Richard Zisswiller, 1, rue de la Libération, 78-Jouy-en-Josas.

LE FLIP : Je cherche à rencontrer joueurs, amateurs ou détracteurs des « flippers » et autres appareils à sous pour causer. Gilbert Rozès, 61, avenue Secrétan, 75019 Paris.

COPINE : F de 15 ans, très isolée, ch. G de son âge ou plus âgé pour parler problèmes actuels ou personnels. rech. surtout présence humaine. Marie-Pierre Garçon, « les Capucines », rue du 23e R.I., Bourg. 01.

GRINCO LOCO : Désirerai créer collectif politico littéraire « libération », groupe de création et d'expression au service des masses. Ecrire Vincent Louis, 24, rue Paul-Bert, Lyon 3e-69.

CORRESPONDANTE : J'aimerais correspondre avec g ou f, car je suis seule et désespérée et j'en ai marre de la vie banale. Nadine Bayles Lagrange, Parempuyre 33290.

KONSTRUKTIVE : F 25 ans, ch mecs et nanas vivant. Choix impossible d'un « vrai boulot » et désirant solution de rupture constructive. Rêve : partir sur un voilier. Accepte autres idées. Danielle Renaud, 54, rue Compans, 75019.

WAO ! Jeune chien, genre teckel (poil long), lecteur d'**Actuel,** cherche jeune chienne ayant les mêmes goûts pour contacts sans limite. Snoopy Bab 94 37.

SOS FREAK : Formons réseau underground (journal concerts pieds divers). Freaks de l'Eure-et-Loir écrivez, l'union fait le réseau, il faut que ça bouge. Pierre Camusard, CES Beauvoir, 28200-Châteaudun.

VISIONNAIRE : Ch. jeunes auteurs et volontaires pour jouer les manuscrits qu'ils m'enverront (je l'espère). Remuons un peu Lorient. Grandes ambitions. Spectacles populaires et complexes, théâtre-musique, poésie, politique, dépêchez-vous. Aude Le Djbé, Pharmacie d'Aroor, 56260 Lamor Plage.

DELIRE : Création d'un réseau mosik, journal sur papier-q, attaque à la sulfateuse, manif-happening verts, création de rues dans les maisons, théâtre dans la vie : SPERMAK. Hipolyte, Klamstoff, 9, rue Le Sidaner, Versailles.

PUCEAUX : Cherche contacts garçons ou filles dans région orléanaise, en vue de monter librairie parallèle ou centre de distribution de bouquins underground à Orléans. Denis Chaline, 1062, rue Marcel-Belot, Olivet 45100.

POIL DE CAROTTE : Asperge liquide cherche gentils poireaux et chouettes carottes pour pot au feu collectif. Réponse assurée .Jean Louis Colleter, 8, rue Guy-Ropartz, 29200 Brest.

FONDUPO : Au secours, je sombre, écrivez-moi. Elizabeth Philippot, 1, rue Millet, 38000 Grenoble.

STIMULANTS : J.F., 22 ans, très seule, aimant Joan Baez, Hendrix, la poésie, ch. G. pour lui remonter le moral. Netty Fritsch, 21 Greiveldange (Luxembourg).

DEJA RACISTES : Mair 8 ans et Etienne 5 ans, réclament un chiot pour vivre avec à la campagne : loulou de Poméranie, basset ou terrier normand, caniche, etc., mais pas un chien flic (bouledogue, chien-loup). Ecrire à leur père : F. Poulle, champ Berton, bât. 9, 38-Saint-Martin-d'Hyères.

AVILA : Peut-on se réaliser dans l'amour et la force ? Où sont les gens sincères qui savent se taire pour en dire plus long ? Thérèse Molina, poste restante, B. Bertrand, 34-Montpellier.

ECOLIER : Rech. G. et F. intéressés par photo et ciné amateur, pour discuter projet et réaliser si possible. Région Léon, Pays Pagan, pendant vacances scolaires. Jean Appriou, 29238 Briguogan.

PROJET : Ecrivain, ch. jeunes pour expérience théâtrale à Paris (sans rénumération), non comédiens exclusivement. Tél. 306-26-38 (13 à 14 h).

CIGALE : Débarque à Aix-en-Provence fin décembre, y aurait-il des mecs sympas pour m'héberger le temps que je trouve un boulot et une piaule. Urgent. Dominique Dornier, 11, rue Nodot, 21000 Dijon.

COURSES : Je suis en manque, échangerai solitude contre amitié même en mauvais état. Besoin urgent. Jacques Jullien, 5, rue des Peupliers, Mesnil-le-Roi, 78600 Maison-Laffite.

REVEIL MATIN : Les flics sont venus me chercher un matin pour aller à l'armée. Je vivais avec des copains dans un châlet. Je cherche des gens à qui parler à Saint-Malo. Richard Coquinot, 59e CLT, TRS 72/10, Caserne Rocabey, 35400 Saint-Malo.

PROFUMO : Fana de la photo, ch. toutes personnes pour relations artistiques : photo, magazines, modèles, mon rêve... poser, qui pourrait m'aider ? Evelyne Guillemot, 36, rue Gasset, 93700 Drancy.

MIGRATEUR : Si vous connaissez un pays où je pourrai avoir un hébergement et vivre, travailler, etc. Écrivez-moi, merci. Negsaoui Mohamed, Derb Amizmiz nº 2, Kasbah, Marrakech (Maroc).

POILANTS : Ch. dingues de ciné avec matériel pour tourner films poilants. Urgent. Francis Rondwasser, 82, rue du 22-Septembre, 92400 Courbevoie.

PEACE OFF : S.O.S., 18 ans, lycéen, envie de crever ch. fille ou garçon pour se libérer des préjugés de la famille, de la société... (Pop, BD). Love and peace. Luc Biles, 2, rue Fantin-Latour, 75016 Paris.

COQUINS : Bretons, cherchent Bretons et Bretonnes pour créer groupe vivant avec réflexion, musique et cidre, critiques, rigolades, crêpes, politique... Plutôt crever que vivre à genoux. BREIZH ! François Gouezec, 137, bd Gallieni, 92-Villeneuve-la-Garenne.

MOINE : Help ! depuis 2 mois à Nancy, je n'ai pas rigolé un seul jour. Il faut dire que je n'inspire pas confiance : cheveux pas trop longs, cravate, etc., quels seront les kamikases qui n'auront pas peur de me compter parmi leurs relations ? (après 19 h.). André Haberkorn, 8, rue d'Amerveil, 54-Nancy.

BITTARDS : Mecs (biens) perdus chez curés (vires bahut d'état) in merde totale. Avons besoin de vous. Ecrivez n'importe quoi (mosik, route, communauté) pour prendre pied ensemble. Jean-Louis Rousseaux, Eric Debaisieux, Institution St-Joseph, 02140 Vervins.

PEQUENOTS : Freak travaillant dans une ferme (apprentissage), aimerais prendre contact avec freaks (réglon Mortagne - Orne). Marcel Gandubert, La Simonière, 61400 Villiers.

CETACE : Paumé, désirerait rentrer en contact avec d'autres mecs de CET pour parler discipline et tentatives de changer les structures répressives. Serge Alvarez, 1er menuisier, CET, 12110 Aubin.

LIVING-ROOM : Une salle, des idées, un projet : créer un living, un atelier théâtre, des communications non verbales, des atomes crochus. Freaks théâtreux et théâtreuses, écrivez-moi pour cette réalisation. Robert Laberide, 105, av. du Général-de-Gaulle, 95-Ermont.

TRIPOTER : 3 filles, cherchent types sympas, prêts à les héberger pour les initier à la poterie. Josée, Annick, Chantal Bregent, 5, rue Durfort-de-Duras, 41800 La Motte-Beuvron.

KIZIPAPA : Qui veut écrire à Kiki, qui ne se prend pas au sérieux. Kiki attend ta réponse sans impatience. Jacky Fayolle, 17, rue Saint-Fargeau, 75020 Paris.

VOCATION : Suite art. paru dans **Actuel,** nº 25, p. 17, propose à jeunes et moins jeunes de former Union locale de Consommateurs - demande informa-

Ça nous arrangerait bien si vous vous abonniez ! C'est encore le meilleur moyen d'aider le journal

Dépêchez-vous, il n'y a plus beaucoup d'albums de Crumb
40 F pour 12 numéros + offre exceptionnelle l'album de Crumb

Mode de règlement :
mandat - chèque postal - C.C.P. Paris 4.585-95 (envoyer les trois volets à Actuel), chèque bancaire à renvoyer à : « Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 - Paris.
Je souscris à un abonnement à « Actuel-Nova Press »

Nom : Prénom :

Profession :

Age :

Adresse :

. . . . . .

Et d'intéressants nouveaux disques de l'histoire du pop :

12 numéros + 1 disque = 45 F
Je souscris à un abonnement à «Actuel-Nova Press» avec au choix l'un des 33 tours suivants :

- ☐ Jimi Hendrix (inédit en France).
- ☐ Jeff Beck et les Yardbirds.
- ☐ Eric Clapton et les Yardbirds.
- ☐ Rod Steward et Steam Packet.
- ☐ Les débuts du Soft Machine.
- ☐ Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
- ☐ Gong, Camembert Electrique.

(Cochez la case qui correspond à votre choix.)

Nom : Prénom :

Profession :

Age :
Adresse :

. . . . . .

. . . . . .

Complétez votre collection d'ACTUEL :
Chaque ancien numéro : 3 F au journal.
Rappelez-vous :
Nº 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.
Nº 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.
Nº 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND : Crumb, Lynch, Cousin, Guitton, etc. Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.
Nº 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats se défilent. Les casernes font entendre un autre bruit que celui des marches au pas. Amsterdam : provos et kabouters.
Nº 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND : témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.
Nº 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ : l'urbanisme qu'on nous prépare et les cités utopiques dont nous rêvons.
Nº 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN : Pop-stars déclinantes et réflexions enragées d'Abbie Hoffman du fond de sa retraite.
Nº 20 : LA DROGUE. Témoignages, débat, typologie des différentes drogues. Rapports canadien et hollandais.
Nº 21 : LA ROUTE et ses grands itinéraires.
Nº 22-23 : SPECIAL BONNES VIBRATIONS et plein de bandes dessinées.
Nº 24 : LA GUERILLA URBAINE, Tintin, le rock très laid.

Attention :
1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.
2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel, et non directement au C.C.P.
3° Il serait gentil de ne plus utiliser les anciennes formules d'abonnement à 30 F ou de réabonnement à 25 F.
4° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement, et le facteur aussi.

tions sur circuits parallèles de distribution et adresses produits biologiques. Paule Besse, 6, rue du Printemps, 27000 Evreux, tél. 33-02-77.

PRENOM : Ch. cté ou individu pouvant m'apprendre une technique d'expression : dessin peinture, expression corporelle, création littéraire, même simplement une technique artisanale. Omis Dufour, 3, place des Tertres, 60270 Gouvieux (près de Chantilly).

ODORONO : Jeune prof de yoga initie sans dogmatisme stérile adeptes sincères, confronte point de vue et prise de positions avec ceux insatisfaits de la contemplation du nommbril pour mener action efficace. Got Orbe, 254, chemin de Moularès, 34000 Montpellier.

INTELLECTUEL : Que ceux ou celles qui ont des idées (philosophie, politique, etc.) originales, voire géniales, ou tout simplement quelque chose d'intéressant à dire, m'écrivent : on en discutera. Michel Flon, 21, rue Rollin, Paris-5e.

COMPLEXE : Projet nova structuration, travail-habitat. Assez long terme. Ecrire à Patrice Lauverjon, 38, rue de la République, 92190 Meudon.

LO GARDAREM : Comité d'action du Larzac recherche personnes actives dans la région du Lot. BP 59, 46000 Cahors.

BRIC A BRAC : Ch. tous renseignements sur agriculture biologique, technologies douces, techniques artisanales et diverses (tissage, salaisons, etc.), en vue vie en autarcie. Michel Perdrial, 8 bis, route de Pacy, 27400 Louviers.

PETER DE JOIE : Etudiante, folle de musique, de soleil et de paix, cherche contacts vrais. Que ceux qui ont marre des barrières de toutes sortes, qui refusent de rester figés et de pourrir lamentablement, qui veulent respirer, cracher, créer, vivre, m'écrivent. Je vous attends. Salut. Dominique Bougogne, 16, rue de Seine, 95100 Argenteuil.

6 JUIN : Pauvre mec cherche contact pour pas s'emmerder en débarquant à Rennes en janvier. Patrice Marechal, 133, av. Jean-Jaurès, 75019 Paris.

MOI AUSSI : Urgent, animateur kulturel, pas trop con, 2 ans d'expérience, direction de centre culturel, compositeur et poète cherche boulot dans MJC, centre culturel, n'importe quoi, n'importe où. Je suis dans la dèche. Jack Poisson, 16, rue Michel-Fourcade, 49000 Angers.

ON ARRIVE : J'ai 17 ans, je suis seule et je m'emmerde ; cherche freaks nanas et mecs habitant Marseille dingues de musique. Josyane Padovani, 18, bd Colombet, Marseille.

POETE : Si tu ne sais où dormir et as soif, choisis le lit d'un torrent à sec, puis berce-toi de sa peine en rêvant à ta chance. Guy Lombardo, Poste restante n° 25, 75006 Paris.

MAGIC CIRCUS 2 : Pour création troupe théâtrale ambulante, cherche contacts rapides. Charlie Masson, 57, rue Cuvier, Paris 5e.

VINTRISTE : G 21 ans, aimerai rencontrer des filles de Paris ou région parisienne pour m'apprendre à danser. Mec complexé de ne pas savoir. Discussion possible sur photo, cinéma... ainsi que des sorties. Philippe Vigneron, 32, av. Emile-Boutroux, 92120 Montrouge.

FLAMBEUR : Cherche de toute urgence g ou f pour partager vie et frais d'un grand appartement avec tout confort et tél. Urgent très sérieux. Patrick Effrancey, 45, av. Jean-Jaurès, 94-Arcueil, 735 84 72.

GRANDE MANŒUVRE : Pour ne pas être manœuvré par les événements, les choses et les hommes en dehors de soi, il faut manœuvrer les hommes, les événements et les choses en soi. J'attends vos suggestions. J. Roger, 17, rue Eugène-Nicot, 94-Villeneuve-le-Roi.

ABRUTIE : Cherche g et f pour correpondre, ayant goût aux motos. Eliane Nenant, 26, ru eJean-Lefebvre, 95-La Frette-sur-Seine.

FAUX JETONS : Suis seul cherche amis (es) pour envisager toutes solutions. Pas sincères s'abstenir. Venez me voir : Nounours, 3, rue de l'Abbaye, Paris 6e.

FRENCH : Appel à tous les tarés du coin aussi dingues de folk et de Béranger que ma pomme, où vous cachez-vous ? Dominique Bernard, rue d'Auxerre, Chemilly-89250.

BEAVRK : Anar isolé, ch contact en vue de confirmer ses idées et paranoïa intime qui végète comme lui dans un miasme infâme. Patt Corcelle, CET Achard, Bagnères-de-Bigorre, 65.

NAVETTE : Artisan tissage à la main, donnerai cours de tissage à passionnés de la navette. Manelle Lejoncour, 15, rue Titon, Paris 11e.

GURU : Je peux aider concrètement qui désire vivre sans fin dans l'amour et la joie. Ecrivez ou venez, Raymond Pellous, 28, rue Jean-Jacques Rousseau, 34000-Montpellier.

PETIT VELO... : Pirates, motards écœurés par le système, Hells Angels, venez me voir, on pourra faire quelque chose. Jean Luc Piétri, Cité Universitaire, Luminy 122 C, Marseille 13288.

YOUPI ! : Tous les vrais hippies (g et f) gentils, constamment à la recherche de quelque chose. Ecrivez-moi, j'en ai marre. Michel Sauvage, rue Paul-Pastur 12, 6000 Charleroi.

CONSCRITE : Suis paumée au Havre, aimerai rencontrer des filles du MLF et assister à des réunions. Liliane Béchuin, 48, bd Albert-1er, Le Havre 76600.

MARGUERITE : Freak seul désire lier contacts pour échanger idées et s'évader, non rêveurs s'abstenir. Didier Hernando, 16, rue Edmond-Guerry, 92000 Nanterre.

NOE : Ce n'est même plus une question politique, notre société va se casser la gueule. Que faire ? Communauté rurale, construction d'un bateau pour partir vers des îles ? Ecrivez, nous avons notre idée.
Alain Dumez, 104, rue Montreuil, 93 Romainville.

POUCETS : Mecs ch mecs et nanas paumés aimant Hendrix, Alice C, Gong, en vue discussion. Venir le samedi. Christian Duigoy, 58, rue d uRestic, 29200 Brest.

ZENKENTEN : Gars 17 ans, désirerait rencontrer fous du Ken de ma région de Saint-Quentin. Ecrire pour contact : Jean-Claude Crespin, 3 bis, boulevard Richelieu, 02 Saint-Quentin.

RECRUE : Nouvelle venue Bayonne, recherche contacts avec filles MLF et divers mouvements féministes en vue d'action. Natacha Rodier, « Résidence Bord de mer », Bât. B, esc. D, 90(bd du Gl-Leclerc, 64 Hendaye.

CYCLOTIMIQUE : Mec 18 ans, ch gus pour pieds divers et d'été. Ecrire Alain Zinniger, 2 bis, rue Beauvau, 54300 Lunéville.

PAINPINES : Arrive à Arras sans connaître copains, copines dans le coin. Ecrire Hélène Jarry, Lycée tech et com, rue Bocquet-Giochel, Arras 62000.

ROBINSON : Mec 20 ans, ch amitiés (es), je suis dingue de pop, urgent car moral à 0. Jean Luc Bled, 19, bd de la Marquette, 31000 Toulouse.

KHON : Ayant déjà sorti canard de poésie, ch poètes aussi cons que moi à éditer et créateur de canard pour éditer (poèmes libertaires).
Jean Luc Rémy, 56, rue Chanzy, Lezennes 59.

ZOOVIE : Apportez vos fusils et vos plumes d'autruche pour la victoire de la révolution mondiale ! Vive la fête ! FHAR, Aix-en-Provence, tous les jeudis salle 112, fac de lettre, 18 h.

INSOUMIS : 20 ans, contingent 72-2, demande lettres de réconfort. Alain Sibert, 10, rue de Chaumont, 75019 Paris.

PAUL VI : Alerte ! Dans ce monde matérialiste que toutes les personnes intéressées par le spiritisme, voyance, magie... m'écrivent, tous ensemble on pourrait faire quelque chose. Denis Ferrario, 18, rue de srosiers, 95100 Argenteuil.

ANGOISSE : Recherche g et f pour former la vague diabolique et hermaphrodite en France. Je suis déjà presque Satan. Alice, 4, rue E.-Leclerc, 7700 Melun.

PROUT : Collectif photo reportage, ch. g ou f capables de pondre qq textes, au cours de reportages en France et à l'étranger.
Jean-Philippe Tournier, 17, villa Marguerite, 92 Issy--les-Moulineaux.

FREAKED OUT : Vous qui recherchez équilibre spirituel à travers idéaux, écrivez. Pouvons nous désaliéner mutuellement. Sommes esclaves d'aucune orthodoxie et opposés au gigantisme irrationnel de la société. JC et JP Marchio de Polirod, 18, château Belmont, 13013 Marseille.

LA TETE : Créer c'est se défouler ; si vous désirez vous « éclater » de cette façon, contactez-moi ! Caroline Lamoureux, 54, rue des Arts, 92700 Colombes.

JOCRISSES : Etudiant qui ne sait pas pourquoi il l'est, qui n'a ni confiance en la vie, ni moral, cherche g ou f qui se foutent de tout mais qui sont heureux pour lui apprendre à l'être. Venir chez moi, 5e étage, sonnette de gauche, 2 coups.
Jan Apprious, 5, place Félix-Fournier, 44000 Nantes.

POURQUOI PAS ? Que tous ceux qui aiment Cat Stevens m'écrivent. Se réunir, jouer ses morceaux, et pourquoi pas fondr un club Cat Stevens et le faire venir chanter en France.
Jean Négre, 21, rue F.-Jamin, 92, Bourg-la-Reine.

SAINT : Ai la possibilité d'héberger et nourrir 3-4 pers. intéressées par création revue « inter-action » afin de relier tout ce qui bouge en France. On travaillera ensemble ,en équipe, et on fera la fête. Je vous attends. Amitiés. Edmond Richter, Inter-Action, BP 8, 21 Saulieu.

SERIEUX : Cherch G ou F 20-23 ans pas compliqués, pour part. achat d'une baraque et création artisanale à 3 ou 4 dans le sud. Militants s'abstenir.
Jean-Pierre Brohan, 26, av. Jean-Jaurès, 91 Yerres.

SENSAS : Mer éternelle toi qui m'a nourrie dans ton sein donne-moi tes formes. Poète, cherche artistes irréels. Amour. Marie-Christine Maneval, Les Prairies, ORTF, 42410 Pelussin.

SPECIAL : J'ai 20 ans. Je suis complètement paumé dans la région parisienne et désirerais faire connaissance avec jeune fille noire habitant Paris ou région parisienne.
Dominique Faivre, centre de surveillance Collège de Juilly, 77230 Juilly.

LOURDES : Tous ceux qui se sentent concernés par le problème des soucoupes volantes peuvent m'écrire. Augustin Tortosa, rue Cameron, n° 21, 13140 Miramas.

Messages

PARTIE ! : Marie-Paule (habitant à Mazingarbe), j'aimerais avoir de tes nouvelles. Patrick Lepetit, 1-15, résidence Comtesse-de-Ségur, 59790 Ronchin.

TIMBRES : Le diable aimerait pouvoir répondre à Véro, Nicole, Alain et Jacques de Toulous. Ces quatre diablotins ont envoyé un timbre mais pas leur adresse. Patrick Durand, 32, rue Edmond-Rostand, esc. 3, 44000 Nantes.

PARASITES S'ABSTENIR : Hébergement gratis en fonction de la place pour gens de passage ou momentanément dans le pétrin. Pas d'hébergement chronique, parasites s'abstenir. Jean-Claude Alt, 15, rue Victor-Hugo, 92-Levallois. Téléphoner d'abord, 737-63-37.

ELLE ARRIVE : Toujours debout dans le vent, qui apportera l'anarchie et toutes ses nébuleuses d'amour instantané. Sonja, si tu veux rejoindre la fusée mauve et translucide, tu seras constamment la bienvenue

PAS LE MORAL : 24 ans, incarcéré en prison, pour délit mineur. A besoin de correspondants pour lui remonter le moral et l'aider éventuellement à payer son avocat, pour pouvoir sortir de cette taule infâme, où cette société pourrie l'a foutu. Claude Hérouard, 619879 3e/387 (prévenu), Maison d'arrêt de Fresnes, 1, avenue de la Division-Leclerc, 94-Fresnes

NEBULEUSE : Français et peintre exilé en Bruxelles, sympathisant du FHAR, suis complètement dans le brouillard. Help ! David Wicress, 18, rue d'Aremberg, Bruxelles 1000. Tél. 12-85-94.

MOI AUSSI : Hello ! Hamida fais-moi signe, je m'emmerde et je t'aime bien. Janine Desrier, 206, rue des Fossés, 45400 Fleury-les-Aubrais.

TIMBRE : Gérard, rencontré à Amsterdam, début septembre, et qui vit dans une commune à Colombes, écris-moi ! Jimi. Didier Guillon, 9, villa Messenie, 95880 Enghien.

MEUH ! : Hello Bacchus ! Si la pension ne t'a pas encore tué, tu peux envoyer de tes nouvelles, ça sera plus intéressant que quelques beuglements au téléphone. Eric Nonosse.

URGENT : Jean-Marie tout est pardonné. Seule, paumée. Reviens ou écris. E. Faure, 154, cours Berriat, 38-Grenoble.

INTERESSANT : Cherche filles ou gars qui s'intéressent au spiritisme (soucoupe volante et qui ont des preuves de survie de l'âme). Bernard Soubigou, 7, avenue de la Marne, 92600 Asnières.

ESSOUFLEE : Marre se faire entuber par putes, profiteurs, cherche filles (suis la seule avec 6 mecs), ayant minimum 500 F, n'ayant pas peur de travailler quelques temps. Urgent. Chantal Paris, 37, rue St-Honoré, 91-Igny.

FEU : Cascadeur auto cherche emploi dans spectacles, pop beaucoup d'idées, peu de revenu ; accepte ttes offres. Claude Chevallier, 1, pl. de Budapest, Paris-8e.

MERCI A VOUS : Ayant terminé service militaire, je vends perruque homme cheveux mi-longs bruns. Serge Weigert, 17, rue de la Paix, 06-Mouans-Sartoux.

ROBOTE : Machine à écrire ! Cherche travail à domicile. Annie Gregnier, 105, rue Ernest-Savart, 93-Montreuil.

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

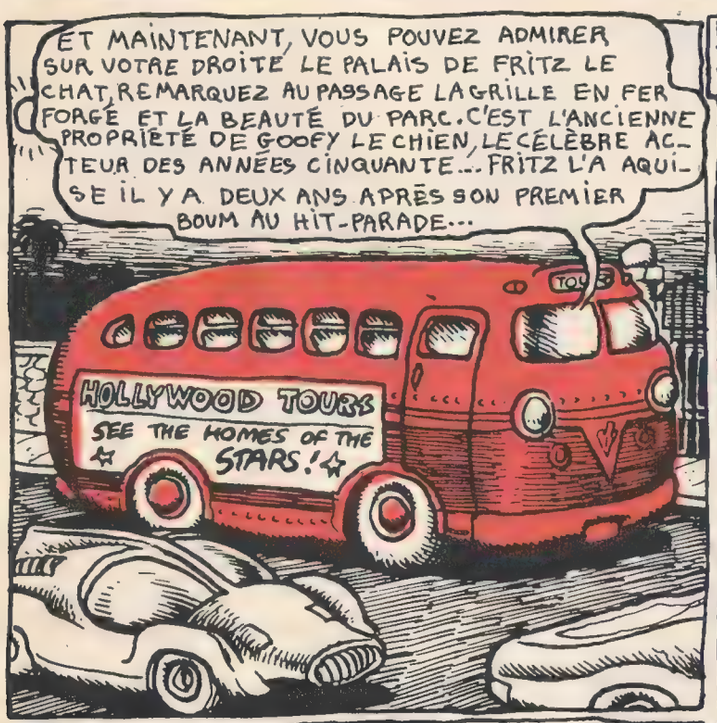
.....

les posters de R. CRUMB

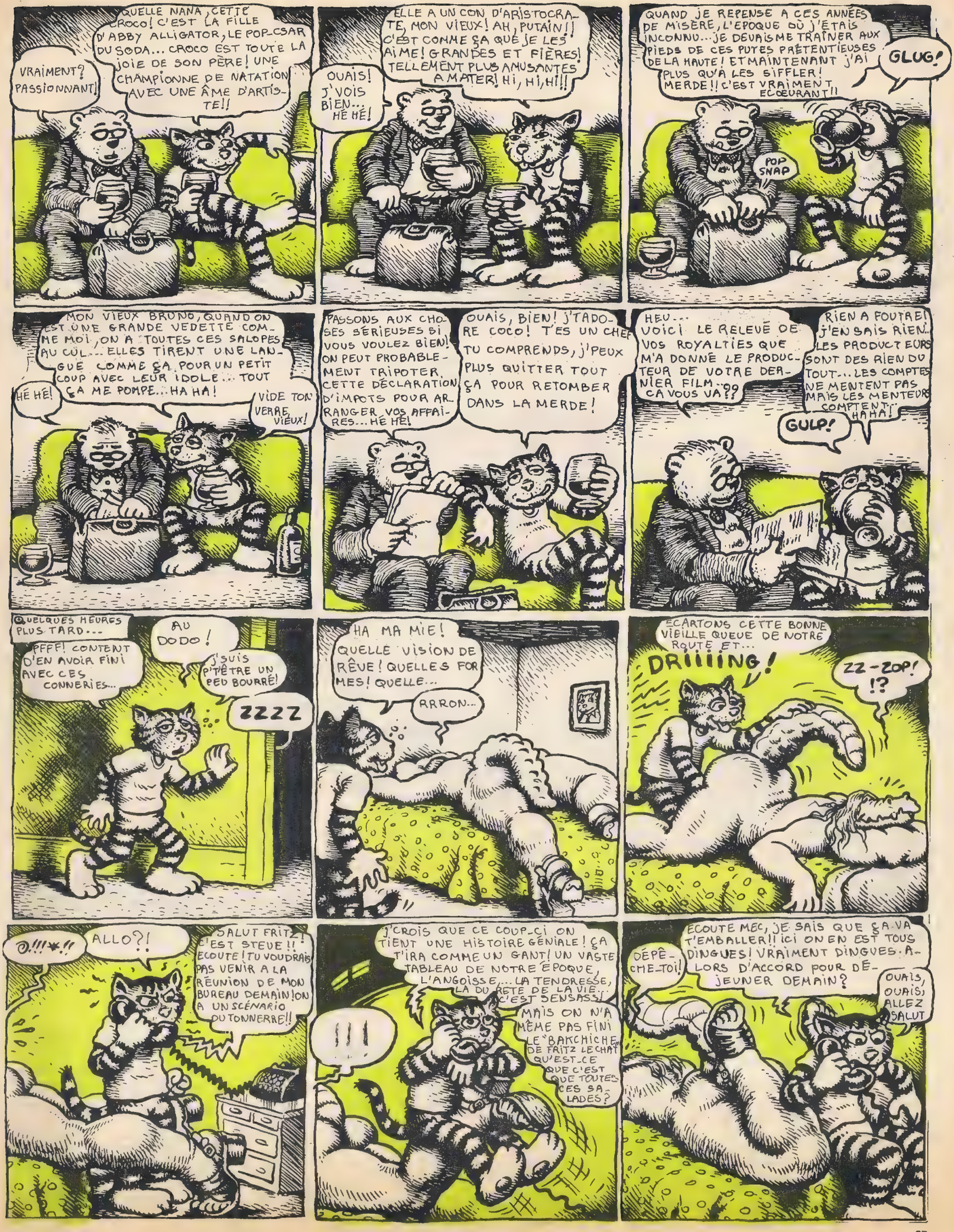
Envoi d'un poster en Couleurs contre 12f (franco de port).
Paris 19e : Eurographic 32 rue des Annelets

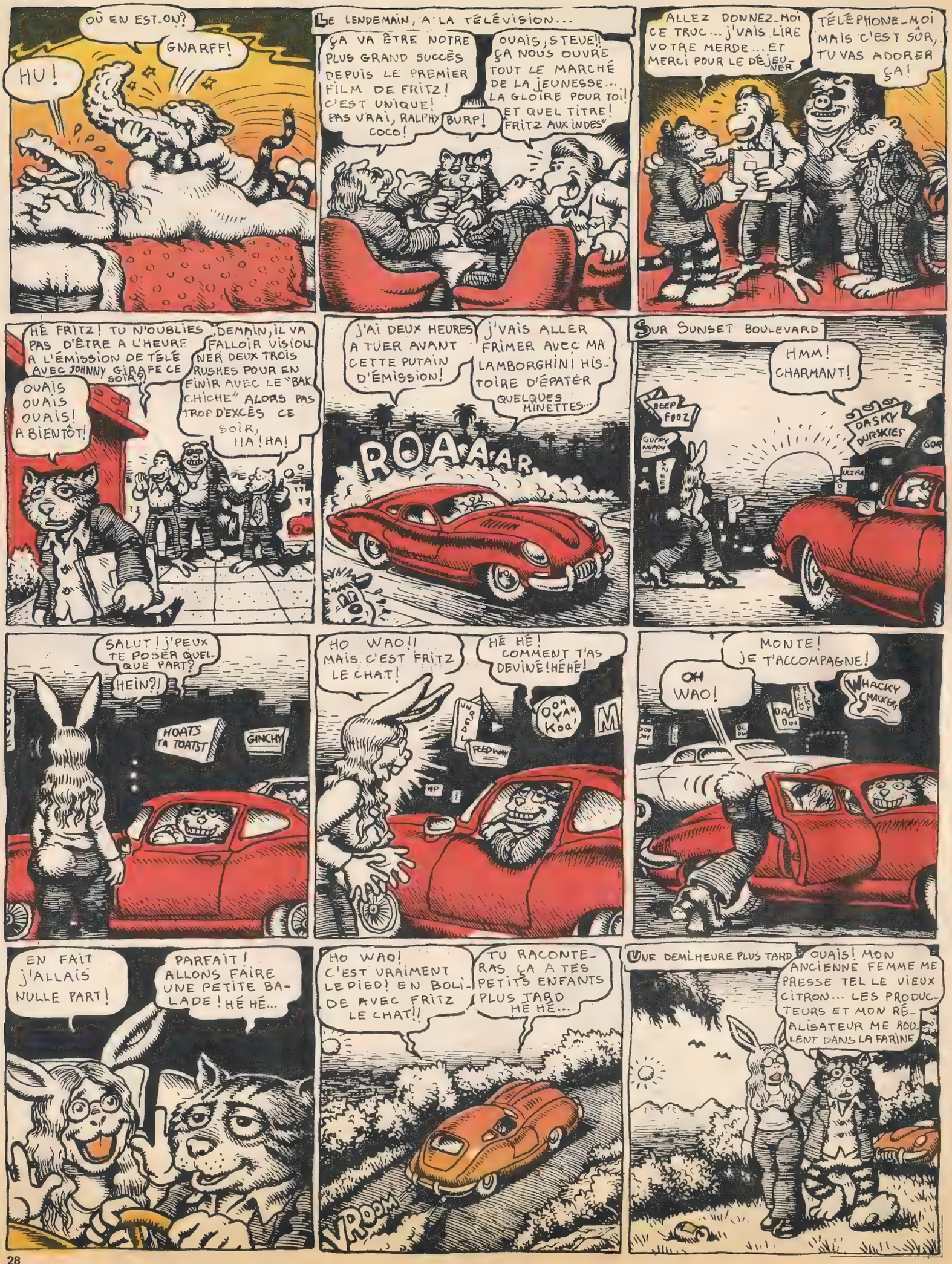
FRITZ LE CHAT "SUPERSTAR"

©1972 by R. CRUMB



HA! J'TE TIENS!!
CRASH!
BZZZZT
QUI EST-CE?
Y'A QUELQU'UN! J'AI RENDEZ-VOUS AVEC Mr. FRITZ!
HÉ MERDE! QUI ÇA PEUT ÊTRE?! J'ARRIVE PLUS A ME SOUVENIR!
LAIDEUR!!
ALORS, Y'A PLUS MOYEN DE SE MARRER!
BONJOUR! JE SUIS SANS DOUTE EN RETARD! J'ESPERE QU'IL M'A ATTENDU!
HÉ, HÉ!
JE M'APPELLE BRUNO OURS... HEU... FRITZ EST DANS LE COIN? HÉ! HÉ!
ON DIRAIT QU'IL Y EN A DU BAROUF CHEZ VOUS ... HÉ... HÉ...
VOUS ÊTES LE CONSEILLER FISCAL?
QUOI? HEIN? HO! FRITZ??
ET ÇA C'EST MOI! HEUREUX DE VOUS CONNAÎTRE!
BRUNO OURS, HÉ HÉ!
GLOH!
CROYEZ-MOI, Mr. OURS, CETTE ANNÉE, ENTRE MON ANCIENNE FEMME ET LE FISC, JE SUIS TRÈS MAL BARRÉ!
OUI, OUI, COMME VOUS DITES, HÉ, HÉ! LES FEMMES ET LES IMPOTS, HÉ, HÉ....
GLLH!
EARK!!
VOUS PRENDREZ BIEN UN VERRE... DE L'HUILE DE HASCHICH PEUT-ÊTRE, OU UN PEU DE COCO... HEU... UN P'TIT WHISKY...
HOP!
J'VOUS GÊNE?
HEU... OUI... VA DONC UN PEU LIMER... TES ONGLES OU CE QUE JE PENSE...
HA HA!
VA TE BRANLER!

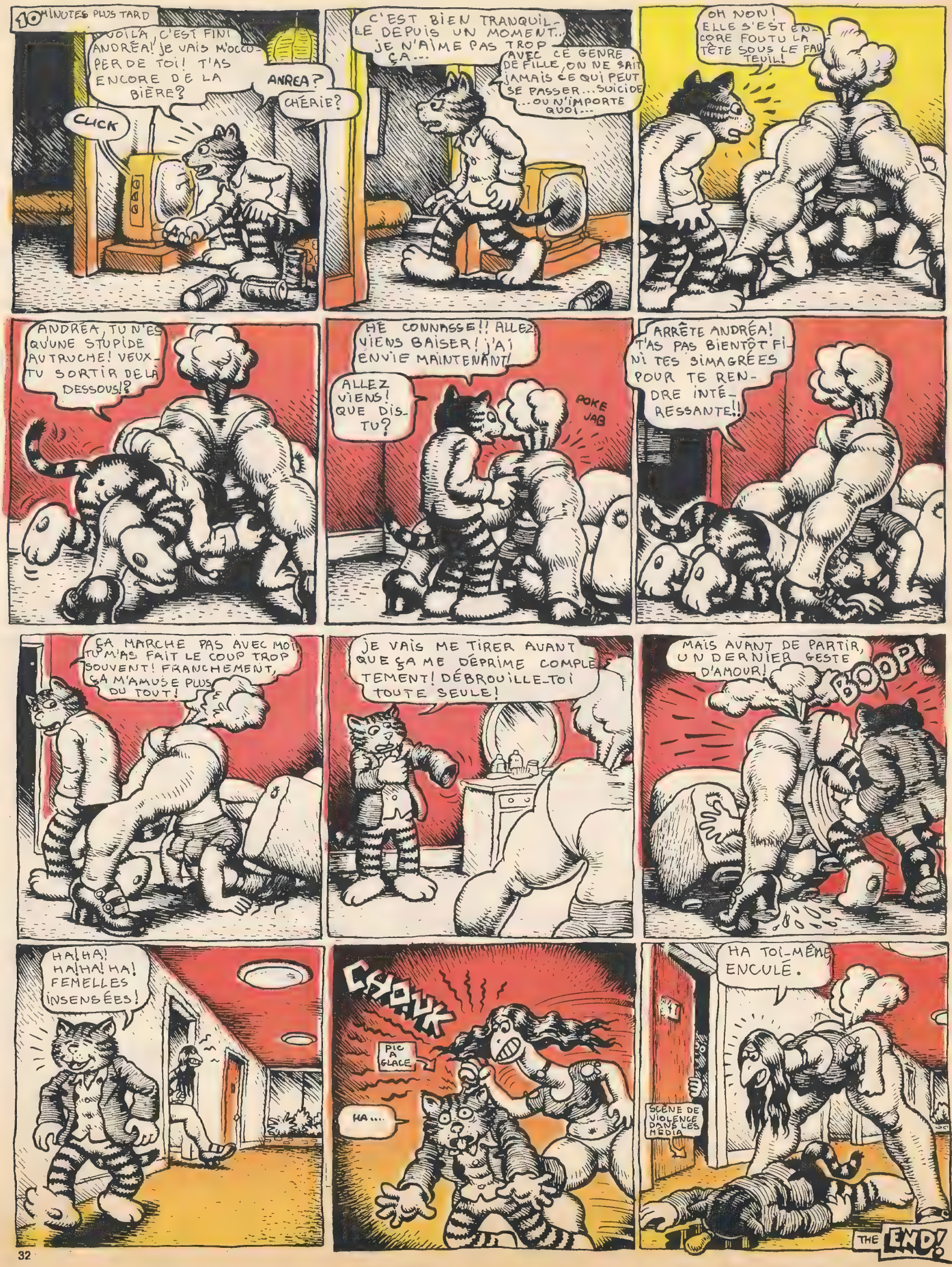

QUELLE NANA, CETTE CROCO! C'EST LA FILLE D'ABBY ALLIGATOR, LE POP-CSAR DU SODA... CROCO EST TOUTE LA JOIE DE SON PÈRE! UNE CHAMPIONNE DE NATATION AVEC UNE ÂME D'ARTISTE!!
VRAIMENT? PASSIONNANT!
ELLE A UN CON D'ARISTOCRATE, MON VIEUX! AH, PUTAIN!! C'EST COMME ÇA QUE JE LES AIME! GRANDES ET FIÈRES! TELLEMENT PLUS AMUSANTES A MATER! HI, HI, HI!!
OUAIS! J'VOIS BIEN... HÉ HÉ!
QUAND JE REPENSE A CES ANNÉES DE MISÈRE, L'ÉPOQUE OÙ J'ÉTAIS INCONNU... JE DEVAIS ME TRAÎNER AUX PIEDS DE CES PUTES PRÉTENTIEUSES DE LA HAUTE! ET MAINTENANT J'AI PLUS QU'A LES SIFFLER! MERDE!! C'EST VRAIMENT ÉCŒURANT!!
GLUG!
POP SNAP
MON VIEUX BRUNO, QUAND ON EST UNE GRANDE VEDETTE COMME MOI, ON A TOUTES CES SALOPES AU CUL... ELLES TIRENT UNE LANGUE COMME ÇA POUR UN PETIT COUP AVEC LEUR IDOLE... TOUT ÇA ME POMPE... HA HA!
HÉ HÉ!
VIDE TON VERRE, VIEUX!
PASSONS AUX CHOSES SÉRIEUSES SI VOUS VOULEZ BIEN! ON PEUT PROBABLEMENT TRIPOTER CETTE DÉCLARATION D'IMPÔTS POUR ARRANGER VOS AFFAIRES... HÉ HÉ!
OUAIS, BIEN! J'TADORE COCO! T'ES UN CHEF TU COMPRENDS, J'PEUX PLUS QUITTER TOUT ÇA POUR RETOMBER DANS LA MERDE!
HEU... VOICI LE RELEVÉ DE VOS ROYALTIES QUE M'A DONNÉ LE PRODUCTEUR DE VOTRE DERNIER FILM... '99 CA VOUS VA??
RIEN A FOUTRE! J'EN SAIS RIEN... LES PRODUCTEURS SONT DES RIEN DU TOUT... LES COMPTES NE MENTENT PAS MAIS LES MENTEURS COMPTENT... HAHA!
GULP!
QUELQUES HEURES PLUS TARD...
PFFF! CONTENT D'EN AVOIR FINI AVEC CES CONNERIES...
AU DODO!
J'SUIS P'TÊTRE UN PEU BOURRÉ!
ZZZZ
HA MA MIE! QUELLE VISION DE RÊVE! QUELLES FORMES! QUELLE...
RRRON...
ÉCARTONS CETTE BONNE VIEILLE QUEUE DE NOTRE ROUTE ET...
DRIIIING!
ZZ-ZOP! !?
@!!!*!!
ALLO?!
SALUT FRITZ! C'EST STEVE!! ÉCOUTE! TU VOUDRAIS PAS VENIR A LA RÉUNION DE MON BUREAU DEMAIN! ON A UN SCÉNARIO DU TONNERRE!!
J'CROIS QUE CE COUP-CI ON TIENT UNE HISTOIRE GÉNIALE! ÇA T'IRA COMME UN GANT! UN VASTE TABLEAU DE NOTRE ÉPOQUE, L'ANGOISSE,... LA TENDRESSE, LA DU RETE DE LA VIE... C'EST SENSASS!
!!!
MAIS ON N'A MÊME PAS FINI LE BARCHICHE DE FRITZ LE CHAT QU'EST-CE QUE C'EST QUE TOUTES CES SALADES?
ÉCOUTE MEC, JE SAIS QUE ÇA VA T'EMBALLER!! ICI ON EN EST TOUS DINGUES! VRAIMENT DINGUES. ALORS D'ACCORD POUR DÉJEUNER DEMAIN?
DÉPÊCHE-TOI!
OUAIS, OUAIS, ALLEZ SALUT


OÙ EN EST-ON?
GNARFF!
HU!
LE LENDEMAIN, À LA TÉLÉVISION...
ÇA VA ÊTRE NOTRE PLUS GRAND SUCCÈS DEPUIS LE PREMIER FILM DE FRITZ! C'EST UNIQUE! PAS VRAI, RALPHY COCO!
OUAIS, STEVE!! ÇA NOUS OUVRE TOUT LE MARCHÉ DE LA JEUNESSE... LA GLOIRE POUR TOI! ET QUEL TITRE! "FRITZ AUX INDES"
BURP!
ALLEZ DONNEZ-MOI CE TRUC... J'VAIS LIRE VOTRE MERDE... ET MERCI POUR LE DÉJEUNER
TÉLÉPHONE-MOI MAIS C'EST SÛR, TU VAS ADORER ÇA!
HÉ FRITZ! TU N'OUBLIES PAS D'ÊTRE À L'HEURE À L'ÉMISSION DE TÉLÉ AVEC JOHNNY GIRAFE CE SOIR?!
OUAIS OUAIS OUAIS! À BIENTÔT!
DEMAIN, IL VA FALLOIR VISIONNER DEUX TROIS RUSHES POUR EN FINIR AVEC LE "BAKCHICHE" ALORS PAS TROP D'EXCÈS CE SOIR, HA! HA!
J'AI DEUX HEURES À TUER AVANT CETTE PUTAIN D'ÉMISSION!
J'VAIS ALLER FRIMER AVEC MA LAMBORGHINI! HISTOIRE D'ÉPATER QUELQUES MINETTES...
ROAAAAR
SUR SUNSET BOULEVARD
HMM! CHARMANT!
BEEP FOOZ
GURPY NURPY
DASKY DURSKIES
ULTRA
SALUT! J'PEUX TE POSER QUELQUE PART?
HEIN?!
HOATS TA TOATST
GINCHY
HO WAO!! MAIS C'EST FRITZ LE CHAT!
HÉ HÉ! COMMENT T'AS DEVINÉ! HÉ HÉ!
OOH YAH KOA
FEEDWAY
MONTE! JE T'ACCOMPAGNE!
OH WAO!
WHACKY SMACKERS
EN FAIT J'ALLAIS NULLE PART!
PARFAIT! ALLONS FAIRE UNE PETITE BALADE! HÉ HÉ...
HO WAO! C'EST VRAIMENT LE PIED! EN BOLIDE AVEC FRITZ LE CHAT!!
TU RACONTERAS ÇA À TES PETITS ENFANTS PLUS TARD HÉ HÉ...
VROOM
UNE DEMI-HEURE PLUS TARD
OUAIS! MON ANCIENNE FEMME ME PRESSE TEL LE VIEUX CITRON... LES PRODUCTEURS ET MON RÉALISATEUR ME ROULENT DANS LA FARINE

LES MASS MÉDIA SONT UN PIÈGE A CON. J'ME FAIS AVOIR! TUTE FAIS AVOIR! LE SYSTÈME EST UNE POURRITURE
HÉ OUI, LE SUCCÈS M'A RENDU UN PEU CYNIQUE
TSK!
TOUT C'QUE JE VOUDRAIS, C'EST...
HO HEU...
¡¡¡¡¡K!!
HÉÉÉ! MAIS QU'EST-CE QUE TU FAIS! HÉÉÉÉOO!
MMM GMMP!
HO WAO! MEC, T'ES VRAIMENT DÉMENT!
45 MINUTES PLUS TARD, SUR SUNSET BOULEVARD
ALLEZ MA P'TITE, J'DOIS ALLER A MON EMISSION. C'ÉTAIT VRAIMENT BIEN ET TOUT...
A BIENTÔT
BAROOM
AU STUDIO DE TÉLÉVISION
A VOUS DANS DEUX MINUTES, Mr. FRITZ!
OUAIS
BOUH! JE VIEILLIS!
SUR LE PLATEAU
OUI, JOHNNY, JE VOIS QUE NOUS DEVONS RÉPONDRE A L'INTERROGATION FONDAMENTALE DE LA JEUNESSE!... ET SA RÉVOLTE EST COMME UNE PART LÉGITIME... BIEN SÛR, CE QU'ON NOMME LA CONTRE-CULTURE SE DÉVOIE SOUVENT DANS L'IRRESPONSABILITÉ ET L'INFANTILISME... MAIS COMMENT NE PAS TENIR COMPTE DE CE GRAND MOUVEMENT QUI SECOUE NOS VIES QUOTIDIENNES?
CERTES CERTES
A CE PROPOS, D'AILLEURS, ON POURRAIT PROJETER UN EXTRAIT DE MON DERNIER FILM... C'EST UNE TRÈS BONNE ILLUSTRATION DE CE QUE JE VIENS DE DIRE...
OKAY... ENVOYEZ L'IMAGE!!!

APRÈS L'ÉMISSION
HÉ FRITZ! Y'A UNE GRANDE BOUME VENDREDI CHEZ MICK JAGUARD... AVEC DES SALOPES ET DE LA DÉFONCE!! HA! HA! TU VIENDRAS?
HA HA
ÇA POURRAIT ÊTRE SYMPA! J'ESSAIERAI DE VENIR... SALUT!
FRITZ!
HEIN?!
STUDIO EXIT
ANDRÉA L'AUTRUCHE!! JE CROYAIS POURTANT BIEN T'AVOIR DIT...
QUEST-CE QUE TU POUVAIS ÊTRE NIGAUD A LA TÉLÉ, MON PAUVRE MEC! ATTENDS UN PEU, TON TOUR VIENDRA... T'AS TON KARMA AU CUL!!
ÇA VA COMME ÇA!! J'VAIS CHEZ MOI ME REGARDER A LA TÉLÉ...
FRITZ! EMMÈNE-MOI... BAISE-MOI ENCORE UNE FOIS... COMME AU BON VIEUX TEMPS!!
PAUVRE CONNE! COMBIEN DE FOIS FAUDRA-T-IL QUE JE TE RÉPÈTE D'ENLEVER TON CUL NÉUROSÉ DE MON CHEMIN!
J'FERAIS PAS D'HISTOIRES... JE LE PROMETS!! J'VEUX JUSTE BAISER AVEC TOI! S'IL TE PLAIT, FRITZ! S'IL TE PLAIT?
TU PEUX ME FAIRE TOUT CE QUE TU VEUX!
N'IMPORTE QUOI?
N'IMPORTE QUOI!!
HMMM
HAN... HUU... SNIFF...
PLUS TARD, CHEZ L'AUTRUCHE...
TU VEUX UN SUPER JOINT?
NAN... T'AS DE LA BIÈRE?
CLICK
BIEN SUR! VOILÀ, VOILÀ!
ALORS, OÙ T'EN ES AVEC TA DANSE?
J'SUIS EN PROGRÈS CONSTANTS! LA DANSE ME FAIT TELLEMENT DE BIEN!
REGARDE ÇA!
J'VEUX DIRE, TU GAGNES BEAUCOUP DE FRIC?
SHLURP
TSK! TU NE PENSE DONC QU'AU FRIC! FASCISTE! EN FAIT, JE VAIS PEUT-ÊTRE RENTRER DANS UNE TROUPE QUI FAIT DES ÉMISSIONS DE TÉLÉ...
JE DOIS ADMETTRE QUE TU AS UN CORPS MAGNIFIQUE!
OH! FRITZ, TU ES SI GENTIL QUAND TU VEUX HI HI!
C'EST PAS PARCE QUE JE SUIS GENTIL QU'IL FAUT QUE TU TE MONTES LA TÊTE! TU SAIS BIEN QUE JE NE T'AIME PAS!
SNIFF... J'VAIS ME SAOULER MOI AUSSI... QUELLE VIE!
GLUG
HO! MAIS C'EST MOI! LAISSE-MOI MONTER LE SON!
CLAP CLAP YAY CLAP WHISTLE CLAP

OUI, JOHNNY, JE VOIS QUE NOUS DEVONS RÉPONDRE À L'INTERROGATION DE LA JEUNESSE
PROFONDE ATTENTION
T'ES BORNÉ COMME C'EST PAS PERMIS!
ET SA RÉVOLTE EST POUR UNE PART LÉGITIME...
CLICK!
HÉ! MAIS QU'EST-CE QUE TU FAIS?
VOILÀ!
JE NE T'AI PAS INVITÉ POUR QUE TU JOUES LES NARCISSES!
ALLONS-Y!!
EN VOILÀ DES FAÇONS!!!
DIEU DU CIEL!
MMMNNUNGH!
PFFF... J'AI PAS LA FORME, ANDRÉA... VRAIMENT! J'AI DÉJÀ LIMÉ DEUX FOIS AUJOURD'HUI... C'EST AU DESSUS DE MES FORCES... J'AI PLUS VINGT ANS!
HO LA FERME! TU DISAIS PAS ÇA AUTRE FOIS!
HEU... T'AS PAS ENVIE DE M'ATTACHER ET DE ME BATTRE... ÇA T'EXCITAIT BIEN, AVANT!
MAIS, HEU... POURQUOI PAS!!
UNH...
OOH! SERRE! SERRE PLUS FORT! OUI, OUI... COMME ÇA!
TIENS! ET TIENS! ET TIENS!
WACK
SMACK
THUB
OOH!
OW!
OOCH OH!
OUCH
OH FRITZ!
OW!
C'EST TELLEMENT BON D'A VOIR MAL!
PFFF... JE N'Y ARRIVE PAS... MAIS PAS DU TOUT...
C'EST PAS QUE TU M'EXCITERAIS PLUS NON, C'EST PAS ÇA...
TSK! DÉTACHE-MOI, SADIQUE!
IL Y A EU TROP DE CHOSES LAIDES ENTRE NOUS, ANDRÉA... NOUS ESSAYERONS UNE AUTRE FOIS, D'ACCORD?
OÙ EST MA BIÈRE?
SNIFF
CLICK!
ALORS, FRITZ, OÙ VOULEZ-VOUS EN VENIR?
EH BIEN, CHER JOHNY!
C'EST PAS VRAI, C'EST TOUJOURS MOI!
SNIF


10 MINUTES PLUS TARD
VOILÀ, C'EST FINI ANDRÉA! JE VAIS M'OCCUPER DE TOI! T'AS ENCORE DE LA BIÈRE?
ANREA?
CHÉRIE?
CLICK
C'EST BIEN TRANQUILLE DEPUIS UN MOMENT... JE N'AIME PAS TROP ÇA...
AVEC CE GENRE DE FILLE, ON NE SAIT JAMAIS CE QUI PEUT SE PASSER... SUICIDE ...OU N'IMPORTE QUOI...
OH NON! ELLE S'EST ENCORE FOUTU LA TÊTE SOUS LE FAUTEUIL!
ANDRÉA, TU N'ES QU'UNE STUPIDE AUTRUCHE! VEUX-TU SORTIR DE LÀ DESSOUS!?
HÉ CONNASSE!! ALLEZ VIENS BAISER! J'AI ENVIE MAINTENANT!
ALLEZ VIENS! QUE DIS-TU?
POKE JAB
ARRÊTE ANDRÉA! T'AS PAS BIENTÔT FINI TES SIMAGRÉES POUR TE RENDRE INTÉRESSANTE!!
ÇA MARCHE PAS AVEC MOI! TU M'AS FAIT LE COUP TROP SOUVENT! FRANCHEMENT, ÇA M'AMUSE PLUS DU TOUT!
JE VAIS ME TIRER AVANT QUE ÇA ME DÉPRIME COMPLÈTEMENT! DÉBROUILLE-TOI TOUTE SEULE!
MAIS AVANT DE PARTIR, UN DERNIER GESTE D'AMOUR!
BOOP!
HA! HA! HA! HA! HA! FEMELLES INSENSÉES!
CRROUK
PIC À GLACE
HA....
HA TOI-MÊME ENCULÉ.
SCÈNE DE VIOLENCE DANS LES MÉDIA
THE END!

en attendant le grand soir

Dans la nuit du 10 novembre, un Algérien de quarante neuf ans, marchand ambulant et père de sept enfants, est attaqué au coin de la rue Saint-Jean et de la rue de Verdun, à Caen. Avant de mourir à l'hôpital, il décrit avec précision l'un de ses trois agresseurs — qui court toujours. L'autopsie montre qu'il a été tué à coups de poings. On ne lui a même pas volé l'argent qu'il avait sur lui.

Le 18 novembre, à Lyon, rue de la République. Des artisans vendent leurs produits sur un trottoir, comme d'habitude. Un étudiant et un ouvrier, tous deux Algériens, discutent avec l'un d'eux. Car de police, contrôle d'identité : on embarque les deux artisans et les deux Algériens. Dans le car, scénario péniblement habituel : insultes et coups.

L'étudiant explique aux policiers qu'il vient de subir une opération chirurgicale. « Raison de plus », disent les flics, qui continuent à frapper. Au commissariat, l'étudiant, déjà affaibli, précise au commissaire qu'il vient d'être hospitalisé dix-sept jours pour l'ablation d'un kyste à l'abdomen. Le commissaire demande à voir la cicatrice, l'étudiant relève sa chemise et reçoit un coup de poing sur la cicatrice. Il perd connaissance.

Samedi 26 novembre, 22 heures, Toulouse. Djellali Hachas rentre chez lui. On l'appelle. Il se retourne et se fait poignarder. Un ami de Djellali reconnaît son agresseur, qu'un instant avant il avait remarqué dans un bistro. Il prévient la police. On retrouve le coupable, et on le relâche le lendemain matin.

« Si c'était un Arabe qui avait fait le coup, il en aurait eu pour des mois ou des années », déclare Djellali.

Le 8 décembre, Barbès. Un Algérien rentre au café « Le Rousseau ». Il titube légèrement. Le patron refuse de le servir, l'attrape au collet, le vide et le tabasse sévèrement, aidé de quelques serveurs. On le laisse sur le trottoir, inconscient et en sang. Le tenancier du café, la veille, avait fait subir le même traitement à un Africain. Quelques instants plus tard, les vitres du café volent en éclats, le mécontentement tourne à la manifestation : trois cents Algériens et Noirs crient : « A bas le racisme, vive l'Algérie ! » La police arrive, cogne et embarque. Trois inculpés parmi les manifestants.

En moins d'un an, 320 Arabes ont été assassinés en France (informations communiquées par l'APC). Combien d'enquêtes ont-elles abouties ? Combien de criminels ont-ils été poursuivis ? La police, si prompte à ficher le militant de gauche, s'avoue incapable de retrouver les auteurs de crimes racistes.

Inefficacité ? Non : on a les moyens. Tolérance, et bien souvent complicité ouverte, quand il ne s'agit pas de répression directe : interpellations, expulsions, contrôles de tous ces travailleurs bronzés qui ne sont visiblement pas natifs du Cantal. Parfois, ils ne sortent pas vivants des commissariats où l'on vérifie leur identité.

Le 9 décembre, à Versailles. Un homme est conduit au commissariat. Il est agité, après une discussion orageuse à l'hôpital où il venait voir sa mère. On ne cherche ni à le calmer, ni à le soigner. On l'insulte et on le menace. En colère, il saisit une chaise. Le brigadier Marquet, le plus naturellement du monde, décroche un PM et l'abat d'une rafale dans le ventre. Mohamed Diab, chauffeur de poids lourds, Algérien, s'écroule, mort. « Il nous menaçait », dit le policier en invoquant la légitime défense. Il se plaint d'avoir reçu des coups alors que le personnel de l'hôpital où on le conduit pour examen refuse de le garder, mais doit obtempérer sur l'injonction menaçante d'un commissaire.

Pas raciste, la police ? Demandez un peu au sanguinaire Claude Mauriac, ce jeune voyou chevelu qui écrit dans une feuille gauchiste bien connue, **le Figaro** : il s'est retrouvé à Baujon tout plein d'un liquide qui ressemble à de l'hémoglobine, aux côtés d'une centaine d'autres qui, précisément, manifestaient contre le racisme, le 17 décembre.

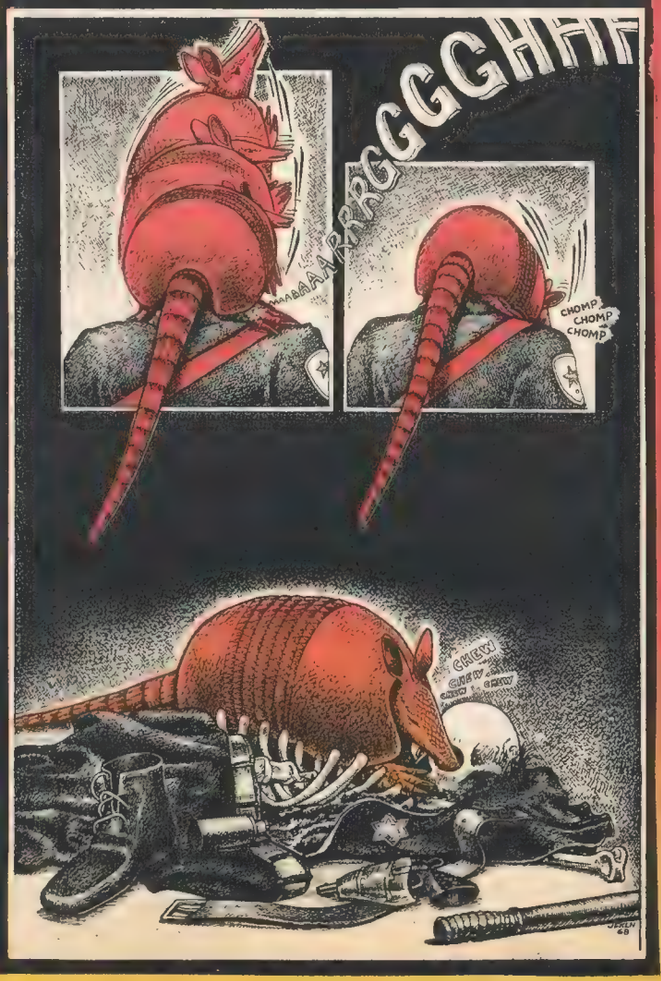
Un exemple à méditer : celui des organisations anti-discrimination de New-York qui viennent d'intenter un procès au **New York Times** lui-même pour « publicité raciste ». Le journal avait, en effet, publié des annonces qui offraient des emplois réservés aux blancs en Rhodésie.

Racisme bien français encore dans l'ambiance coloniale d'un grand restaurant de Nouméa, en Nouvelle Calédonie. Un jeune homme à la peau noire se voit refuser une nourriture exclusivement réservée aux blancs. Il proteste sous forme d'un tract intitulé : « Nous ne sommes pas les enfants de la France ». Il y dénonce la situation coloniale et revendique son appartenance au peuple Kanake, qui n'a rien à voir avec le titi parisien malgré les manuels scolaires et les lois de francisation.

Quelques précisions sont données au passage sur le vol des terres depuis 1853, date de l'arrivée des Français, et les différentes rebellions, dont la dernière date de 1917. Mais la Justice veillait, il s'est trouvé un petit malin de procureur pour poursuivre les deux auteurs du tract, Nasseline et Trolue, sous l'inculpation « d'incitation à la haine raciale ». Ce qui montre que les meilleures lois peuvent servir aux plus bas usages pourvu qu'on soit bon juriste. Jugement le 24 janvier.

La justice allemande, quant à elle, a fort à faire avec le procès marathon de l'avocat Horst Mahler, qui se poursuit à Berlin-Ouest. Malgré d'incroyables précautions policières — une salle bourrée de flics en civil, des hommes armés sur les toits — Gudrun Ensslin, membre de la fraction « Armée Rouge », a réussi à flanquer une vigoureuse paire de gifles au procureur Kaul. Baader, lui, a refusé de témoigner, affirmant qu'on l'avait torturé la nuit précédente en le réveillant toutes les cinq minutes au moyen d'une lumière éblouissante.

Le cinq décembre, un autre procès s'était ouvert, toujours à Berlin-Ouest, celui de six membres supposés de la même fraction « Armée Rouge ». Dès le premier



jour, les avocats ont exigé que les policiers armés quittent la salle. Après avoir d'abord accepté, la cour s'est ensuite rétractée sur l'intervention pressante du chef de la police. Le procureur se justifia en assurant que les policiers ne feraient usage de leurs armes qu'en cas de légitime défense. Un avocat se dressa alors et, promettant de ne s'en servir que dans le même cas, exigea qu'une arme lui fut remise. Un autre réclama la présence de médecins dans la salle d'audience, un troisième voulu entendre le chef de la police préciser le concept de légitime défense... refus en bloc. Mais la salle a bien ri.

Des nouveaux journaux. **CAP,** journal des prisonniers. Le n° 1 est sorti le 11 décembre. C'est une émanation au deuxième degré du GIP (Groupe d'Information sur les Prisons). Le CAP (Comité d'Action des Prisonniers) se propose, non seulement d'informer, mais aussi d'aider à l'organisation des détenus « comme une force en lutte ». Leur adresse : 15, rue des Trois-Frères, 75018 Paris. Un journal mural de cinq pages aussi, qui a fait son apparition le 13 décembre dans la cour de la Sorbonne. Il s'appelle **Sorbonne-Info** et reprend les grands thèmes d'actualité. Plus original : la moitié du journal est consacrée aux annonces et communications directes entre étudiants. On y fixe des rancarts, on y fait des propositions. C'est une chose à reprendre. Enfin un projet ambitieux et très attendu : le quotidien **Libération,** qui annonce sa parution pour le 5 février. Sur huit et parfois seize pages, il parlera des luttes et de la vie quotidienne. Au moins quatre pages seront consacrées à l'expression non textuelle (bandes dessinées, roman-photo, etc !). Un maximum d'informations pratiques, des petites annonces (gratuites) qui permettront l'organisation de groupes de quartier axés sur l'entr'aide et la solution collective des problèmes quotidiens. Ils cherchent des correspondants et un très grand local pas cher. Pour le moment, on les trouve à l'APL, 14, rue de Bretagne, 75003 Paris, tél. 508-84-42 à 45.

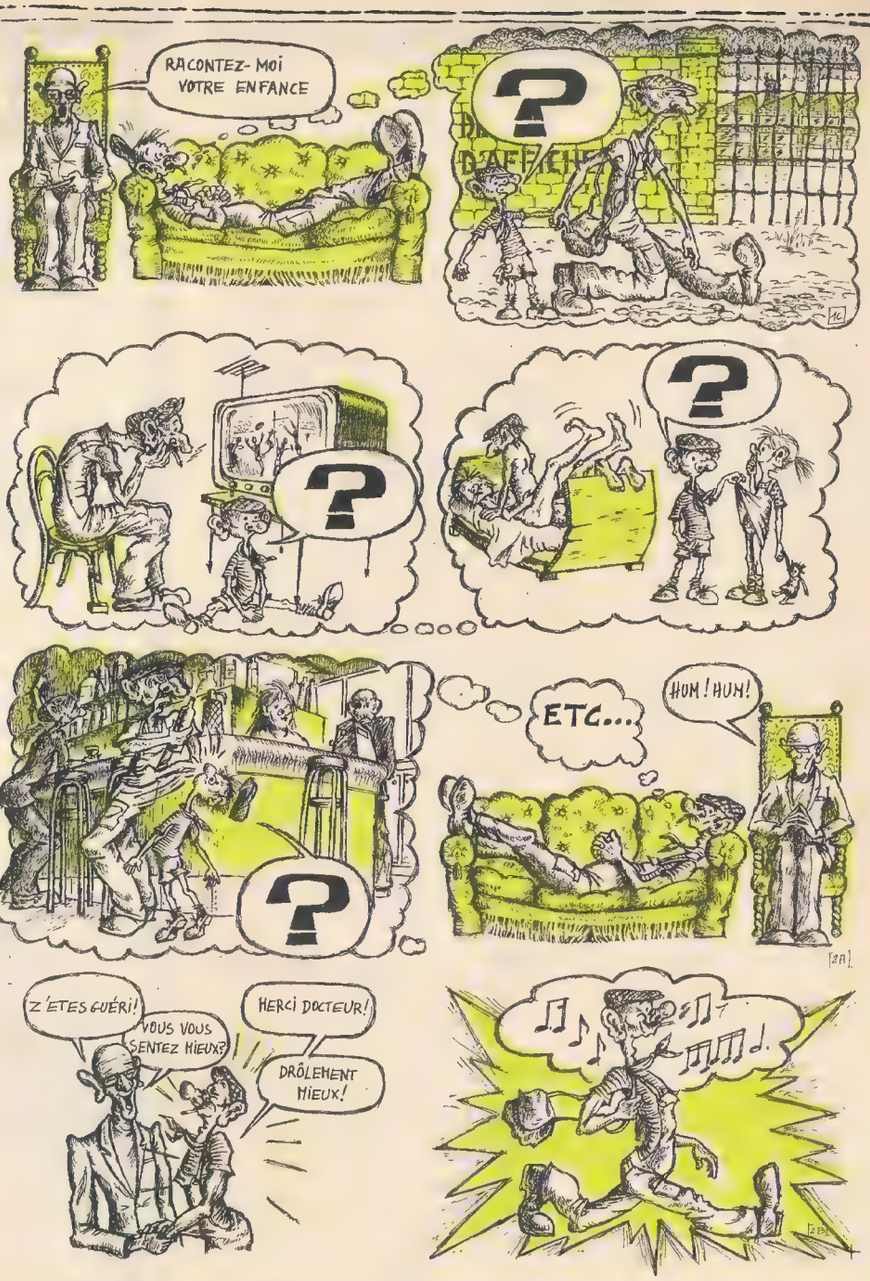
En revanche, **Guignol,** qui paraissait à Lyon et que nous aimons bien, a des difficultés et appelle à l'aide : au lieu de laisser fuir vos capitaux à l'approche des élections, envoyez-les donc 3, place François Bertras, 69005 Lyon.

Adresses de comités anti-racistes :

- **Marseille** : Comité de soutien aux luttes des travailleurs immigrés, Cimade, 26, bd des Dames, 13002, tél. 90-49-70.
- **Paris** : Comité de défense des droits et de la vie des immigrés, 158, rue Legendre, Paris 17e, tél. 228-37-82. Permanences de 18 à 21 h.

Groupe d'information sur les travailleurs immigrés (GISTI) : permanence le samedi matin de 10 h à 12 h, 176, rue de Grenelle (au fond de la cour, bâtiment jaune).

L'association **Choisir,** qui assume la défense des femmes et hommes en butte à la loi sur l'avortement et milite pour son abrogation, ouvre un bureau d'information : chez **Jacqueline Delia,** 23, rue Desbordes-Valmore, Paris 16e, tél. 380-26-99.



Le facteur ou la toupie ?

C'est qui Pierre ? Pierre est un petit garçon de la classe de 10e de Pontoise (CE 1 on dit maintenant !)... enfin... C'est pas un petit garçon pour de vrai, c'est le môme des manuels : le petit gars qui vous suit de la maternelle au bac, et qu'on retrouve partout, planqué devant le subjonctif imparfait, ou déguisé en complément d'agent : « J'ai donné ma pomme à Pierre, que voulez-vous que Pierre fît ? ». Votre Pierre à vous et celui de vos mômes, c'est le même, il n'a pas changé d'un poil : je l'ai retrouvé indemne dans le cahier de Frédérique, sept ans, Pontoise, 1972.

En fait, il y a deux Pierre, le Bon Pierre et le Mauvais Pierre. Ma copine s'inquiétait depuis quelques temps d'entendre ses gosses sans arrêt lui poser des dilemmes imbéciles dans le style :

« Tu préférerais te noyer ou mourir asphyxiée ? ». « Mourir de faim ou de soif ? ». « La moutarde ou le sucre ? ».

Il ne fallait pas chercher loin pour savoir d'où ça venait : à l'école la gamme des devoirs fonctionne sur ce modèle-là, tout se coupe en deux, la grammaire entraînant l'idéologie :

Barre ce qui vole :
Le lapin ou l'avion.
La poule ou le bureau.
Le facteur ou la toupie.

Hormis le caractère légèrement schizophrénique de ce genre d'exercice, rien à dire jusqu'à présent : il est sûr qu'une toupie ne s'est jamais envolée et qu'un bateau ne fait pas de shopping.

Mais un peu plus loin, l'affaire devient suspecte :

Barre le nom du moins bon :
Rires - Larmes.
Paresse - Travail.
Peur - Courage.
Maladie - Santé.

Trente secondes de réflexion. Pour le môme sont subtilement identifiées : peur, maladie, larmes, paresse ; avec, en plus, l'amorce d'une idéologie phallocrate dans le genre : « Si tu pleures, t'es pas un homme, t'es malade ». Ce qui se précise d'ailleurs à la page suivante.

Barre le nom du moins beau :
Pluie - Soleil.
Poule - Coq.
Soulier - Savate.
Ange - Diable.
Brouette - Auto.

En clair ; Poule = Femme = Savate = Brouette...

Dans les colonnes bourgeoises

ax+b=Wow !

Depuis quelques temps déjà, le docteur Massonet plongeait la main gauche de ses patients dans un bol d'eau chaude. Manucure contrarié ? Pas du tout, ce médecin lyonnais, en comparant la température interne du cobaye et celle de l'eau a pu établir un rapport mathématique permettant de prévoir le plaisir. A quoi ça sert ?

Joe Hopper, l'adjoint au gouverneur du Tennessee a prononcé à Nashville le plus splendide et le plus inutile discours de sa carrière. Après deux heures de gesticulations oratoires et de justifications électorales particulièrement brillantes, il a bien fini par se rendre compte, devant la mollesse de l'assistance, qu'il s'était trompé de salle et qu'il ne s'adressait pas le moins du monde aux maires de son Etat, mais à un groupe d'élèves plombiers.

Quand les dinosaures respiraient l'air pur

Dernière mode à Tokyo : on vend de la glace du Groenland, garantie vieille de 2.000 ans et épargnée de toute pollution. Dix francs le kilo.

Dessins trop animés

Un député britannique a demandé l'interdiction de Tom et Jerry sur les écrans de télévision. Ces dessins animés que des générations entières de marmots ont vu et revu pourraient les inciter « à taper sur les chats, voire sur les êtres humains ».

Le professeur et les quarante gâteux

Monsieur Fontanet, ministre de l'Education nationale, à promis aux Immortels glandeurs du quai Conti de leur adjoindre des spécialistes. Depuis Richelieu, ils n'en sont qu'à la lettre « C » de leur fameux dictionnaire — et ils n'ont que ça à foutre.

Les joies de l'automation

Les distributeurs automatiques de billets de la RATP vont être « améliorés ». On pouvait trop facilement récupérer ses sous : un mécanicien outilleur en a fait la démonstration devant le tribunal des flagrants délits de Paris. Il paraît que c'est extrêmement simple.

Tu n'as rien vu, à Hiroshima

Si vous voulez gagner 100 francs au risque de devenir radioactif, allez à Perpignan et ramenez dans les locaux du journal **Midi Libre** l'une des boîtes contenant du sulfate de strontium 90 : on en trouve un peu partout dans les terrains vagues de la région. Provenance inconnue. Le journal d'extrême-gauche l'**Aurore** se pose franchement la question : « Le danger de contamination existe pour les jeunes et, alors que tout devrait être mis en œuvre pour l'éviter et les protéger, il semble que l'on entoure cette affaire d'une inexplicable discrétion ».

Le gros lot au secours des sinistrés

Le Ghana a proposé à l'ONU, dont le déficit annuel est de l'ordre de 300 millions de francs, la création d'une loterie mondiale. Et si les familles françaises gagnent un petit affamé, au lieu d'un chèque ?

Mains très basse sur la ville

Dans le **France-Soir** du 29 novembre, les entreprenneurs du bâtiment se déballonnent : « Nous déshabillerons.. Nous truquons... ». Ce ne sont pas là les propos de couturiers, mais ceux d'entrepreneurs du bâtiment. Les entrepreneurs de la Fédération parisienne du bâtiment (350.000 salariés) expliquent qu'ils ne peuvent plus continuer de travailler dans les conditions actuelles.

Quand, entre 1968 et octobre 1972, « nos prix de revient ont progressé de 40 %, les prix-plafonds des HLM (qui sont fixés par l'Etat) n'ont pas dépassé 13 %, disent-ils. Où croyez-vous que soit passée la différence ? En truquant, en comptant trois fois le prix des ascenseurs ou celui d'une chaufferie. Or, nous le faisons avec la complicité des constructeurs. Ce n'est pas sain. Et la qualité s'en ressent car, même si ces messieurs du bâtiment ne veulent pas l'avouer officiellement, les prestations invisibles du logement en souffrent ».

Suisse médiévale

Un homme de 25 ans éprouvait une irrésistible attraction sexuelle pour les enfants. Le tribunal d'Argovie, en Suisse, l'a condamné à la « castration chimique ». **France-Soir** explique :

« Ce traitement est destiné à inhiber la sécrétion des hormones mâles des testicules, à l'origine des pulsions sexuelles. On ignore cependant si, à plus ou moins long terme, le produit ne pourrait pas avoir une action sur les cellules sexuelles et entraîner pour le moins la stérilité. Il faut noter que la castration est différente de la stérilisation qui, elle, n'empêche en rien les pulsions sexuelles. »

On trouve des précédents au XIV[e] siècle.

Une paix qui s'annonce bien

Enfin un peuple heureux ! Les Vietnamiens, ces incorrigibles exhibitionnistes. Un général du Pentagone l'afifrme : « **Les Nords-Vietnamiens aiment bien montrer les dégâts causés à des quartiers résidentiels par nos bombardements. Cette fois, ils auront des tas de choses à montrer...** ». Des paroles aux actes : cinq jours avant Noël, les B 52, connus pour leurs bombardements « en nappe » ont lancé sur l'ensemble du Nord-Vietnam les raids les plus violents de toute la guerre.

tandis que le coq est, à l'évidence, un soleil. Le relent morbide des consciences ravagées de certains de nos pédagogues nourrit cet exercice, malignement glissé au milieu d'une dictée ou d'une conjugaison :

Barre le nom de celui qui doit obéir :
Maman - Bébé.
Gendarme - Voleur.
Gardien - Prisonnier.
Général - Soldat.
Maître - Ecolier.
Ouvrier - Patron.
Roi - Pauvre.
Médecin - Malade.

Dans la tête du gosse, le mélange donne : le pauvre est un malade en prison, un gâteux moitié bébé, tandis que trônent, dans la splendeur dorée de la cavalerie, les mamans, les gendarmes et les rois.

Le cahier s'achève avec Aristote triomphant :
Barre ce qui est faux :
Pierre a bu toute l'eau de la mer.
La terre est ronde.
Deux et deux font cinq.

Après une bonne année de dixième sans absence, le môme sérieux et docile conclut dare-dare : le pauvre doit obéir au roi, l'ouvrier au patron et le bébé à sa mère, aussi fatal et inévitable que la terre est ronde et que deux et deux font quatre.

Madeleine LAIK.

¡IMPORTANT AVIS!

On a souvent écrit dans **Actuel** : démerdez-vous. On nous a souvent répondu : comment ? Il ne se passe toujours pas grand'chose. On a eu envie de prendre un pied, avec nos lecteurs, une fois. En accord avec l'association **Rock pas dégénéré** et l'association **Le Souterrain**, avec l'aide gracieuse du Théâtre de l'Ouest Parisien et des disques **Byg, Actuel** organise des concerts au théâtre de l'Ouest parisien, 60, rue des Belles-Feuilles, Boulogne-Billancourt (métro : Marcel-Sembat. Téléphone : 605-48-10).

Pour commencer, les mercredi et jeudi 14 et 15 février, deux jours consacrés à la musique la plus planante du moment, le rock allemand et la « kosmische musik ». Il est recommandé de jeuner et de méditer pendant une semaine, afin d'arriver aux concerts dans l'état rayonnant qui s'impose.

Le programme est en principe le suivant, nous le confirmerons dans le numéro de février :

Le 14 février : **Guru Guru**
Kraftwerk

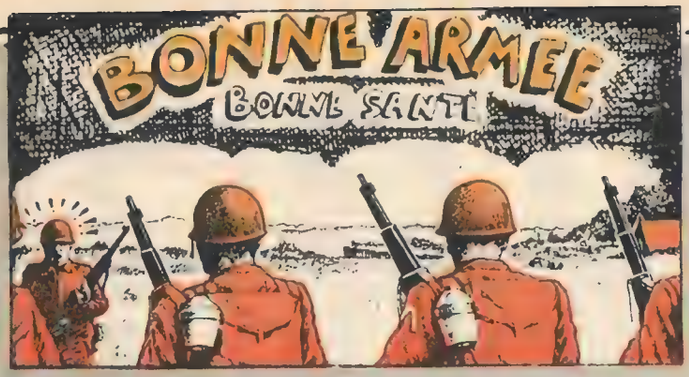
Le 15 février :
Tangerine Dream
Ash Ra Tempel
Klaus Schulze

Les groupes français que nous aimons bien — membres de **Rock pas dégénéré** ou non — permettront l'organisation de deux journées ultérieures.

Le nombre de places est limité à 1 000. Aussi réservez vos places au journal ou au TOP. En cas d'affluence, on essaiera de dédoubler la fête. La participation aux frais pour chaque soirée est de 8 F si vous prenez vos places à l'avance — ce qui nous aide — 10 F sur place et le soir même s'il reste des places. Tout l'argent encaissé va aux groupes, qui viennent spécialement d'Allemagne avec leur matériel. S'il y a du monde ou dédoublera les concerts. A bientôt !

P.S. — Libellez les chèques éventuels au nom de l'association **Rock par dégénéré** qui n'est pas très riche.

LES BILLETS SONT DÉJÀ EN VENTE À : "GIVAUDAN", 201 boulevard St Germain, "MUSIC-ACTION", 15 Carrefour de l'Odéon, "MANDALA", 11-13 rue Vavin, et, bien sûr, à ACTUEL et au TOP. DÉPÊCHEZ-VOUS !!



Mettez-vous à l'ombre des généraux en fleurs, et rêvez. Au service militaire, votre coupe de cheveux devra être nette et sans excentricité, « les tempes et la nuque dégagées ». Votre moustache ou votre barbe ne seront licites que si elles s'avèrent « correctes ». Et elles devront disparaître si « le port des équipements l'exige » (par exemple, un passe-montagne à fermeture éclair) ou si « l'hygiène le commande » (barbe longue porteuse de gonocoque, toujours pour illustrer).

Pour faire un soldat, il faut défaire un civil. Aussi, l'armée ne se contente pas de réglementer les cheveux. Elle vise surtout à incarcérer l'esprit. Le premier devoir du soldat est d'obéir aux ordres reçus et de les exécuter loyalement. Cette obéissance passive a cependant des limites depuis 1966. Le soldat peut en effet refuser d'accomplir un acte illégal. En temps de paix cela concerne notamment les actes susceptibles de porter atteinte à la vie, l'intégrité ou la liberté des personnes. En temps de guerre, cela vise les pillages, les tortures, les exécutions de prisonniers, etc. Mais la désobéissance pour illégalité ne semble pas encore être entrée dans les mœurs militaires. Les soldats qui vont s'éclater au Tchad semblent l'ignorer (ce n'est sûrement pas volontaire). Et surtout la nature — légale ou illégale — de l'acte que l'on refuse d'accomplir est appréciée, en dernier ressort, par le ministre des Armées. Et si le ministre considère que le caractère illégal de l'acte n'est pas démontré. Le petit bidasse réfractaire sera alors débouté et puni pour refus d'obéissance.

Dans le vacarme des chassepots, nos militaires n'ont pu non plus entendre la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Le soldat ne peut adhérer à une association sans y avoir été autorisé. Il ne peut lire dans sa caserne certains journaux — la liste des publications honteuses est dressée par le ministre de l'Intérieur. Il lui est interdit de prendre part à des manifestations politiques. Enfin les mamans des militaires ne doivent pas glisser dans la besace de leurs chers petits des « stupéfiants, toxiques, spiritueux, ou matières explosives ». Il va de soi que les soldats fautifs ou désobéissants doivent être punis. Un barème très précis fixe la sanction applicable à chaque type de faute. Prenons l'exemple du fumeur impénitent. Il allume une gauloise alors qu'il est dans les rangs : quatre jours de consigne. Vexé, il va fumer ailleurs, dans un endroit défendu : huit jours d'arrêt. désespéré, il rôde le mégot aux lèvres près d'un dépôt de matières explosives : trente jours d'arrêt. La sanction la plus grave, infligée pour insolence ou désobéissance, est l'arrêt de rigueur, qui peut durer au maximum deux mois. C'est une détention permanente mais le détenu a en principe le droit de sortir de sa cellule une heure par jour. Bon exemple de la générosité militaire : la moitié du temps passé en cellule s'ajoute à la durée normale du service militaire. On peut donc rester treize mois sous les drapeaux si l'on a fait un arrêt de deux mois. Si par hasard vous êtes décoré, vous pouvez exiger un planton au garde-à-vous et en grande tenue devant la porte de votre cellule.

Le soldat qui s'estime injustement puni est traité avec une grande noblesse. Il peut s'expliquer sur les faits qui lui sont reprochés. Il peut même présenter une réclamation à son supérieur hiérarchique. S'il fait preuve d'irrespect dans ses prétentions, il bénéficiera même d'une autre punition...

En cas de faute grave — désertion, mutilation volontaire par exemple — l'armée ne punit pas : elle poursuit le délinquant devant ses propres instances judiciaires — les tribunaux permanents des forces armées. Chaque tribunal se compose de trois juges militaires et de deux magistrats. L'audience est publique (à Paris, cela se passe à la caserne de Reuilly) et l'inculpé bénéficie en principe de l'assistance obligatoire d'un avocat (un groupe d'avocats s'occupe de ce genre d'affaires). Contactez, en cas d'ennui, Me Even, 68, rue Nollet, Paris 17e, tél. 229-47-71). Il arrive cependant, par malchance, que les droits de la défense soient violés. Au tribunal militaire de Landau, en Allemagne, c'est un officier qui fait fonction de défenseur. La raison en est fort simple : il n'y a pas d'avocat français sur place ; pour en faire venir un, l'inculpé aurait dû payer les frais de déplacement. Seuls quelques avocats de Paris ou de Metz viennent de temps en temps, à titre bénévole, assister les inculpés. Autre anomalie : pour éviter les troubles politiques, aucun tribunal militaire ne siège aux Antilles et à La Guyane. C'est à Bordeaux que l'on juge les joyeux bidasses des tropiques. La tâche du tribunal est facile : l'inculpé est toujours absent puisqu'il ne peut s'offrir un voyage de cinq mille francs, condamnation non-comprise. Les jugements par défaut, parfois rendus même sans que l'avocat défenseur ait été entendu, sont donc légion...

Le non-respect des droits de la défense sont là d'autant plus graves que les jugements des tribunaux militaires ne sont pas susceptibles d'appel. Et les peines encourues sont lourdes. Seuls les bidasses qui ont agi sous l'empire de l'ivresse au d'une colère subite inspirent quelque indulgence au tribunal et bénéficient d'une condamnation avec sursis. Les sombres trotskystes et les anarchistes sauvages sont en revanche traités avec une juste fermeté. Le déserteur, par exemple, peut être condamné jusqu'à trois ans de prison s'il est resté en France et jusqu'à cinq ans s'il est passé à l'étranger. Le-bon-petit-mâle-en-rut-qui-fait-une-nuit-le-mur-pour-rejoindre-sa-bien-aimée n'est pas un déserteur. Il faut une absence d'au moins six jours pour être considéré comme tel. Mais il existe une nouvelle espèce de désertion. Les élèves des écoles militaires ont, à 18 ans, un choix à faire. Ils remboursent à l'Etat les années d'études passées à titiller la gachette ou ils prennent un engagement de cinq ans. Lorsqu'ils doutent de leur vocation militaire et ne bénéficient pas d'un prêt de la B.N.P., ils deviennent des déserteurs en refusant de s'engager. Vautrin, à Rennes, a ainsi écopé de huit mois de prison. Le refus d'obéissance est lui aussi sévèrement réprimé (un an à deux ans en temps de paix). Il est donc très grave de refuser de porter l'uniforme lorsque l'on entre à l'armée. Il aurait mieux valu rester près de ses parents puisque l'on risque ici une peine supérieure à celle de l'insoumission... Les empêcheurs de tourner en rond dans les casernes sont parfois traités avec dignité. A Metz, un soldat qui ne voulait pas obéir aux ordres d'un supérieur raciste a été acquitté.

Autre délit militaire : la mutilation volontaire. En 1969, 488 gestes suicidaires ont été accomplis dans les casernes. Tous ces gestes sont des délits : le soldat appartient corps et âme à l'armée. Ce postulat a sa démonstration par l'absurde : en temps de guerre, la tentative de suicide est punie de la peine de mort. **Maître Maurice Fillette.**

Le MLF chez les prolos

Vitry. Dans le quartier des grands ensembles où elle vivait, Jeanne, professeur, mariée, deux enfants, décida de fonder un groupe après avoir assisté à quelques réunions du MLF. Ménagère, femme de ménage, ingénieur, institutrice, elles sont aujourd'hui une dizaine, ayant toutes mari et enfants. Leur âge : entre vingt-cinq et quarante ans.

Le premier thème de discussion a été cette solitude dont « elles crèvent », et la fonction la plus efficace du groupe a précisément été de rompre leur isolement. Cette femme, par exemple, seule avec trois enfants, qui, installée depuis six mois n'avait pu faire la connaissance de la voisine qu'elle rencontrait chaque jour dans l'escalier : « Je voulais te parler, lui dit-elle, mais je n'aurais jamais osé te dire bonjour la première ».

Après quinze jours de coups de téléphone, d'arrangements, de réticence, ou de net désaccord de la plupart des maris, Jeanne obtint qu'une partie du groupe sorte « en filles » au théâtre. Et Simone, ancienne militante ouvrière exclue de la CGT, cite le cas de cette femme de ménage portugaise qui trainait dans sa poussiéreuse besogne son marmot de deux ans : les femmes du groupe, pendant trois mois, décidèrent de garder l'enfant par roulement. Passé ce temps, elles durent y renoncer : la place de l'enfant, disait le mari, est auprès de sa mère !

Un jour, les maris intrigués et secrètement inquiets de ce qui, pensaient-ils, se tramait dans leur dos, voulurent assister à une réunion du « MLF ». On les y convia et ils parlèrent. Ils furent d'ailleurs les seuls à parler, avec Jeanne. Leurs épouses se retrouvèrent muettes. « Ils venaient, dit Yvonne, avec l'idée que nos réunions étaient des conversations anti-hommes ! » En fait, dans leurs réunions, elles débattent du quotidien, de tout ce qui les touche et les atteint dans leur vie de chaque jour — et la consommation tient une place de choix.

Un jour, des femmes d'un groupe parisien vinrent projeter à Vitry un film sur une grève de bonnettières à Troyes. Des hommes vinrent également assister à la projection. Certains et certaines en sortirent choqués : comment, on ne parlait même pas des gains obtenus à la suite de l'occupation de l'usine ? Les grévistes insistaient en effet sur les nouveaux rapports qu'elles avaient réussi à instituer entre elles, et avec leurs maris — qui se retrouvaient avec la vaisselle et les langes.

« Tout de même, on ne fait pas une grève pour le plaisir ! » s'exclama une spectatrice horrifiée. D'après Jeanne, il s'ensuivit une « très bonne discussion » où l'on se demanda si l'essentiel était réellement une augmentation des salaires...

Malgre tout, le groupe a bien du mal à rompre l'isolement. On arrache ses affiches et les femmes ont peur. L'Union des femmes française, organe féministe du PCF, contre-attaque à coup de pétitions : celles qui signent reçoivent un ballon pour les enfants !

Quant aux relatoins avec le « MLF », Yvonne pense qu'un journal comme Le Torchon Brûle **ne peut toucher des ouvrières, qu'elle connait bien, parce qu'on « y parle trop de sexualité ». Et les ouvrières, ajoute-t-elle, se posent d'abord des « problèmes de fric ». On a désormais renoncé à la pratique « gauchiste », rangeant tracts et affiches, pour aborder plus directement des contacts personnels. « Nous n'avons pas gagné de pourcentage, conclut Jeanne, ni livré d'actions spectaculaires, mais la joie que nous avons éprouvé à être ensemble, prenant ainsi confiance en nous-mêmes, n'est-ce pas là l'essentiel ? »**

On a le blues à Berlin-Est

L'Allemagne de l'Est est un pays étrange et contradictoire. La grisaille de ses murs, les barbelés électrifiés, les Vopos qui ne sourient jamais et le sourire inquiétant du vieil Ulbricht nous ont longtemps fait voir dans ce pays le symbole des bureaucraties les plus haïssables. Pourtant certains amis allemands (de l'Ouest), des données économiques récentes, enfin cet interview de Wolf Biermann nous laissent penser que même au-delà du mur de Berlin il peut se passer quelque chose.

Wolf Biermann n'est pas n'importe qui. En 1953, il quitte sa ville natale, Hambourg, pour s'installer à Berlin-Est : étrange pèlerinage à contre-sens des centaines de milliers de réfugiés qui eux, passent à l'ouest. Il est assez rapidement exclu du Parti Communiste, ses œuvres ne sont plus publiées. En revanche, ses poèmes paraissent en République Fédérale où ils sont populaires. En France même, la collection 10/18 publie un volume de ses chansons sous le titre « La harpe de barbelés ». Ce Brassens combatif et communiste cause assez cru. Certaines de ses affirmations nous laissent perplexes. Interrogez-vous.

Biermann : *La RDA n'est ni la terre promise de gauche ni un état bureaucratique policier. C'est une société vivante, pleine de contradictions : il y a là des staliniens endurcis et incorrigibles, des managers cyniques et il peut y avoir, au sein de la direction, des hommes qui veulent changer le monde et continuent eux-mêmes à se changer. Il y a des élèves modèles qui, à l'âge de la puberté, sont déjà sûrs de tout et de jeunes communistes qui, par exemple, préféraient partir 10 ans en Chine pour aider le peuple chinois dans le processus d'industrialisation, plutôt que faire des économies et attendre dans une famille petite-bourgeoise de pouvoir se payer et se faire livrer la petite « Trabant » (1) commandée depuis huit ans. Bref, chez nous, sur la base commune du socialisme, se retrouvent déjà des forces progressistes et des forces réactionnaires et j'évolue dans ce système de coordonnées des luttes. Après les luttes de classes en Tchécoslovaquie et surtout en Pologne, il est évident que des communistes au sein de la direction de notre pays, ont reconnu qu'à l'avenir l'on devait plus tenir compte des intérêts matériels de la classe ouvrière et que les paysans et les ouvriers ne sont pas seulement là pour faire les devoirs qu'on leur impose d'en haut, mais que les travailleurs sont mieux en mesure de poser eux-mêmes des problèmes et de contrôler et définir tous les processus sociaux. On remarque de telles tendances après le 8e Congrès du SED et je m'en réjouis.*

Q. — *Vous appelez luttes de classes les événements de Pologne ?*

B. — *Le gouvernement Gomulka n'a pas dû démissionner parce que — comme l'a dit* Neues Deutschland *— quelques voyous petits-bourgeois avaient chahuté et brisé des vitrines à Dantzig. C'est l'augmentation des prix des produits alimentaires qui a allumé la colère en Pologne, mais en tirant sur cette queue, les ouvriers ont traîné le cochon bureaucratique sur la scène politique. Et les ouvriers et paysans au sein de l'armée se sont conduits dans ces luttes comme leurs frères de classe et pas comme les soldats d'une armée isolée du peuple. La critique des prix de la charcuterie s'est transformée en critique du système bureaucratique en faillite et il ne s'agissait pas non plus comme on dit de l'air mais bien de la chanson. La classe ouvrière polonaise a ainsi imposé des changements qui nous sont indirectement profitables (...).*

Q. — *Quel avantage l'extrême-gauche, dans les pays capitalistes, aurait-elle à s'immiscer dans les affaires intérieures des pays socialistes ?*

B. — *L'extrême-gauche de ces pays, en se mêlant du socialisme des pays de l'Est, ne fait que se mêler de ses propres affaires.*

Q. — *Au sens moral ?*

B. — *Non, pour des raisons très pratiques, car les masses laborieuses de l'Ouest forment leur opinion du socialisme en premier lieu à partir de la réalité des pays socialistes. L'extrême-gauche dans les pays capitalistes peut peut-être, en prêchant Marx et Engels, expliquer aux ouvriers de ces pays ce qu'au fond ceux-ci savent très bien : que le capitalisme est mauvais pour eux. Mais que le socialisme soit bon pour eux, seuls les pays qui ont fait cette grande expérience peuvent en apporter la preuve. Dès que, dans les pays socialistes, les gens vivront, peut-être pas plus riches, mais plus libres, peut-être pas mieux nourris mais plus en sécurité que dans les démocraties bourgeoises, la classe ouvrière balaiera si vite et si facilement la bourgeoisie que les « changeurs du monde » traditionnels s'éveilleront de leurs rêves sectaires, dans un monde transformé. Pas une seule des grandes manifestations ouvrières, pas une seule des grèves d'avertissement contre un possible putsch des Barzel et Strauss ne s'est faite à l'initiative des partis et mouvements de gauche. Bien au contraire, les révolutionnaires professionnels, qui ne savent que parler ont été surpris devant leur écran de télévision par les actions de masse.*

Q. — *M. Biermann, vous avez fait verser les 10.000 marks de votre prix Fontaine à l'avocat Horst Mahler pour que les étudiants de Berlin Ouest puissent mieux se défendre devant les tribunaux de cette ville. Que diriez-vous si ces 10.000 DM atterrissaient dans la caisse du groupe Baader Meinhof et se transformaient en armes à feu ? Est-ce que cela ne vous inquiète pas ?*

B. — *Non.*

Q. — *Est-ce tout ?*

B. — *Non, mais vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je prenne mes distances à l'égard de la « Fraction Armée Rouge ». Je n'aimerais pas être admis dans les ordres des grands prêtres de la gauche, qui refusent leur bénédiction au groupe Baader-Meinhof. Lénine a dit qu'il faut tirer le premier coup de feu seulement lorsque la révolution commence. Les communistes du groupe Baader-Meinhof risquent leur vie pour prouver le contraire, à savoir que, si on ne finit pas par tirer le premier coup de feu, la révolution s'endort et se fait bouffer. Que des gens mettent leur vie en jeu pour défendre une thèse opposée peut être pour le public cultivé d'un comique typiquement allemand, mais malgré tout la Fraction Armée Rouge a donné d'importantes réponses à la question de savoir si, et dans quelle mesure, on peut appliquer en Europe Occidentale les méthodes des Tupamaros sud-américains. Et de telles expériences ne se font pas dans des affrontements verbaux mais dans les luttes pratiques. On ne peut acquérir de nouvelles connaissances politiques à moindre frais. Les sectes de gauche peuvent maintenant discuter, confortablement installées autour d'une tasse de thé, sur le fait que Lénine avait raison, et de savants marxistes consacrer la moitié de leur œuvre à démontrer que la Fraction Armée Rouge était condamnée à l'échec. A ce propos, il me vient à l'esprit un poème de Brecht : « Contre ceux qui sont objectifs » : « Nos défaites, en somme, prouvent seulement que nous sommes trop peu nombreux à combattre la violence. Et des spectateurs nous attendons qu'au moins ils aient honte ! »*

Si en comparaison de la Commune, le format de poche de la Fraction Armée Rouge peut sembler ridicule, nous pouvons tout de même apprendre de l'attitude de Marx que toute critique envers des camarades d'opinions différentes doit, pour être adéquate et utilisable, se fonder sur une solidarité passionnée. Si tous les gauchistes qui sont maintenant contre le groupe B.M. combattaient le capitalisme, les gens de la Fraction Armée Rouge n'auraient pas besoin de se déguiser en costume BMW blancs de gangsters de cinéma ».

(1) Marque d'automobile de la RDA.

French Connection

Au creux de la vague du mouvement révolutionnaire, il ne se passe rien en France depuis bien trop longtemps. Quelques radeaux hissent encore, points de repères, le drapeau noir des pirates.

Les Fous

Totalité retrouvée, écrit par un détenu de la clinique de Laborde : un cri de liberté illustré par les BD de Tinitin et Fantome (50 c, correspondance Stéphane Dedalus, 2, rue Wurtz, 75013 - Paris).

Les Folles

L'antinorm, n° 1, journal d'un groupe du FHAR : un article sur le suicide de Gérard Grandmontagne, « Modes et travelos », « Prolétaires de tous les pays, carressez-vous », « J'ai vu Dieu, elle est noire, communiste et lesbienne », « Vous ne nous normaliserez pas », « Ah, Carpentier, c'est si bon de se faire enculer »... (**l'Antinorm**, 2,50 F, adresse Guy Maes, 8, rue Saigne, 93 - Montreuil ; pour toute aide financière": CCP Alain Huet, La Source, 30-009-21).

Minuit n° 1 grand format, plein de BD et d'assez bonnes (de Bernard Cigit et Stein) (trimestriel, 2,50 F. Adresse : Bernard Laparre, 44, rue Jean-Mermoz, 78 - Viroflay).

La revue **Plasma** a publié « Manifeste plasma » de Pjerre Drachline et Michel Blay, pas mal mais on a déjà lu ça quelque part, chez les surréalistes et les situs entre autres (Pierre Drachline, 14, avenue Gabriel-Péri, 92 - Gennevilliers).

Tribune libre 93 continue et publie son n° 13, 1,50 F, 32 pages (**TL 93** : 11, rue Pachot-Lainé, 93190 - Livry-Gargan).

Philippe Guilhon qui, sous le pseudonyme de Jean Bouif, a publié **Bouif et Châtiment, En ce temps-là les Bouifs,** aux TL 93 and Bouif Club Editions, vient de sortir un recueil de poèmes **Derniers vers - Le Raincy** aux éditions P.-J. Oswald, 10 F.

Vanille Free Press, n° 2 : 4 pages en sérigraphie, en couleur, grand format, pleine de BD, et 4 pages ronéotypées avec, entre autres, les traductions d'**Attica State**, de Lennon et **Purple Haze**, de Hendrix. Mais une lettre de Dominik Mulhem me laisse entendre que c'est le dernier numéro : « J'en ai assez de toutes les complications pour trouver le fric, pour imprimer, pour diffuser et surtout au niveau de l'équipe : je ne peux jamais avoir les textes et les dessins en temps voulu » (Vanille Free Press, 1, Résidence Les Camélias, 92600 Asnières).

Clan poétique et littéraire « au service du pacifisme intégral, de la non violence active et de l'objection de conscience permanente » vient de sortir son numéro 60. **Elan** paraît depuis 1958 et, alors qu'il aurait pu tomber dans la routine et l'ennui, il continue à publier des prises de position, des informations et des poèmes plus qu'intéressants. La lettre d'**Hojaldrista** : « Jai été agréablement surpris en recevant **Elan**. En effet, il est triste de constater que trop de groupes non violents aient des œillères et se refusent à aller main dans la main avec l'underground ». **Elan** offre un service d'essai gratuit de la revue pendant plusieurs trimestres (**Elan**, Louis Lippens, 31, rue Foch, 59126 Linselles) **Elan** vient également de m'envoyer **Face à l'argent** essai de Louis Lippens, avec la collaboration involontaire d'une centaine d'écrivains, de philosophes et de penseurs (de l'antiquité à nos jours), préface de Bernard Clavel et avant-propos de Dom Helder Camara. Ce livre, qui vaut le coup d'être lu, est en souscription dès maintenant avec un minimum de 1 F (somme qui sera versée à « Terre des Hommes », mouvement de secours immédiat et direct à l'enfance malheureuse).

La presse underground française a de gros problèmes financiers (**Quetton**, par exemple, cherche des « actionnaires-mécènes » qui donneraient au moins 100 francs nouveaux chacun au journal), elle a besoin d'être diffusée, elle a besoin d'être vendue, elle a besoin de vous, sa survie en dépend. Une presse, même et surtout libre, doit payer le papier, l'encre, le tirage, etc., qui coûtent très cher. Il faut que cette presse se vende, achetez-la dans les librairies qui la diffuse ou aux adresses des journaux, diffusez-la autour de vous (facs, concerts, lycées, manifs) ; des journaux comme **Quetton**, BP 44 50104 Cherbourg — **Le Tamanoir**, 3 F c/o R. Belfer, 3, rue de Monbel, Paris 17e — **Hojaldrista**, 2 F, 19, rue de Courcelles, 51100 Reims — **Echymose**, 1,50 F, Didier Bidard, 43, rue Ecuyère, 1500 Caen, etc., en ont bien besoin.

Meteore

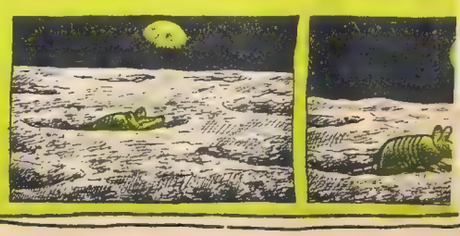
Fady Noun vient d'éditer la revue Meteore, compilant les textes de la file indienne express du manifeste électrique au paupière de jupes. Textes nouveaux qui soufflent sur de la porcelaine dans une ruine de trous d'aération enfumés. — **L'air y psaume** — de Michel et Adeline Bulteau, Messagier and co — multiplié par des poèmes de Bob Kaufman — et divisé par des textes de Rodansky, errant impublié d'asile psychiatrique en asile de vieillards. Comme dirait le mort vivant c'est « vraiment too much ! » (**Meteore**, 3 F, 25, rue St-Hyppolite, 75013 Paris).

Richard Belfer

combines

On le sait, la ménagère a été sensible ces derniers mois à la hausse des prix et en particulier à celui de la viande. Pour y remédier, il s'est créé à Mandala une coopérative alimentaire et tous ceux que cela intéresse peuvent passer l'après-midi voir Jacques et prendre un thé. On recherche à ce sujet un garçon boucher parce que les bœufs sont difficiles à passer dans l'escalier de la cave. Urgent, merci. Les prix seront ceux de gros (9 F le kilo de rosbif !). Mandala, 11 et 13, rue Vavin. Les artisans feraient bien aussi d'y faire un tour car ils prennent le minimum sur leur travail. Puisqu'on parle de viande j'ai trouvé mieux que les boucheries mais pour que cette combine dure une sélection naturelle s'impose, voici l'adresse : La Villette, porte de Pantin.

Contact Information, *dont on a déjà parlé dans le numéro 24, change d'adresse et se secoue énergiquement. Ils veulent faire l'équivalent de* BIT *à Londres ; permettre aux gens de se mettre en rapport selon leurs intérêts, leurs activités ou leurs projets et donner le plus d'informations*



L'UDR n'aime pas la magie

Au beau milieu de Paris, métro Bourse, la Galerie Vivienne : un passage couvert fréquenté comme raccourci par quelques hommes d'affaires. Et dans ces ruines grises, des boutiques recouvertes de feux d'artifice peints. L'une est remplie d'immenses statues de bois de Pierre Merlier, recouvertes de voiles noirs, dans l'autre de gigantesques fresques peintes sur murs et plafonds à l'aide de bombes, des portes recouvertes de fils électriques peints forment d'étranges volutes — que de mescaline pour quelques centimètres carrés de plâtre. Un poisson de 1 m 50 sur un pouf, de vieilles maquettes de château, des cages à oiseaux et des habits 1900, des fresques murales pastiches du douanier Rousseau ou d'autres où la tête enfumée de Zappa apparaît au milieu de foetus dégoulinants. Tous ces paysages forment un subtil mélange où l'on croit reconnaître les Puces, un temple psychédélique ou une expo surréaliste. Et Huguette Spengler, la propriétaire et décoratrice de ces lieux, qui autrefois furent cinq magasins, qui m'invite chez elle avec ses six millimètres d'eye liner autour des yeux. Une drôle d'histoire en somme : la Galerie Vivienne fut créée en 1813 par la Comtesse de Caen — léguée aux Beaux-Arts pour qu'ils l'entretiennent — les revenus immobiliers doivent être donnés à des artistes, où est passé l'argent — Puis les Beaux-Arts ont déclassé la Galerie. En 1965, revenant des Monts de Turquie et d'Anatolie, Huguette Spengler tombe amoureuse de la Galerie Vivienne, achète 5 magasins et les occupe, voulant en faire un centre culturel. Sur ce intervient un gérant masqué (soutenu par les Beaux-Arts) qui achète 70 parts de la Galerie, et ne va pas cesser d'agresser « cette putain, cette folle, cette aventurière ». Il la poussera à deux doigts du suicide. Et aujourd'hui, après un procès, elle est expulsée de la Galerie Vivienne pour non renouvellement de bail, pour n'avoir pas vendu des parapluies et n'avoir pas fait les réparations électriques nécessaires.

Je quittais alors la chambre d'Huguette Spengler, un endroit de rêve où des boas montent le long d'arbres rouges, des paons bleus sont peints sur d'immenses fenêtres en demi cercle, les lits sont sur estrade et cousus de fil d'or, les postes de télé peints en rouge et les salles de bain en or, et où des tuyauteries de gouttières servent de colonnades au beau milieu de la pièce.

Comité de soutien à Huguette Spengler
10, rue du Pélican
Paris 1er
Pour contact : Philippe Bone, 231-72-46.

SIGMA n'a plus de vinaigre

Réaumur : Ça ne démarre pas trop mal : le vendredi, on peut voir, pour trois cents balles les quatre heures d'**Amougies,** de Roy et Laperrousaz. La sono est si dégueulasse qu'il faut se barrer avant la fin. Tout de même, on peut reconnaître au passage le Soft, Beefheart, l'Art Ensemble. Jour de gloire chez les zonards bordelais.

Sébastopol : Amougies quatre ans après, on se dit : faut pas pousser. Erreur : c'est si marrant d'autopsier la miousik d'antan et de se rebaigner hilares dans les fureurs des Nice ou de l'Art Ensemble.

Réaumur : Samedi, la culture s'écroule avec un bruit léger : quatre heures de film de cul de M. Michel Lemoine passent devant les yeux désespérés de quinze cents intellectuels aux paupières lourdes. Pensez un peu, face au cinéma chinois, au nouveau cinéma yougoslave, la France présente une soirée radada dans un festival d'avant-garde. Bah ! On a les Alice Cooper qu'on peut...

Sébastopol : Moué, j'ai vu là du cinoche minet, l'amour avec des pincettes, rien de paillard et de joyeux. Lemoine affiche ses poussiéreuses minutes censurées : bof !

Réaumur : Jean-Luc Ponty, en pleine période « calme », joue un set des plus classiques en provoque le délire. L'an dernier, en transhumance vers la folie totale, il avait fait fuir la moitié de la salle. Le lendemain, Michel Portal Unit. C'est sinistre à dire : Portal a présenté le meilleur concert de l'année à Bordeaux et s'est pratiquement fait jeté.

Sébastopol : Dimanche soir, « Le pamplemousse électro - magnétique » par les Pieds Nickelés super-stars. Mes potes ont gueulé leurs brides de cris, comme ils le font toute l'année à Bordeaux. Berteau raconte Modigliani, Debord potusse la chanson, le bouillant Strubel déchiquète ses poèmes de Niagara, le flûtiste Robert Rangell et le guitariste Chaveroux virevoltent, Maurice Claude projette ses films sur les africains des brousses, véritable douanier Rousseau du cinéma, le Kid Nabosse baratine gaiement tout ça. Nous, on était bien, et relax. Eh bien, y'a eu des minets en chaleur pour tout interrompre, réclamer une soirée bien charpentée, emmerder les autres de leurs frustrations téléspectatrices. On a continué la fête dans la cave de la Cour des Miracles, sans intrus.

Réaumur : « The Cage », par le Barbwire Theater, prisonniers américains libérés sur parole. Un théâtre conventionnel au possible. Mais il est de coutume, à Sigma, d'applaudir les « kolossals numéros de classe internationale ». On trouve les ballets de Bali suffisamment exotiques pour être sublimes. La Mémé, troupe de théâtre éclatée à souhait, réussit l'abordage de sa mère nourricière, le Grand Magic Circus. De Magma, comme de Sigma, on retiendra surtout une foule de questions restées sans réponse.

Sébastopol : Lundi 20 novembre à la mairie : petits fours, porto, Chaban, courbettes, accolades, généraux, pots-de-vin, caviar, contrats...

Réaumur : Et les freaks bordelais ont dû se trouver bien cons le lendemain lorsqu'ils confondirent, à travers l'épaisse tignasse de fumée de la première gauloise de la journée, une tache d'huile sur les pavés mouillés avec le vrombrissement cervical du light-show de Bill Hamm.

Sébastopol : Christian Le Vraux
Réaumur : Jean-François Brieu

Dodo rock

Les yeux du grand mage Damon Reinebold luirent dans la pénombre lorsqu'il balança sa boule de cristal en plein dans les projecteurs du studio d'enregistrement. « Et maintenant, marmonna-t-il élégamment. vous allez vous enfoncer de plus en plus dans un sommeil hypnotique doux, doux... profond... profond... doux... ». Les deux têtes chevelues de Teegarden et de Skip « Van Winkle » Knape oscillaient déjà comme des pendules déréglées et s'arrêtèrent tout à fait quand leurs mentons touchèrent leurs pourpoints. D'un geste ample et majestueux, Damon fit signe aux ingénieurs du son du studio de Westbound records, à Detroit : on pouvait enregistrer. Dans la cabine, le guitariste Mike Bruce, qui était venu regarder, succomba à Damon et s'effondra, rattrapé de justesse à un centimètre du sol par un autre spectateur. et Damon d'expectorer dignement. L'esprit de la musique coule à travers vous, s'empare de votre corps... quand je dirai 4, vous pourrez vous mettre à jouer... 1... 2... 3... ». A 4, « Van Winkle » écrasa les touches de son orgue électrique et Teegarden lança un grand roucoulement. « Dancing in the streets », l'un de ces morceaux vigoureux du rock de Motor City. Ils ont souvent accompagné le chanteur Bob Seger. Après chaque morceau, Van iWnkle et Teegarden retombaient dans leur coma extatique. Pourtant, ils retiennent l'impression d'avoir joué en public. A la fin, Van Winkle clignait des yeux. Quand l'enchantement s'évanouit, il nous fit bien rire. Se redressant, il s'exclama : « Alors, quand c'est qu'on commence ? ». Le disque sera bon. John Vetebey.

possibles sur le plus de choses possibles. Ils font en plus un Contact Communauté. *Passez les voir 10, rue Pélican, métro Palais-Royal, c'est aussi là que se tient la permanence de E le journal de liaison et d'expression de nos écoles parallèles naissantes. Ceux que le folk intéresse pourront jouer, écouter, enseigner, apprendre et hootnanyser à souhait au même endroit.*

A Lille, une librairie coopérative se monte, pour acheter le fond de commerce, payer les frais d'ouverture et constituer un premier stock il leur faut 100 sociétaires qui donnent chacun 60 F en un ou plusieurs versements !). Les Nordiques ou ceux que ce bon exemple incite peuvent écrire à Catherine Goffaux, 88, rue Brûle-Maison, 59-Lille.

Ceusses qui ont besoin de construire un immeuble ou une bibliothèque et ont un peu d'argent pour le payer peuvent appeler Michel Allemand, 636-09-11. Qui se trouve mieux que lui a gagné un grand verre de Wao bien frais.

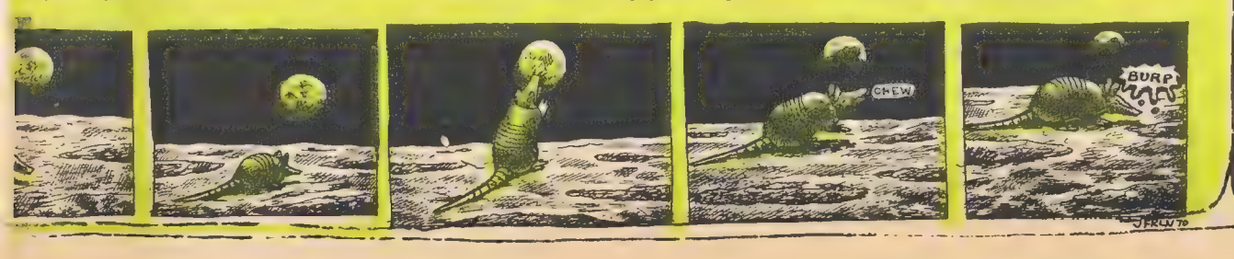
Jerrycan Expéditions, 43, rue de Lancry, Paris 10e, organise des supers trips en petit bus au Maroc. Si vous trouvez six ou sept copains pour partir avec vous ça peut être un pied très intéressant, car vous serez seuls à bord et les mecs de l'organisation sont super-sympas. 390 F, 15 jours, tout compris (mange et dodo). Nous sommes un bon nombre de jeunes filles bon genre à essayer de mettre sur pied un grand atelier, couture, fabrication de vêtement, tricots à la machine, poterie, sérigraphie, crèche et uotuti quanti. Celles que ça concerne m'écrivent, Si de passage à Paris vous avez besoin d'une douche chaude le Centre Sportif du Bullier, en haut du boulevard Saint-Michel, en a d'excellentes, elles sont au premier et deuxième sou-sols.

Quelques lecteurs ont écrit pour demander des renseignements.

C. Blanc à Lunel demande des charters pour l'Afghanistan : la compagnie afghane Ariana, 90, Champs-Elysées, Paris 8e, propose pour les moins de 26 ans un vol aller retour Paris-Kaboul pour 1.600 F. Nombreux sont les dégoûtants qui veulent l'adresse de Suck : PO BOX 2080 Amsterdam. Un lecteur encore plus sale veut se chauffer avec du gaz de, fumier : Fiches Ecologiques, Vingrau, 666000 Rivesaltes, éditent toute une série de petites brochures (de 1 à 5 F) sur un nombre de sujets fort variés : comment construire une pompe éolienne bon marché, un chauffe-eau solaire, fabriquer des bougies, élever des chèvres, les principes du méthane, gaz de fumier, une liste des agriculteurs et fournisseurs biologiques. Pour terminer et pour la sixième fois voici l'adresse de « C », le bulletin des communautés : C, 4, allée Roland-Garros, 94-Orly. Tout ceux qui veulent des tuyaux très précis écrivent et ceux qui en ont les envoient. G. GLANDE.

Dans la série : l'ORTF se fout complètement des droits d'auteur autant que des auteurs », **Gong** nous a fait remarquer que « Informations dernières », les actualités tardives de la première chaîne utilisent depuis le mois de septembre, sans avoir prévenu qui que se soit, les premières mesures d'un morceau de Continental Circus : « What do you want ».

A suivre avec curiosité.



Underguide Marseille

Sertie au sud-ouest par la Méditerranée-bleue-Méditerranée, du Nord au Sud-Est par des collines odorantes couvertes de sauge, fenouil, romarin, thym, sarriette, ainsi que par les effluves de plus en plus insidieuses des Wendel greffés Sidelor et autres Solmer, la ville de Marseille décevra les tristes individus en quête de cheval ; le marché des p'tits dealers ayant été relativement démantibulé par la manne flicouse au cours des deux dernières années. A part ça, sans être des plus accueillante, la ville reste une des plus riches, bigarrée, vivante de France et même, si vous vous êtes fait braire à attendre des heures sur une autoroute avant de l'atteindre, nous ne vous conseillerons jamais trop de vous couler dans les rues étroites d'un Marseille folklo et vivant que les promoteurs auront rasé d'en moins cinq — ce qui, nous tenons à le souligner, est plus qu'une amputation mais une décapitation de notre national patrimoine culturel. Avant, allez donc chercher à voir les combats de coq organisés par les Chinois du quartier du Panier le dimanche matin.

OU DORMIR ?

— se rendre dans le **quartier de la porte d'Aix.** Vous trouverez là une multitude de petits hôtels avec des piaules autour de 10 francs la nuit. Vous avez quelques chances d'attraper une allègre colonie de morpions et de coucher avec un cafard en guise de compagnon.

— **Auberge de jeunesse de Bois-Luzy** (tél. : 48-28-83). Prendre le bus n°s 8 ou 6 aux allées Gambetta. Descendre à l'avenue Bois-Luzy (12e). Une nuit 5,50 F. Que vous vous rendiez à Toulon ou remontiez vers Paris, vous avez intérêt vue sa situation, à dormir là.

— **A.J. de Bonneveine** à 100 mètres de la Plage (tél. : 76-21-81). A la Préfecture prendre l'autobus n° 19. Descendre sur la corniche après avoir longé l'hippodrome du parc Borély. Une nuit : 5,50 F.

— A côté de l'A.J. de Bonneveine vous pourrez également dormir au camping « des vagues » ouvert toute l'année. Prix : 2 F par personne + 1 F pour l'emplacement. Les douches chaudes sont gratuites. Tél.: 73-04-88.

— **Camping les Iris** (Vaufrèges) à la sortie de Marseille en direction de Cassis. Douches chaudes payantes. Camping 1re catégorie. Ouvert toute l'année.

Il est interdit de planter sa tente dans les collines à cause du feu. Mais si vous êtes vraiment dans la merde rendez-vous à la Fac St-Charles (près de la gare), salle II, vous trouverez tout un tas d'amis gauchistes qui tenteront, sympas, de vous dépanner une nuit, deux nuits. A la cité universitaire de Saint-Jean-du-Désert, des dizaines d'appartements ont été squattérisés pendant deux ans par de joyeux communards. cette année, la fête tire à sa fin.

QUE LIRE ?

Pas **Le Méridional**, extrême-droite, raciste et marrant, pas **Le Provençal**, triste, defferiste (du nom du PDG de gauche, maire de la ville), pas **La Marseillaise** (communiste) qu'un sang impur abreuve... Pourtant vous les achéterez, **Le Provençal** surtout, pour les petites annonces.

Autres prospectus : **Image Provence Méditerraée** et **Provence Magazine** dont le rédacteur en chef fut, paraît-il, poète aux **Cahiers du Sud**, ami d'Eluard et autres médailles de sauciflards à la mémoire « courte ».

Autrement :

Agence Presse Libération : 6, rue Barthélémy, Marseille - 1er. Tél. : 42-66-85.

Agence Surya : nouvelle agence de presse. Rien à voir avec le militantisme A.P.L. ; très sympa au reste ; pastis le midi et le soir pour les amis.

Mantéia : revue intellectuelle : envoyez vos nouvelles à Jean Todrami, 39, allée Léon-Gambetta (1er). Il paye très bien ou très mal, je sais plus.

Survivre et vivre Méditerranée : heureusement qu'ils sont là pour donner des informations sur les apocalypses écologiques en formation entre Martigues et Fos, ou que des laids ont fait le tour de tous les journaux locaux pour leur demander de ne pas parler de la pollution, les assurant de contrats de publicité en échange de leur discrétion. S'adresser à J. Manuceau, C.N.R.S., P. 501, tél. 75-42-42.

Demain l'Occitanie : revue régionaliste. Boîte postale 47-13202, cédex 1.

Revue du Comité d'action des enseignants : a craché 125 pages pour expliquer pourquoi **Education égale mise en condition.** A commander contre 5 F à la librairie Lire, 16, rue Sainte.

Journaux de lycéens : **le journal des Remparts** est rédigé par des types du technique.

Y'en a marre : journal corporatiste des employés de bureau.

Même combat : journal des émigrés. Pour avoir des tuyaux sur tous ces journaux, une seule adresse : Lire ; merci Lire !

Le journal de l'Action Culturelle était débile, provoquant, mis en page façon **Actuel** voici cinq ans. Il est devenu le dépliant hygiénique d'une contestation au Rexóna.

POINTS DE CONTACT

A, B, C : la librairie Lire, 16, rue Sainte, librairie coopérative créée après mai 68, elle vous offre un choix important en psychanalyse, littérature, politique et occitane. Les gentils fafs l'ont mitraillé en 1970. Vous y rencontrerez tous les courants du mouvement révolutionnaire (G.R., L.O., les maos au complet, la Ligue, etc.).

Poètes, peintres, fréquentent également la librairie **La Touriale,** 207, boulevard de la Libération. Puech, l'avenant patron, ne saurait vous empêchez (bof) d'épiler tout à loisir sa littérature (bof, bof...).

A part Lire, **la salle II, le P.L.M.,** à côté de la bibliothèque municipale (derrière la fac St Charles). On vous fera rentrer au restau U de la fac. Possibilité de bouffer gratis au rab.

Le Petit-Saint-Jean ; Cours d'Estienne d'Orves (1er) : ouvert toute la nuit. Face au journal La Marseillaise. Mollo : Indic, flics.

Le Terminus : bar-restaurant sur la route de Cassis. Légèrement en retrait avant le virage vers le campus de Lumigny. Repas à 7 F. Fréquenté par les universitaires gauchisants de Lumigny.

Le Fort Saint-Jean, à droite du Vieux Port, tournant le dos à la Canebière. Freaks de tous les pays se réunissent à son pied, fixant sur leur rétine le souvenir d'une mer que tout homme libre doit chérir. Fraîcheur nocturne et flics après 22 heures vous empêcheront d'y piquer un petit roupillon. Evitez les boîtes tout alentour du Vieux Port.

Restau pas trop chers : Restau U ; dans la plupart on ne demande pas les cartes.

La plupart des restos pas chers sont autour de la Porte d'Aix (nommée place Jules Guesde par les panneaux de l'autoroute). Des noms, des noms : Le Réunionnais ; Au Bes Fin, Tunis-Carthage puis, ouvrez l'œil et le bon, le quartier fourmille de couscous à 5, 6, 7 F !

TOUT EST A VENDRE

Chaque dimanche matin, un vrai **marché aux puces** (sans Fly Tox comme à St-Ouen) se tient entre le bd de Dunkerque et le bd de Paris. C'est pas encore trop réglementé et vous pourrez y vendre les fruits de votre labeur sans attirer la présence de la brigade économique.

Emmaüs : Traverse Parangon (8e). Sommiers à 30 F, armoire de 50 à 200 F, tables de 20 à 100 F, chaises de dentiste et de douairières... Vive la société excrémentielle. Ouvert chaque jour de 14 h 30 à 19 heures. Fermé le dimanche et les jours fériés.

Le marché arabe, toujours à la Porte d'Aix ! On vous fera des offres pour tout ce que vous portez (montres, fringues, etc.). Dénudés, vous vous habillerez de djellabas et autres chechias. Même si elles ne vous paraissent pas chères, marchandez.

Disquaires : Bourgerie, 42, rue de la République. Modeste d'apparence, mais à l'intérieur un choix terrible de pop et de classique. L'accueil va de pair.

Egalement chouette : Melody-Lane. rue Barthélémy.

VOIR, VOIR

Cinémathèque de la MJC de la rue de la Corderie ; rue Sylvabelle au centre de Recherche pédagogique.

Cinémas d'art et d'essais : le Festival au Cinq Avenues et au Vieux Port. Le Breteuil, Convention et Marotte.

Théâtres :

Action culturelle : mutation assez réussie de Karsenty et Herbert. Une bonne sortie de temps en temps (ex. : le théâtre du Chêne noir en octobre, le théâtre de la Potence de Grenoble en décembre, Paco Ibañez en février). Pour le reste, « action » bien théâtrale.

Théâtre Toursky : 22, avenue Edouard Vaillant, tél. 50-75-91. A fait venir Ferré, Le Forestier, des orchestres pops. Dirigé par la bande à Martin, mecs terribles. On peut toujours proposer un spectacle.

Mini-théâtre : une centaine de places, sympa, cherche des auteurs pour un festival de théâtre au Printemps. Ecrire au Mini Théâtre, place Carli, Marseille 1er. Joue Arrabal, Ionesco, Sade. Chaque samedi vers 21 h 30, spectacle gratis de cabaret, chants, déclamations ; réclamations, mosik, poésie au programme, chante qui veut.

David de Michel-Ange

PIEDS DIVERS

Amon Düül II : **5 janvier Strasbourg, 6 Lille, 7 Dijon, 9 Lyon et 10 Lyon, 12 Valence, 13 et 14 Grenoble, 15 Annecy, 16 et 17 Bordeaux, 19 Limoges, 20 Amiens, 21 Nancy.**

Rock pas dégénéré **(7, rue Beautreillis, Paris 4e, 277-96-80)** : Gong **les 17 et 19 à Lyon (théâtre du VIIIe),** Gong et Nico **le 23 à Besançon,** Crium Delirium **le 13 à Sevran (avec** Valerie Lagrange), **le 17 à Châteauroux.** Crium et Nico **le 27 à Noyon, le 28 à Sartrouville.** Catherine Ribeiro **du 18 au 20 à Lyon.**

L'Ecole Normale Supérieure (45, rue d'Ulm) organise des concerts de jazz un vendredi sur deux à 20 h 30. Mal Waldron, **le 5,** Perception **le 19. Places 7F.**

Komintern : **12 Orléans, 13 Blois, 14 Joué-les-Tours, 18 Bourg-de-Péage, 19 Grenoble, 20 Bologne, 21 Milan, 28 Villeneuve-le-Roi, 6 février Amiens.**

Barricade II : **tournée en... Yougoslavie en janvier. 5 Trieste, 7 Koper, 9 Split, 11 et 12 Dubrovnick, 15 au 19 Zagreb, 21 au 23 Ljubljana. Et ensuite, « si tout se passe bien, nous serons appelés à nous produire dans d'autres pays de l'Est ». Ooooh my soul !**

au 3 février dans la région de Belfort.

Au bonheur des dames **au Ranelagh (6, rue des Vignes), le 18.**

Le concours est ouvert : qui, eux ou Albert et sa Fanfare, a su dénicher les twists les plus tarés, les rocks les plus débiles, les perles les plus nulles ? En plus, ils nous promettent des décors kitsch, des attractions minables, bref mieux qu'un concert pop, mieux qu'un festival : un grand gala dansant et décadent. Et puis le twist, après tout, c'était pas plus con que Led Zeppelin.

Ange **le 11 à Toulouse, le 12 à Rodez.**

Réouverture du club folk « La Chanterelle » à Lyon, 9, place Colbert. Tous les mardis soir à partir de 20 h 30.

Des morduS de mosik prévoient pour février l'ouverture à Roanne du Rainbow Auditorium, **500 places, une sono quadri, du light show, un free market (disques rares, presse parallèle), des soirées disques, des groupes, etc. Zowie !**

Big Beat **numéro 7 est paru (Jerry Lee Lewis, Ricky Nelson, Chuck Berry), c'est la revue de la « Fédération des amateurs de rock'n'roll et de country'n'western ». 2,50 F. Ecrire Alain Mallaret, 40, rue de l'Espérance, 421000 Saint-Etienne.**

Georges Collange **nous écrit tous les mois pour que nous parlions de** Johnny Cash, **en nous envoyant les deux mêmes photos : sur une,** Georges **tout seul avec une dédicace à** Georges Collange. **« Some get high on LSD, I get high on** Johnny Cash **» est la devise de** Georges Collange, **« Johnny Cash fan number one in the world ». Tant de persévérance ne pouvait nous laisser indifférent. Voilà qui est fait. Pour tout autre renseignement, écrire à** Georges Collange, Johnny Cash **Society, B.P. 16, 69580 Sathonay. Il se fera une joie de vous envoyer les deux photos en question, ainsi qu'une abondante documentation. Clippity-clippity-clop. Et si vous n'aimez pas** Johnny Cash, **vous aimez peut-être l'authentique musique** Cajun. **Dans ce cas, écrivez à « La Louisiane Records », 3211 Johnston Street, Lafayette, Louisiana, 70501, U.S.A. Leurs prix : 5 dollars l'album (franco de port).**

Barney Wilen, **un des meilleurs musiciens de jazz travaillant en France, et son groupe** Moshi, **histoire de faire piailler un peu ceux qui aiment les catégories bien tranchées, sont passés au rock urbain, strident et électrique. On peut les contacter au 97, rue de la Folie-Méricourt, 75011 Paris (357-42-27).**

Le Collectif Jeune Cinéma **a repris ses activités et organise des projections de films différents tous les mercredis à 20 h 30 au Centre Américain (261, bd Raspail). On peut y amener ses films (super 8 compris). Entrée 4 et 6 F. Secrétariat : « La Quincaillerie », 20, rue Rodier, Paris 9e (878-17-88). Permanence lundi, mardi, jeudi matin et samedi après-midi.**

Si vous vous sentez attirés par la « recherche ésotérique et mystique, très libre quant aux opinions, relié cependant à une forme très libérale de christianisme », adressez-vous à TRP Migliori, « La Lanterne Obscure », 176, route des Romains, 67200 Strasbourg. Sinon, contre les mystiques : le D.T.T.

Le Prix Quetton 1972 **a été décerné à** Willem. **Le Prix Quetton est un magnifique entonnoir argenté gravé au nom du lauréat et du sigle « Prix Quetton ».** Quetton **212 de décembre paraîtra dans les premiers jours de janvier.**

Quijano **est un peintre et un dessinateur de la péninsule franquiste : il expose au centre culturel de la rue St Pianelli, dans cette bonne ville de Toulon qui ne s'était guère signalée depuis le sabordage de la vaillante flotte française. Allez-y du 6 au 17 janvier à partir de 14 h. Vous y verrez l'envers de la corrida de cinq heures du soir, l'Espagne sans touristes, nue et piaillante.**

ALLEMAGNE UNTERGRUND

Le vent avait longtemps soufflé dans le Bade-Wurtemberg, bousculant tous les conforts d'un peuple brisé par le fascisme et abruti par dix ans de guerre. La Forêt Noire étouffait ces bruits pourtant fameux : on en parlait sans trop les connaître. Education anti-autoritaire, grands combats d'avant la contre-culture, mélanges uniques de théorie marxiste et de pratique libertaire, une énergie superbe avant un éclatement souvent inévitable. Ces tourmentes avaient leurs propres sons, à la mesure de leur démesure, un rock jupitérien, planant et polychrome. Du grand brouet de la « gegen-kultur » et de la « subkultur » ont jailli des formes neuves, dans une alchimie légère qui rappelle la grande symbiose du rock californien. Cette époque même s'achève, il était grand temps d'éclairer notre lanterne trop sourde en deux articles, « untergrund », gegenkultur et agitation d'un côté, musique de l'autre. Cinq ans d'explosions.

L'espace ressemble à un atelier de canuts de Lyon, fortes charpentes rivées d'acier rouillé, aux bois craqués par des froidures venues de la mer du Nord, une haute voûte centrale, trois balcons à gradins où étaient installés de vieux tours, des fraiseuses à main, un côté prolétaire du siècle dernier, antique et familier. Les machines ne cliquètent plus, mais un autre bruit fait frémir les grands bois. Le soir, plusieurs centaines de jeunes mecs viennent à la Fabrik, **une vieille usine de Hambourg accaparée, avec l'accord de la municipalité sociale-démocrate, par un groupe de freaks qui y présentent une zone à peu près alternative.** La Fabrik **offre chaque jour un divertissement différent, un groupe pour cinq francs,** Cluster **ou** Brian Auger, **les bons groupes allemands, un ciné-club. On peut barbouiller des toiles de ses phantasmes, manger et boire du résiné, jouer aux échecs, organiser des crèches. On ne fume guère, la** Fabrik **n'est pas le** Paradiso, **ni d'ailleurs une copie moins marchande du** Fillmore, **plutôt une espèce de quintessence des deux. Sur ces murs autrefois laborieux, point de slogans sinon le sigle anarchiste parfois appliqué au marker. C'est à Hambourg que la** gegenkultur, **la contreculture à l'allemande, a jeté ses premières institutions.**

Dans un wagon, une centaine de salades font le tour de l'Allemagne. Pendant un an, se desséchant progressivement et se réduisant à un trognon dérisoire plus noirâtre qu'une tête de Jivaro, Wolf Vostell, l'un des grands du happening et de l'art allemand expose, dans le cadre de Berlin 72, une petite mais puissante rétrospective. Ces **Aktionen,** comme il les appelle, portent une signification, la provocation, la laideur, la dégradation, les cycles biologiques. Il compare, graphismes à l'appui, la vie d'une salade à la vie des individus qui ont accompagné ces salades. Les deux sont dérisoires, et peut-être le procédé lui-même. Plus loin Brehmer, un autre artiste, peint des courbes, celles des teneurs d'anhydride sulfureux et de gaz carbonique dans le ciel de Berlin. Affligeant. Une autre salle, Brus, un membre du groupe de happening de Vienne, émigré à Berlin pour fuir la justice outragée, montre les photos des actions les plus violentes, les leurs, à Vienne entre 1964 et 1967. Il marche longtemps, couvert de sang dans la rue. Personne ne tourne les yeux. Ses amis, Muchl et Nitzsche, se bombardent d'excréments — ce qui assurément choque l'assistance. Brus n'est jamais venu exposer à Paris. Qui s'en étonne ?

Heidelberg, une autre forme d'Aktionen. Un procès s'ouvre à Karlsruhe le 7 novembre, celui du S.P.K., un groupe d'anti-psychiatrie, ultra-gauchiste et remarquable, qui a réussi à soigner, sans moyens ni suicide, cinq cents malades mentaux. Trop actifs, on les accuse de complicité avec la Rote Armee Fraktion, **le très célèbre groupe surnommé péjorativement Bande à Baader, qui sert d'épouvantail à libéraux et permet dans une répression mêlée de liquider les gens trop agités. Les trois accusés du S.P.K. sont amenés sur des brancards, deux d'entre eux pieds et poings liés. Un couple, le docteur Huber et sa femme qui ne se sont pas vus depuis quinze mois, est séparé avec brutalité. Scandale, tumulte et expulsions. Le procès continue sans la présence du public, des accusés et de la défense qui refusent d'y revenir dans ces conditions. Embarras dans le prétoire, mais les condamnations sont garanties. A Hambourg, à Berlin, on commence à juger les membres de la R.A.F. : l'accumulation des preuves, à chaque fois, s'envole bizarrement à l'audience, les faux témoins se récusent. Aucun doute pourtant : une bonne partie des accusés appartient bien à la R.A.F. Mais qui donc a fait quoi ? Quelle est ici encore la part des provocations ? Qu'importe, on condamne. Au même moment, les facultés de Berlin et Heidelberg sont en grève, mais pour des motifs corporatistes. Les maudits se débrouillent tout seuls. Ou presque. Seuls les maoïstes grommellent.**

Willy Brandt, un social-démocrate plus propre que ses comparses, a été réélu confortablement grâce au vote massif des jeunes et d'une bonne partie des gauchistes qui soupirent : « Il fallait le faire ». 91 % de votants, mieux que tous les scrutins français depuis la guerre. Le Parti communiste lui-même a voté Brandt. Les jeunes socialistes, les Jusos, s'agitent, certains ont les cheveux longs, et arborent un Lénine au revers de leur veste. D'autres ont déjà la démarche lourde des bureaucrates du S.P.D. La plupart sont d'anciens gauchistes qui croient à la nécessité de ce que Rudi Duschke appelait « la longue marche à travers les institutions ». Ils ne se battent pas pour absolument rien, ces Jusos. Au sein du S.P.D., un parti relativement démocratique, ils pèsent d'un poids autrement plus important et autonome que le mouvement des jeunesses communistes dans le P.C.F. Au moins sait-on qu'ils existent, qu'ils élaborent une ligne qui leur est propre, qu'il y a des conflits, des bagarres, des exclusions, et qu'ils arrivent à être majoritaires dans l'appareil socialiste de villes comme Munich, Wiesbaden et Francfort, où l'on vient de construire en six mois trois mille places dans les jardins d'enfants. Une récupération dont les gauchistes ne sont pas mécontents. **Dans les usines, la combativité n'est pas très forte. La concertation, le réformisme, un relatif bien-être, et puis les Arabes vont au charbon. Il y a encore deux cents gauchistes établis chez Siemens et Telefunken à Berlin, autant à Hambourg, mais la grande vague est passée. Convaincre le prolétaire allemand de la révolution prolétarienne, voilà un grand-œuvre auquel postulent une bonne douzaine de partis marxistes-léninistes, qui cherchent à découvrir, chacun de leur côté, le rouge le plus pur. Kommunistische Bund à Hambourg, KDP-ML à Berlin et on ne sait pas trop où, groupes articulés autour de journaux,** Rote Fahne **et** Rote Morgen. Russelheim, près de Francfort, sur les terres du baron von Opel, fabricant d'automobiles et exploiteur de turcs. Les jeunes ouvriers et apprentis du coin, emmenés par les militants du groupe autonome auquel participe Dani Cohn-Bendit, occupent la Villa Hallermann, vacante depuis le début de l'année, pour y créer un centre de jeunes que la municipalité leur refuse. Musique, défonce, vie et politique, ici, au moins, la revendication essaie de ne pas éclater. Maos et révisos viennent aider, il faut bien être présent quand ce sont les jeunes ouvriers qui se battent. Pendant six jours, dans la fête et l'énergie, la population, cette fois, aide et s'informe. Les flics cognent le sixième jour. Les amis de Dani sont expulsés, la maison est gardée, il n'y en a pas d'autre de libre. Un peu partout en Allemagne, les occupations continuent avec, souvent, une relative tolérance des autorités. A Berlin, un hôpital désaffecté — le Georg von Rauch Haus, du nom d'un étudiant descendu par la police — est tenu depuis un an par un groupe d'apprentis et d'étudiants. Le Sénat de Berlin-Ouest désespère de les virer par la force, ils sont populaires dans le quartier. La municipalité leur envoie donc tous les sans-logis, tout en se refusant à la moindre subvention. En avril, on fouille la maison pour y chercher d'hypothétiques bombes, vingt-huit arrestations, et les interpellés perdent leur boulot. Début décembre, la ville demande le contrôle des activités du Georg von Rauch Haus sous menace d'expulsions.

Ce sont sept exemples de la fragmentation du mouvement allemand. L'Allemagne de Willy Brandt pratique le laxisme répressif, à michemin entre la tolérance hollandaise et la politique d'oukases d'un Raymond Marcellin. La stratégie fonctionne dans l'incertitude, chacun pour soi. Les groupes ont tendance à s'ignorer, repliés sur leurs territoires et engoncés dans leurs costumes idéologiques, ne se reconnaissant qu'entre eux, presque à vue. Les contradictions se sont exacerbées, dans un évolution inverse de la nôtre. En France, avant mai 1968, chacun priait dans sa chapelle, égrenant son chapelet de dogmes. Mai 68 a lancé une large contestation anti-autoritaire, la grande question des institutions qui va s'achever ces temps-ci, notamment sous la chappe du programme commun. L'Allemagne a vécu l'inverse, dans une fulgurance d'expériences et d'échecs que notre gauchisme a réverbérés depuis trois ans. Les jeunes n'y ont pas grandi dans l'ombre d'un parti communiste puissant, obnubilés par une guerre d'Algérie contre laquelle on ne protestait guère. Là-bas, le champ était d'autant plus ouvert à la constestation et à l'interrogation que le miracle économique allemand avait amené la prospérité et que l'opposition traditionnelle prenait des vacances en s'alliant en 1966 à la droite dans « la grande coalition » menée par le chancelier Kiesinger. Le S.D.S., organisation d'étudiants du S.P.D., était exclue au début des années soixante pour déviation de gauche et se trouvait libre de se chercher une voie autonome dans l'A.P.O., opposition extra-parlementaire, qui ne pouvait s'exprimer qu'hors des institutions par l'action directe. 1966-1969, l'âge d'or de la lutte anti-autoritaire, l'exploration explosive des alternatives. L'A.U.S.S., l'équivalent des C.A.L., lance une grande campagne d'information sexuelle dans les lycées. Un combat fameux, le onze février 1967 deux rédactrices en chef d'un journal de lycéennes, le **Bienen Korb Gazette,** âgées de 16 et 17 ans, distribuent à Francfort avec l'accord du directeur de l'école un questionnaire portant sur la sexualité des filles de neuf à treize ans. On imagine l'équivalent en France. A Berlin, dès le début 1968, les femmes du S.D.S. organisent les conseils de femmes, qui, dans leurs proclamations, lancent tous les thèmes du M.L.F.

Mieux, on passe à la pratique. Communes, Kinderlaeden — les jardins d'enfants anti-autoritaires —, il s'agit d'éviter à la génération suivante de souffrir longuement pour se déconditionner de l'héritage bourgeois judéo-chrétien, de leur apprendre à revendiquer le stade anal, de rompre l'attachement univoque aux parents. Une commune, la première, indique les déchirements qui vont suivre. Kommune I, politique mais libertaire, mélange hybride de gauchisme et de contre-culture avant l'heure, pratique des méthodes spectaculaires teintées de happening. Exclusion du S.D.S., procès bourgeois, les membres de Kommune I vont connaître les duretés de l'honnêteté. Fritz Teufel, le plus connu d'entre eux, vient de sortir de prison. Depuis 1968, il y a passé pour manifestations diverses la moitié de son temps. Dieter Kunzelmann, lui, y est rentré au printemps. La presse s'est répandue en abjections sur toutes ces libérations douloureuses, que ce soient les jardins d'enfants, où — calomniait-elle — les pères échangeaient leurs femmes pour mieux provoquer les enfants, que sur Teufel et Kunzelmann qui, écœurés, n'ont pu répondre que de façon ordurière. Ce qui, évidemment, aggrava leur cas. Kommune I éclate fin 1968. La trajectoire ultérieure de ses membres illustre l'éclatement prévisible du mouvement anti-autoritaire : Teufel devient anarcho-maoïste, Kunzelmann rallie la R.A.F., Enzensberger, marxiste-léniniste strict, Langhans produit films underground et concerts pop.

Le mouvement anti-autoritaire va dépérir en 1969, acculé à des choix qu'il n'avait pas prévus : le prolétariat manifeste une combativité nouvelle dans une grande flambée de grèves sauvages. Les socialistes prennent le pas sur la droite et contrôlent le pouvoir. La lutte des étudiants paraît d'un seul coup très isolée et catégorielle. Pour vaincre, il faut aller organiser l'usine. Mais de quelle façon ? Le S.D.S. se dissout début 1970, tiraillé entre les stratégies ; on évalue à dix ou quinze mille le nombre d'étudiants passés par l'usine. D'autres poursuivent un intéressant cycle de la décomposition résumé dans **Sexualité et Lutte de Classes** (Maspéro).

Le happening fécal

Les artistes, les premiers en Allemagne, ont cassé avec l'idéologie productiviste de la période de reconstruction. Dès 1955-1960, la rupture esthétique, le changement d'attitude de l'avant-garde, ses choix dadaïstes, ont de façon diffuse influencé le mouvement dans son ensemble. Les situationnistes peuvent écrire dans l'**I.S.** que « Jean-Jacques Lebel est un con ». N'empêche. Aux Etats-Unis, en France et en Allemagne, le happening a marqué de sa couleur la grisaille habituelle de l'expression politique. Et aujourd'hui, quand les Jusos invitent les jeunes militants à une réunion, on peut lire au bas de l'affiche Happenings en gros caractères (le ricanement du lecteur est ici recommandé). Un important mouvement néodadaiste s'est organisé en Allemagne en 1962 : Fluxus qui regroupe notamment Vostell et Beuys, artistes allemands de grande stature. Beuys, le premier, a introduit le dégradable, la mort et les cycles naturels dans l'art en construisant des œuvres en matières organiques, la graisse notamment. L'intention existentialiste qu'il voudrait exprimer — tout est périssable — s'est fondue dans une réflexion plus large sur le biologique et l'écologique. Personnage complexe et contradictoire, chrétien ou anarchiste au gré des jours, toujours coiffé d'un vieux feutre taché et d'un gilet décoré d'une barette en peau de lapin en souvenir de six ans d'une guerre laide. Une gabardine de la Croix-Rouge suisse sur les épaules, il a un peu l'air d'un des prisonniers de la **Grande Illusion.** Lors de la Documenta, la grande foire artistique de Cassel, il n'expose qu'un **centre d'information sur la démocratie directe** et milite pour la suppression des

partis politiques mais il roule en Rolls et les planchers sont tapissés de cuir. Un grand projet : « J'aimerais ouvrir une école de créativité. Ce ne serait qu'un grand hall de la foire de Düsseldorf qu'on me refusera. La ville participe à la spéculation et le vendra probablement à un trust. Tous les créateurs pourraient y montrer leurs idées, on y passerait de l'éducation des enfants à la subversion des vieux. Le changement ne peut se produire qu'à travers la créativité... »

Beuys a jeté les fondements de l'art pauvre et du Earth art bien avant les autres. Professeur à l'Akademie des Beaux-Arts de Düsseldorf, il refuse la sélection et s'est fait expulser pour cette raison par les flics. La bagarre continue. Alors que Beuys n'expose plus que ses idées politiques anarcho-conseillistes de droite, Vostell s'obstine à organiser ses Aktionen. Pour lui, l'artiste doit se battre dans le champ artistique, un vieux débat, déja : « Trop de gens se réjouiraient de notre retrait de la scène artistique. Elle verserait alors sans encombre dans l'esthétisme bourgeois. Non, non et non ! Il faut montrer la différence. Les happenings de Lebel étaient trop gentils et trop gais, un défoulement joyeux. J'essaye de créer des frustrations, mes **Aktionen** sont désagréables, violentes, dégoûtantes... » Quand en 1970, Vostell éventre une vache morte dans une exposition, on le poursuit en vertu de la législation sur les abattoirs. « Dada a bouleversé ma vie. Nos professeurs, après-guerre, encore marqués par l'esthétique monumentale nazie, n'en émergeaient que pour tomber dans l'idéologie du Design et du Bauhaus. Ils ignoraient Dada et le surréalisme. Voilà pourquoi Fluxus était nécessaire. Nous nous sommes organisés à Cologne autour du compositeur Stockhausen, point de mire de l'avant garde artistique. Nous regroupions des élèves de John Cage, comme la Monte Young, George Brecht, Higgins ou Nam June Paik, qui, lassé de la musique électronique, s'est mis à faire des « actions » avant de devenir l'un des précurseurs de la vidéo. Notre propos était de faire comprendre que le déchet et l'inutile portent le même contenu esthétique qu'un tableau composé, que l'art bourgeois n'est qu'une viande morte, que la vie fait l'art et que le cri spontané d'un enfant mérite autant qu'on l'entende que le chant du soprano de la scala. La culture bourgeoise nous a trop longtemps dicté ce que nous devions sentir et percevoir... L'art n'a pas à être agréable, il doit faire éclater les formes existantes et indiquer des voies de libération... » Par ses ruptures violentes et ses provocations, par l'invitation des Viennois, Otto Muehl l'explorateur du happening fécal et sado-masochiste, Jack Nitsche qui se couvre d'entraille animales, Fluxus a cassé le ronron Gœthe-Beethoven-Wagner. Leur combat prit des allures d'Hernani. Beuys s'est fait cogner, les vandales ont saccagé une des œuvres, une statue de la vierge qu'ils trouvaient difforme.

Hambourg, le siège local du S.P.D. Karl Drewos, le leader local des Jusos, la tête blanchâtre d'un Krivine qui aimerait trop la choucroute et la Dortmunder Aktion Bier. Il me chuchote : « Il faut que je me dépêche, j'ai une petit réunion clandestine tout à l'heure. » Dans ma tête, quelques phantasmes guerriers passent en convoi : « Avec qui ? » « Avec le parti communiste ouest-allemand, le D.K.P. Le S.P.D. nous interdit de les rencontrer et a tendance à exclure ceux d'entre nous qui collaborent avec eux... » L'an dernier, les Jusos ont manifesté en compagnie du D.K.P. contre l'augmentation des tarifs de tramway décidée par la municipalité qui est aussi S.P.D., dans une belle démonstration de démocratie interne : « On nous a chassé des locaux et on a viré plusieurs militants. Nous avons fait appel à Bonn, auprès du comité directeur. On les a réintégrés tout en les suspendant pour deux ans. » Que pensent-ils donc, ces réformistes, de l'autogestion ? « Nous n'avons pas de programme précis à ce sujet. Autour de Francfort, certains groupes Jusos sont attirés par l'expérience yougoslave, d'autres consultent les textes de votre P.S.U. Mais en Allemagne, les syndicats sont encore très droitiers, mais nous nous infiltrons peu à peu en compagnie du D.K.P. et le débat se déplace lentement... » Et la répression, les procès contre la R.A.F. et le S.P.K ? « Nous protestons contre l'utilisation que notre parti fait de la R.A.F. pour renforcer l'appareil répressif, notamment la loi de l'an dernier qui interdit à tout communiste ou gauchiste d'être fonctionnaire... » Les Jusos ont bâti le succès de Brandt. Ils regroupent en principe tous les membres du S.P.D. de moins de 35 ans et se proposent ouvertement, à l'aide de leurs vingt mille militants, de contrôler bientôt le vieil appareil. On les laisse s'exprimer, même si on essaie parfois de les censurer. Ils marquent l'apparition d'une gauche allemande qui se situe quelque part entre Mitterrand et le parti italien et ils sont bien plus forts que le D.K.P. qui les guigne... Le nouveau parlement de Bonn compte quarante députés qu'ils qualifient de « gauchistes ». Ils n'étaient que douze avant les élections. Les ambitions des Jusos sont modestes. Ils obtiendront peut-être la nationalisation de grandes banques de dépôt, privées en Allemagne, et la mise en place d'un capitalisme d'Etat... « Notre action est légère, mais pas complètement inefficace... »

Plusieurs Jusos travaillent à Release. Release est installé dans l'une des grandes artères de Hambourg, un double immeuble de trois étages : dans la grande salle du rez-de-chaussée, sur des bancs

ou des matelas jetés à même le sol, quelques types sont assis, le regard brumeux. Un autre gratte mollement sa guitare. La salle ne s'anime qu'à l'heure des repas, lorsqu'elle se transforme en restaurant macrobiotique. « Certains militants politiques nous reprochent cette passivité : ils oublient simplement que les gens, ici, ont assez entendu de mots d'ordre, et qu'ils ont envie de ne rien faire. » En fait, la lourde inaction du rez-de-chaussée cache un grouillement de machines, d'outils, de matériaux et de débris en montagnes à tous étages : une imprimerie offset au second, un cinéma consacré aux films expérimentaux, une coopérative de cinéma et de vidéo, un magasin d'artisanat. Les gens de **rock-liberation** expliquent avec sérieux et gravité qu'ils veulent fournir aux groupes allemands les moyens matériels de se passer des agences, des managers et des maisons de disques. Ils ont déjà organisé des concerts, préparent pour la fin de l'année un annuaire de toutes les adresses concernant le rock, et annoncent pour l'année prochaine la production de disques. A voir cet esprit d'organisation qui règne jusque dans les rangs des zonards et des défoncés, on les croit volontiers.

Peter, l'un des deux fondateurs de **Release** est un ancien junkie qui a connu la tôle travaille maintenant à la cuisine. Tout à l'heure il s'occupera du cinéma et il ira demain à la ferme, aux environs de la ville. Les cent-vingt membres de Release-Hamburg tiennent tous à une rotation systématique des tâches. Quant au fric, il vient pour un tiers de subventions municipales. Le projet le plus récent, une ferme en Afghanistan où partir fumer et méditer quelques mois,

car, m'explique Peter, « je travaille ici depuis trois ans et je commence à m'user. »
Au milieu de ces actions atomisées, seule la lutte des apprentis est neuve. En Allemagne, le corporatisme existe encore : il faut passer par trois années d'apprentissage et d'exploitation pour exercer la plomberie ou le métier d'électricien. Dani Cohn-Bendit et ses amis sont branchés sur plusieurs groupes d'apprentis et de jeunes ouvriers. Au petit déjeuner, un Cohn-Bendit inhabituellement maigre et le cheveu long discute des élections d'un atelier d'Opel où certains de ses copains sont établis. L'appartement n'est pas plus un pucier qu'une clinique d'accouchement de la ligne juste, et Mao voisine sur un mur avec un slogan moqueur. Depuis notre dernière visite, il y a deux ans, Dani n'a pas changé ses positions, à peine est-il un peu anxieux en songeant aux quatre procès qui le guettent alors qu'il bénéficie déjà d'un sursis de neuf mois : « Je finirai bien par faire un ou deux ans de tôle... » Et ce n'est pas la victoire de la gauche qui lui permettrait de revenir en France... N'empêche, il a le moral, la fougue, la faconde, l'ironie agressive et un peu démago qui nous plaisent. Christian émerge de la cuisine. Pour deux mille francs par mois, il pousse des pièces dans une tronçonneuse chez Opel. Quand il rentre, crevé, il dort deux heures avant de prononcer un mot : « Nous n'en sommes pas encore à l'organisation, mais à l'explication des faits. Ici, la plupart des prolétaires rêvent à l'avancement, et on les préfère aux Turcs... »
« En ce moment, explique Dani, nous discutons pour savoir s'il faut ou non s'établir ouvertement. Avant, nous risquions la lourde ou la méfiance, ça dépend maintenant des ateliers, du pourcentage de jeunes. Avant la fin du miracle économique et la réévaluation du mark, les cadences s'accélèrent et les ouvriers déchantent. Il faut mobiliser les jeunes dans l'usine, s'attaquer à cette dichotomie du travail et du loisir qui permet à la révolte de se défouler pendant le week-end ou la nuit. »
Avez-vous eu des contacts avec la Rote Armee Fraktion ?
« Pas directement. Elle a eu une certaine influence chez les jeunes prolos : l'attirance pour la violence et le colt. Elle a posé dans l'abstrait le problème de la violence, définissant l'acte révolutionnaire comme une préparation à la lutte armée. La coupure était nette, alors, entre la lutte légale et l'autre, ce que nous refusons. Nous essayons de développer une conscience de masse selon laquelle seule la lutte paye, et qu'elle ne peut s'arrêter à la légalité. Mais nous procédons par étapes, occupations ou grèves sauvages. »
N'est-ce pas une erreur d'avoir abandonné les facs ?
« Si... on aurait pû continuer le travail politique en fac...» Et Barbara, une amie de Dani, ajoute :
« Même si nous y étions restés, cela n'aurait rien changé. Les mecs y sont apathiques et résignés et ce n'est pas par simple volontarisme qu'on va les réveiller... »
Dani reprend : « De petits conflits éclatent un peu partout, mais il faut noter une offensive de la droite et des contre-réformateurs sur les problèmes de sélection ou de contrôle ds crédits... Alors la fac de Berlin est fermée depuis une semaine, et Heidelberg, Constance, Munich, Francfort, partout où les recteurs prennent des œufs sur la gueule... Cela fonctionne, mais mal, et si cette situation dure encore un an ou deux, on va assister à une nouvelle explosion dans les facs. »
Forte, la répression ?
« Très forte. Tu te fais virer assez facilement. En Allemagne, la stratégie des autorités passe surtout par la justice, et les procès s'enchaînent. Trois cents prisonniers politiques. Il n'est pas besoin de loi anti-casseurs pour assimiler le gauchiste au droit commun. »
C'est peut-être parce que le S.D.S. s'est cassé qu'il est difficile d'opposer un front solide à la répression ?
Pour Barbara, c'est une bonne chose : « Les initiatives sont multiples, autonomes, enracinées chacune dans leurs localités. Un corps de bureaucrates obtiendrait-il de meilleurs résultats ? Le mouvement anti-autoritaire se reconstitue sur des bases prolétariennes, dans les quartiers, en prise directe avec la population, et sans l'effaroucher. »
Dani : « Notre groupe, je crois, aura joué un rôle historique de quelque importance si nous parvenons à concilier dans notre quotidien l'idéologie du pied et la lutte politique. Nous devons réussir la synthèse entre la vie commune, la destruction d'institutions émotionnelles, la contre-culture, le militantisme et la tradition ouvrière. Nous devons être moins maoïstes que le premier V.L.R. et moins spontex que le V.L.R. d'avant sa dissolution... »
Comme toujours après les grandes flambées et l'émiettement, ceux qui ont refusé de se fondre dans les rangs réformistes retournent creuser à la base. D'autres enfin, poussant leur démarche jusqu'au bout, essayent de bouter le feu à un société trop moite. Ceux-là sont nos kamikazes, les sacrifiés de notre génération. Le S.P.K. ou la R.A.F., qui gênent par leur intransigeance, s'isolent et finissent par flipper : le S.P.K. accusait tout de go M. Krupp d'être le grand responsable du développement du cancer, et le capitalisme en général l'accoucheur de la maladie mentale — ce qui, soit dit en passant, n'est qu'une légère extrapolation de la théorie de Michel Foucault dans **L'histoire de la folie.** A l'époque des retombées, certains évitent la perplexité en se tournant vers l'action désespérée : junkies pétrifiés par l'overdose, gauchistes chargés de gélinite, artistes morts de la logique du happening. On exposait à la Dokumenta de Cassel des photos de Rudolf Schwarkogler, premier martyr des Aktionen de Vienne, mort à vingt-neuf ans en 1969. Il se mutilait dans les galeries, alla jusqu'à se châtrer et finit par en crever. C'est plutôt moins absurde qu'un coureur automobile qui fonce dans la tribune des vingt-quatre heures du Mans ou qu'un alpiniste qui dégringole de la face nord de l'Eiger en s'agrippant à des stalactites. Ce sont nos mystiques, et on les désapprouve comme tels, mais leurs excès valent bien ceux de l'enemi. L'Allemagne, partie plus tôt sur les voies de l'exploration anti-autoritaire, en a montré les acquis, les ritournelles et les culs de sac. Entre l'organisation traditionnelle morne et répressive et le phantasme qui tue, le rédacteur d'**Actuel** reste longuement perplexe. **Jean-François Bizot**

Une captivante brochette d'ouvrages sur l'histoire du mouvement anti-autoritaire : **Sexualité et lutte de classes**, de Reimut Reiche (Maspero) ; **Les « boutiques d'enfants » de Berlin**, éducation antiautoritaire (Maspero encore) ; **Partisans** N° 41, « L'Allemagne fédérale après le miracle », et N° 51, « Vingt ans, l'Allemagne » (Maspero toujours) ; **Kommune 2** (Symptôme 6/7. Champ Libre) ; **Allemagne antiautoritaire**, de Philippe Nahoun (Editions du Cercle).

Une tête gauchiste:

En France, on n'a traduit que Culture et mise en condition ; **écrit il y a dix ans et qui plaisait bien à** l'Observateur. **Hans Magnus Enzensberger, 40 ans, jeune prodige qui vieillit bien a couru, depuis lors, avec tous les gauchistes allemands, écrit cinq ou six autres livres, dirigé la revue** Kursbuch, **sorte de** Partisans **allemand, et longuement analysé les avatars du mouvement.**

Actuel : *Arrivant en Allemagne, je m'attendais à retrouver les dernières ondes de la grande explosion anti-autoritaire des années soixante-huit. Et je tombe dans un foisonnement de groupuscules sectaires qui ont perdu leurs bases à force de les fractionner : douze organisations maoïstes, quatre « drapeaux rouges », dont chacun est à l'autre l'ennemi principal... Une quinzaine de petits PC, c'est quand même un peu trop.*

Hans-Magnus Enzensberger : Il ne faut pas s'arrêter sur les factions et leurs plates-formes. L'imprimé ne représente pas forcément le réel : un groupe qui publie un journal n'existe pas pour autant, et au-delà des vingt groupes qui brandissent l'éditorial, il en existe deux cents qui ne se soucient guère d'avoir une presse — la base bouge derrière le décor.

Comment expliquer l'éclatement des grandes organisations ?

En 1968, le *Stern, Paris-Match* allemand, titrait : « A quand la révolution ? ». Bonn tremblait. A Berlin nous occupions quelques immeubles administratifs et cela suffisait à alimenter nos sérieuses dissertations sur le double pouvoir. C'était l'enthousiasme. Difficile fut la chute dans le réel, quand le rêve, l'innocence et la naïveté durent faire place à la gestion quotidienne de la politique : chacun en avait une idée bien différente. A cette époque, en Allemagne, les idées véhiculées par le mouvement étudiant dressaient contre elles la grande majorité de la population. Il était impensable de maintenir un contre-pouvoir gauchiste si ce n'est par la résistance armée, ce qui relevait du fantasme.

Vous avez expliqué après les élections que les sociaux-démocrates devaient leur pouvoir au mouvement étudiant, ce qui me paraît curieux...

C'est une loi fondamentale de la balistique et de la politique. Si l'on vise directement une cible, on la manque : il faut prévoir les corrections, tenir compte du vent, de la gravité, etc. Un mouvement relativement faible, comme celui des étudiants, s'illusionne s'il ne considère que son action et la répression de l'Etat. Il reste tous les effets parallèles, les chocs en retour et les influences à long terme. Les Allemands n'aimaient pas l'image barbue et sale du mouvement étudiant, mais, au-delà d'une réaction immédiate et hostile, cette image a fini par entrer dans les mœurs pour les secouer. La bourgeoisie et les ouvriers ne pouvaient éternellement comparer leurs propres enfants au diable : on a commencé à se dire qu'il n'y avait pas le feu, à écouter et à affadir certaines revendications, puisqu'après tout la période de reconstruction prenait fin et qu'on était assez riche pour se donner le temps de quelques réformes. A la longue, la pornographie et les sex-parties sont devenues des coutumes petites-bourgeoises, les medias parlaient de la révolte et en reprenaient quelques thèmes dilués, les employés de banque se laissaient pousser les cheveux, et le capitalisme n'en tournait pas plus mal. Alors les parents votent pour la social-démocratie, tandis que la plupart des étudiants, et même des lycéens, en appellent à une vaste réthorique marxiste. Voilà qui est très neuf. Bien sûr, si l'on regarde de plus près, on s'aperçoit que l'idéologie s'endosse comme un costume. Surtout si l'on pense à l'effort qu'il fallait il y a dix ans pour s'approprier simplement les mots d'exploitation, d'aliénation ou de prolétariat... La rhétorique gauchiste d'aujourd'hui n'est trop souvent suivie d'aucune pratique. Au moins avons-nous la possibilité d'un énorme recrutement : ce sont les recruteurs qui manquent le plus.

Et le mouvement de libération des femmes ?

La lutte pour l'égalité des salaires et l'avortement libre sont des thèmes fréquemment agités, mais il n'y a pas de women's lib réellement structuré. L'organisation, à Berlin, a tendance à faire fuire les militantes potentielles en leur imposant la lecture du *Capital*. L'on peut dire toutefois du women's lib ce qu'on a dit du mouvement étudiant : il a abouti à une réforme diffuse. Il arrive aujourd'hui qu'un Allemand prenne l'avis de sa femme, ce qui ne s'est jamais vu jusqu'ici dans nos mœurs. Les coutumes ont beaucoup changé depuis dix ans, notamment en fonction de la croissance relative de la sphère de distribution et de communication, alors que le nombre de salariés dans la production a tendance à stagner. Au contraire de l'oppression au foyer ou à l'usine, la distribution et la communication servent la libération de la femme.

Y a-t-il un changement du comportement de la jeunesse ouvrière, au travers du gauchisme, du rock, de la dope, que sais-je encore ?

C'est la fin d'une grande valeur allemande, cette conscience professionnelle partout revendiquée, la qualité du travail conçue comme une fierté pour le travailleur : désormais on travaille pour l'argent et parfois la productivité descend à la limite du sabotage. Beaucoup de jeunes ne restent à l'usine que six mois par an. Mais attention aux généralisations hâtives : on rencontre toujours le modèle du travailleur allemand, consciencieux et arriviste.

Y a-t-il un mouvement écologique ?

Bien sûr, mais à l'écart de la politique, car les gauchistes n'y voient qu'un fumet de capitalisme, une ultime diversion. Nous allons faire un numéro de notre revue *Kursbuch* pour leur mettre le nez dans la merde. Ils ignorent tout de l'écologie et préfèrent fermer les yeux plutôt que de se boucher le nez.

Il est facile de critiquer les lacunes du gauchisme. Encore faudrait-il trouver les raisons de ses déficiences. Pourquoi le mouvement socialiste se fige-t-il sur un dogmatisme rétrograde ? Pourtant, s'il s'agit de dénoncer les erreurs du passé ou du voisin, la théorie n'est jamais prise de court. Je crois que le gauchisme n'est pas assez déconditionné, tare congénitale qu'il se cache toujours : il reflète notre société en une image inversée. Cela ne veut pas dire qu'il faille réduire les luttes politiques à d'épaisses motivations psychologiques, mais que le capitalisme nous pénètre et que trop souvent les mécanismes politiques de la révolte s'affirment comme une parodie de l'entreprise. Sans parler de cette nostalgie presque névrotique qui consiste à s'enraciner dans l'histoire du mouvement ouvrier, à exhumer les vieux exemples. Quel est donc ce socialisme qui n'assume que son passé ? On s'identifie aux héros d'autrefois, opposants propres et francs, innocents et vaincus, contempteurs de la consommation parce qu'ils vivaient dans une époque de misère. *Nous pensions qu'une nouvelle rupture pouvait naître de la marginalité : le freak échappait à ces mécanismes et, violemment rejeté par la société, devait trouver d'autres équilibres...*

La défonce reproduit le schéma d'exploitation, avec une hiérarchie qui va du gros dealer au consommateur en passant par l'intermédiaire et le petit pusher, sans compter le mépris satisfait du toxicomane face au fumeur occasionnel. Ailleurs, la sub-culture représente un symptome plus qu'un point de départ. Elle manifeste une résistance à l'enregistrement. Et après ? L'éloge de la paresse suppose la satisfaction possible et illimitée des besoins, tout et tout de suite, au travers d'une automation généralisée. C'est là que Marcuse se trompe : les ressources de la nature sont limitées, et le jour où disparaîtra le dernier espace vierge, l'homme subira une imprévisible mutation. Nous ne connaissons d'autre mode de production que celui du capitalisme, dont l'Union Soviétique n'est qu'un décalque légèrement déplacé. Où est l'alternative ? Sub-culture et groupusculeux, dériveurs sans logis et sans travail fixe ont simplement reconstruit à petite échelle les mécanismes de la consommation. Le freak court après le dernier disque de progressive rock ou le dernier vêtement afghan, et le gauchiste utilise une machine à photocopier pour tirer ses tracts. Joli détournement de Xérox sans tenir compte du coût et de la valeur-travail.

Le capitalisme est avant tout contesté de l'extérieur, du Tiers-monde. Pour maintenir cet impérialisme, il lui faudra un jour traverser un conflit généralisé. Le gâteau est là, bien délimité, nous en mangeons les trois-quarts, on se battra pour les dernière miettes. Qui, dans les pays riches, refusera cette croisade, à l'exception de quelques Bertrand Russell ? Une solidarité de blancs privilégiés, par-delà les classes, occultera l'opposition de la gauche et de la droite. Entre la débâcle écologique et la guerre des pauvres, il n'est alors pas exclu que la société industrielle ne représente qu'un épisode bi-centenaire de l'histoire, une parenthèse comme l'Athènes de Périclès ou l'empire d'Alexandre, et qu'elle succombe à ses contradictions. Cela m'ennuierait, car je dois bien admettre que je suis malhabile à la bêche et que les nouvelles lois de sélection auraient raison de moi. Enfin: je suis optimiste sur la tactique, pessimiste quant à l'objet des stratégies.

LE ROCK ALLEMAND, ENFIN !

La scène est dans la pénombre, un projecteur éclaire vaguement les trois musiciens assis derrière trois orgues sur lesquels croissent, comme des végétations électriques, les cubes irréguliers des VCS 3 synthetisers, chambres d'écho, magnétophones, modulateurs à anneaux et générateurs de bruits blancs. La musique se déploie avec des lenteurs solennelles : des variations électroniques sur une note unique, ininterrompue pendant une heure. « Kosmische musik », dit-on. Le groupe s'appelle Tangerine Dream, c'est l'un des plus anciens groupes allemands. Il y a six ans, vêtus de petits costumes cintrés, coupes de minets à l'anglaise, ils jouaient du Kinks et du Rolling Stones. Mais 1968 à Berlin les envoie bientôt vers des terres bien moins ordinaires : la politique et les communes révolutionnaires, puis l'acide, le H, les grandes libérations musicales, l'improvisation sans limite, pour finir par cette musique onirique et apaisée. La démarche de Tangerine Dream se fait de plus en plus rigoureuse et ascétique. Pourtant, le groupe est devenu, l'année passée ce qu'on peut appeler une « réussite commerciale ».

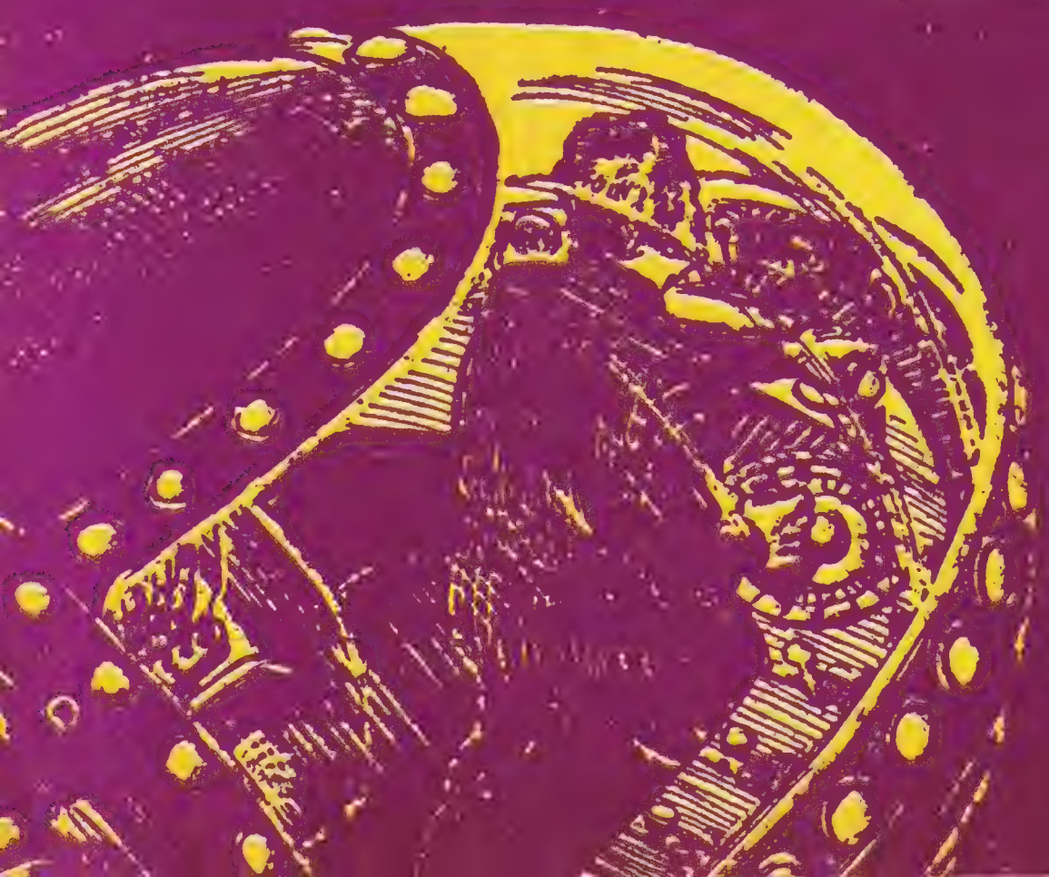
Pour Amon Düül II aussi c'est la fin d'une histoire mouvementée. Ils ne sont jamais passés par le rock traditionnel, mais sont entrés de plain-pied dans l'explosion sonore : il y a cinq ans, tous les membres de leur commune, musiciens et non musiciens, adultes et enfants, se mettaient à produire une musique barbare où toute notion de rythme régulier et de tonalité avait disparu. Une partie du groupe allait rejoindre Kommune I à Berlin et lancer sous le nom d'Amon Düül I un rassemblement épisodique de musiciens fous furieux. Amon Düül II, au contraire, opérait très progressivement un rapprochement avec le rock traditionnel : après trois albums d'improvisations haletantes, les deux derniers, Carnival in Babylon et Wolf City, se consacrent à des compositions somptueuses, fignolent les détails de prise de son — une musique d'orfèvres baroques, amoureux des harmonies pleines et anciennes, enrichies par une étonnante palette de timbres étranges et d'effets électroniques. Légendaire dans son pays, Amon Düül II, qui ne vit plus en communauté, termine sa seconde tournée anglaise et déborde sur l'Europe entière.

En 1969, deux musiciens venus de la musique contemporaine créaient Can. Le grand bouleversement n'épargnait pas non plus les élèves de Stockhausen. Irmin Schmidt, pianiste professionnel, repartait à zéro et ne jouait plus que sur une seule touche, pendant des jours entiers. Holger Czukay, professeur de musique, empoignant une guitare basse parce que « c'est un instrument que personne n'entend, et qu'on peut donc faire n'importe quoi » se transformait, à son grand étonnement, en musicien pop. Jacqui Liebezeit, le batteur venu du free-jazz, se forçait à simplifier son jeu à outrance pour se faire enfin comprendre. Aujourd'hui, Can est un des groupes les plus populaires d'Allemagne. Il n'a jamais adultéré sa musique.

Pour Tangerine Dream, Amon Düül II ou Can comme pour tous les vieux groupes allemands, la période héroïque est finie. Ils ont tous achevé le grand nettoyage, la table rase. Aujourd'hui, ils mûrissent et construisent. Ils s'installent solidement dans la décennie qui vient.

Mani Neumeier a le visage farouche et creusé, la peau tendue sur le os du crâne, une lueur sulfureuse dans les yeux. Deux pointes de moustaches poussives encadrent sa bouche — comme chez Fu Manchu. Les trips et la puissance nerveuse de sa musique l'ont entamé, mais pas encore usé. Pendant cinq ans, avec Guru Guru, il a joué la musique de l'acide, de la révolte anarchique, des apocalypses électriques. Sur scène, le groupe place ses amplis devant lui, au bord de la scène afin que les sons brûlent et mordent comme un assaut physique du spectateur, une grêle de coups de béliers contre l'organisme. Mani Neumeier (batterie) et Uli Trepte (basse), les deux fondateurs, viennent d'un groupe de free-jazz, le guitariste, Ax Genrich, s'inspire fortement d'Hendrix. A eux trois, ils jouent deux heures d'improvisation furieuse et passent deux cents jours par an sur la route, infatigables, indéracinables. « L'acide, la révolution, c'est fini, le public n'en veut plus. Le temps des petits clubs, des petits cercles d'initiés réunis autour de la défonce, c'est du passé. Aujourd'hui, nous jouons dans les grandes salles, il y a beaucoup de jeunes de quatorze ou quinze ans parmi les spectateurs, et ils boivent de la bière. A une époque, nous nous sommes sentis pris de court, nous qui jouons essentiellement de la " stoned music ", mais nous nous y sommes faits ». Mani Neumeier a trente-et-un ans, Uli (trente ans) a quitté le groupe il y a quelques mois. Guru Guru termine à Hamburg le mixage de son quatrième album Ils ont cerné et limité l'improvisation, sans structurer complètement : on songe aux métamorphoses, aux rythmes qui s'emboîtent les uns dans les autres des derniers disques de Miles Davis : défilé de climats électriques, entrecoupés de discours rauques et bizarres. « A l'agression permanente nous avons substitué l'humour. Les gens peuvent aussi s'amuser à l'intérieur du système ». Installés pour quelques jours dans un hôtel luxueux des beaux quartiers de Hamburg, Guru Guru a encore l'air un peu étonné de ce confort. Pas très loin de là, Conny Plank, leur producteur, vit dans une superbe maison de trois étages, qui abrite aussi Aamok, la marque de disques qu'il vient de fonder.

Cent cinquante groupes sous contrat avec une marque de disques, deux cents albums de groupes allemands parus en 1972 : le rock allemand a désormais la taille d'un « business » Un journaliste, Rolf-Ulrich Kaiser, créait en 1970 la première marque consacrée aux groupes allemands, y compris les plus expérimentaux : Ohr, bientôt suivie, un an plus tard, de Pilz. Aujourd'hui, toutes les grandes compagnies possèdent des sous-marques qui fonctionnent sur ce modèle (Brain, Spiegelei, Zebra, Harvest made in Germany). On se plaint même souvent de la pléthore : chaque marque enregistre vingt groupes au hasard dans l'espoir d'en voir émerger deux ou trois. Les plates copies des modes anglo-saxonnes pullulent. Nous les passerons sous silence. Il ne s'agit là que d'excroissances nauséabondes. La scène allemande donne encore des signes de santé. Bien sûr, au lieu de l'embrasement qui précipitait dans un même creuset les musiciens de toute origine, la scène s'est cloisonnée en courants qui ne communiquent plus. Le polit-rock (ou agit-rock), par exemple : il ne reste que les endurcis, mais ils ont quelques réussites à leur actif. Floh de Cologne présente une ou deux fois par an un spectacle satirique et virulent dans toutes les villes allemandes, devant des centaines de milliers de spectateurs — un public essentiellement composé de jeunes apprentis. Le dernier en date : « Lucky Streik », l'histoire d'une grève ouvrière. Ton Steine Scherben, un groupe base à Berlin, fait partie de toutes les fêtes et de toutes les manifestations. Un rock ultra-simpliste « à la portée des masses », des paroles qui le sont encore plus, mais une ardeur révolutionnaire apparemment inébranlable. Ils ont réalisé deux albums par leurs propres moyens, complètement en dehors du système, qu'ils vendent moins cher que les albums du commerce. Suivant leur exemple, d'autres groupes engagés fabriquent eux-mêmes leurs albums,



comme Hotzenplotz ou Comcol (Communication Collective).

La loi allemande interdit les managers : la plupart des groupes, bon gré mal gré, prennent leurs affaires en mains, traitent directement avec les organisateurs, montent eux-mêmes des concerts, s'associent. L'idée de « people's band » (groupe populaire) domine encore la scène : un groupe comme Faust, lancé comme un « supergroupe » à grands frais publicitaires, n'a réussi qu'à s'attirer l'antipathie des critiques et du public, tout comme Jurgen Dollase, le leader un peu trop « pop star » de Wallenstein. En revanche, il n'est pas rare de voir un groupe sortir également un journal souterrain — des membres de Broselmaschine éditent régulièrement Der Metzger — ou s'organiser en communauté ouverte, prête à soutenir toute initiative sympathique (Lord's Family, Out of Focus, Annexus Quam).

De ses cinq ans d'anarchisme musical, l'Allemagne a gardé un goût prononcé pour l'expérimentation. La dizaine de groupes dont il va être question maintenant ne représente peut-être pas tout le rock allemand — bien qu'il s'agisse souvent des groupes les plus connus dans leur pays. Ils forment ce que l'Allemagne a produit de meilleur : ils sont en train de bouleverser tranquillement toutes les potiches séniles du rock et de la musique contemporaine, et de fabriquer — pratiquement seuls au monde — la musique des dix années à venir.

Les mots tombent lentement de sa bouche, un par un, à voix basse, et son regard va souvent se perdre du côté du plafond. Un visage émacié, mais souriant. « Je suis très fatigué. Cette année, nous avons fait deux albums, et pris beaucoup de trips ». Hartmut Enke a vingt ans. Il a quitté le lycée il y a trois ans pour fonder Ash Ra Tempel, un des premiers groupes à avoir joué la musique de Berlin. Berlin, la ville monstrueuse où toutes les fissures du tissu social — la révolte étudiante ou les drogues — se creusent avec plus de violence que partout ailleurs en Europe. Berlin, exhibant son opulence de parade, mais emprisonnée, isolée, refermée sur elle-même, parce qu'entourée par l'Allemagne de l'Est. A Berlin, on ne va pas passer un week-end ou une semaine à la campagne — il faut faire de cinq à sept heures de route pour rejoindre l'Allemagne de l'Ouest. Impossible pour un groupe de tourner normalement, et même de jouer plus de deux ou trois fois par an à Berlin. Les musiciens jouent donc entre eux, approfondissent leur expérience, se tournent vers l'intérieur. En 1969, pour quelques mois, tout le monde se retrouve au Zodiak, l'équivalent berlinois de l'Ufo ou du Paradisio, musiciens et spectateurs soudés en une même communauté grâce au symbole tribal : les drogues psychédéliques. Dans la pièce du fond, on peut s'installer dans un fauteuil, regarder passer, par des hublots, le métro de Berlin et s'interroger longuement.

Ash Ra Tempel s'y constitue, réunissant l'ancien batteur de Tangerine Dream et deux musiciens de blues, Hartmut Enke et Manuel Gottsching. Bientôt, le blues se laisse oublier dans la tourmente, il ne subsiste plus que de longues improvisations monocordes et psalmodiantes, musique aplanie comme une plage que la marée a désertée, emportant toutes les aspérités des rythmes, toutes les décharges électriques du rock. A leur place, une ondulation ralentie qui cherche à retrouver les cycles de la méditation, une incitation à fermer les yeux, à plonger dans le balancement mou du demi-sommeil.

Cette musique extasiée, Ash Ra Tempel ne l'a presque jamais jouée sur scène. Désorganisé par principe, par culte de la spontanéité, il joue au hasard des rencontres, avec tous les musiciens qui se présentent, dans des studios privés. Le troisième album doit paraître au début de 1973, le groupe l'a enregistré en compagnie et sous la direction de Timothy Leary, qui prodigue ses conseils éclairés en de mystérieux chuchotements sur les vibrations éthérées des musiciens en plein trip. A l'automne, le groupe a, une fois de plus, éclaté : il ne reste plus qu'Hartmut et Manuel, à la recherche d'un bassiste et d'un batteur. Ils sont revenus à Berlin depuis un mois, on dirait qu'ils n'y sont que depuis deux jours. Ils déambulent dans leur appartement à moitié vidé, regardent les vieux meubles baroques et les tentures d'un air perdu, se promènent comme des zombies avec des gestes feutrés, des voix qui chuchotent, ne sortent que vers minuit manger une pizza, à vingt mètres de leur appartement. « Les musiciens de Berlin sont accrochés à leur ville, ils ne peuvent pas la quitter. Nous nous sommes libérés de ça cet été. A présent nous pouvons aller n'importe où. Il n'y a plus de scène à Berlin, plus rien à faire, sinon y mourir ». Ils espèrent s'établir à la campagne, en Suisse par exemple. « L'autre jour, nous sommes entrés dans une salle où jouait Tangerine Dream — c'était le flip, une atmosphère sinistre qui mettait mal à l'aise, nous sommes ressortis au bout de cinq minutes. Nous voulons nous tourner vers autre chose — pas abandonner complètement l'électronique, mais transmettre de bonnes vibrations, jouer des chansons joyeuses, un peu de blues peut-être ».

La réponse de Tangerine Dream : « Ash Ra Tempel vit dans un rêve. Ils croient que tout va aller très bien, que l'expansion de la conscience va gagner tout le monde et que tous les problèmes vont se résoudre d'eux-mêmes. Nous essayons d'être plus réalistes : l'expansion de la conscience forme une partie de la réalité, la misère et les horreurs une autre, on ne peut pas l'ignorer ». La musique de Tangerine Dream est encore plus calme, encore plus extatique que celle d'Ash Ra Tempel mais aussi plus sombre, un peu lugubre : des sons d'orgues démesurément étirés, des accords solennels qui se fondent très lentement les uns dans les autres, ou, comme dans leur dernier album Zeit, quatre faces sur une seule note, un murmure unique sans mélodie, qui n'improvise que sur les ondulations et les timbres. « Une face de disque devrait durer une heure. On a presque besoin de dix minutes pour entrer dans une musique. Après, ça peut vraiment commencer ». Edgar Froese, seul membre originel resté dans le groupe, est un homme lourd et lent comme sa musique : le visage joufflu, le ventre confortablement développé, une grosse barbe rousse. Il vit avec sa femme et sa fille dans un appartement moderne, à l'ameublement « design ». Tout le con-

traire d'Ash Ra Tempel. Les trois membres de Tangerine Dream sont passés par l'université et représentent le pôle conscient et intellectualisé de la « kosmische musik » de Berlin. Tandis qu'Ash Ra Tempel obtient la plupart de ses effets à partir d'instruments acoustiques, Tangerine Dream s'est entouré de montagnes d'appareillage électronique. Pourtant, comme tous les musiciens allemands qui ont accompli la migration du rock à la musique électronique, le groupe ne connaissait guère les expériences de la musique contemporaine, Stockhausen, Cage et tous les « laboratoires de musique expérimentale ». Encore aujourd'hui il en refuse l'héritage. « J'écoute surtout de la musique classique. J'essaie d'obtenir les sentiments de la musique classique en me servant des moyens acoustiques modernes ».

Même préoccupation chez Klaus Schulze, qui, après avoir passé par Tangerine Dream et Ash Ra Tempel, poursuit aujourd'hui une carrière de musicien solo de l'électro-acoustique. Pas un « compositeur » mais un improvisateur, un artisan. Il refuse la chirurgie des bandes magnétiques, travaille « live », en direct, et tient à jouer en public pour recevoir une réaction instantanée à sa musique et la modifier en conséquence. Pour son premier album, Irrlicht, Schulze a engagé vingt-neuf musiciens d'un orchestre symphonique de Berlin. « Je veux garder les sons des instruments classiques, où l'on sent la présence du bois ou du métal, et ne pas m'en tenir aux sons trop « purs » de l'électronique. Il ne faut pas perdre le contact avec la musique classique : c'est notre éducation, notre tradition. Il faut arriver à combiner toutes les musiques ».

« Nous avons enregistré dans une salle de l'université libre de Berlin, avec mon petit studio portatif. Il m'a d'abord fallu une soirée entière pour leur expliquer que je voulais une seule note, d'abord très douce, peu à peu reprise par tout l'orchestre au bout de dix minutes. Ils ont essayé, mais ils s'emballent tout de suite. Je leur ai décrit la fascination de la monotonie, de la répétition. Rien à faire. J'ai dû écrire une partition. Ensuite, je leur ai demandé d'improviser — ils se sont sentis complètement dépassés. Quand j'ai annoncé que j'enregistrerai la bande des cordes à l'endroit et celle des cuivres à l'envers, ils ont poussé de hauts cris. Heureusement, je leur ai caché que je comptais faire passer l'ensemble par une wah-wah et un ring modulator. »

Klaus Schulze se déclare insatisfait, mais le résultat est spectaculaire : une grande nappe scintillante d'orgue et de sons synthétiques, des échos wagnériens dans le lointain, une marche funèbre dans l'espace.

« Je suis entré un jour dans un magasin, j'ai dit : je veux ça, ça et ça, je paye à crédit. C'est comme ça que je me suis procuré mon matériel. Je n'ai jamais rien payé. La police est à mes trousses ». Conny Schnitzler ne ressemble pas du tout aux autres musiciens de Berlin. Au contraire de ces jeunes gens placides, il pétille, parle vite, saute d'un sujet à l'autre et rit beaucoup. Membre de Tangerine Dream en 1969, il essayait — sans succès — de les pousser vers l'électro-acoustique pure, et animait parallèlement son propre groupe, Eruption. « Tangerine Dream devait jouer au festival d'Essen en même temps que quelques grands groupes anglo-saxons — le public ne viendrait que pour ces derniers en se moquant bien des groupes inconnus. Je leur ai donc proposé d'apparaître nus en tablier de cuir avec des marteaux, des enclumes et une forge, et de faire un bruit d'enfer. Ils ont refusé énergiquement. Deuxième idée : on branche dix flippers sur des modulateurs de fréquences afin de leur faire produire des sons, et on demande aux spectateurs d'en jouer. Refusé. Troisième idée : on monte le matériel et on s'en va en laissant les amplis en larsen permanent. Refusé. Alors j'ai quitté Tangerine Dream ».

L'année suivante, il crée Kluster, s'entoure de deux musiciens puis les quitte. Il se produit désormais seul sous le nom de Kluster I. Nous l'avons vu dans un musée de Hamburg, où il occupait une salle de l'exposition « Berlin scene '72 ». « J'ai horreur d'être ici, je le fais parce que j'ai besoin d'argent, mais c'est vraiment la dernière fois. Les musées sont des endroits morts pleins de gens morts. J'aime jouer dans les lieux normaux — les discothèques, les grandes salles comme la Fabrik, les concerts de rock : on est obligé de jouer de son mieux et d'accrocher les gens sous peine de se faire jeter ». Le crâne rasé, une grosse moustache de Tarass Boulba débonnaire, de petits yeux qui se plissent à chaque idée nouvelle qui lui traverse l'esprit, Schnitzler est sans conteste un des musiciens les plus bouillonnants d'Allemagne. « Ici, je n'ai que mes instruments électriques, c'est dommage, j'aurais voulu que vous voyiez mes violons — je les donne aux gens pour qu'ils en jouent, je leur montre comment faire. Tout le monde doit pouvoir faire de la musique. Mais tous mes violons sont cassés ».

Conny Schnitzler propose une alternative au style de travail de Tangerine Dream et Klaus Schulze, qu'il trouve compassés et inutilement monotones. Il aime les concerts ininterrompus de douze ou vingt-quatre heures (« Le public peut entrer et sortir, se tailler un morceau à sa convenance »), veut fabriquer des extensions de synthetiser qui permettrait à n'importe qui de jouer un morceau de musique électronique complexe et d'emporter la bande en souvenir — moyennant une contribution financière. Il reste toujours quelques années en avance sur ses confrères, il sème des idées et passe à autre chose. Cluster II, ses deux anciens compagnons, ont émigré de Berlin vers Hanovre où ils font une musique plus forte, plus agressive que les groupes berlinois : des soufflerles d'enfer qui se poursuivent d'un canal de la stéréo à l'autre, des grondements, des explosions sourdes, qui alternent ou cohabitent avec les cycles lents et hypnotiques de la « kosmische musik ».

La région de Munich — une sorte de San Francisco allemand, aux vibrations plus méridionales et nonchalantes — a donné naissance à une dernière école de « musique cosmique », Georg Deuter ou les deux musiciens de Popol Vuh. Pas de musique classique, des climats plus doux et plus heureux que chez les berlinois, la présence du sitar, des tablas, des flûtes orientales, de la guitare acoustique. Georg Deuter a voyagé en Inde et y a trouvé un guru — qui ne lui a pas demandé d'argent, précise-t-il. Il pratique le yoga et la méditation. « Toutes mes compositions se fondent sur un contrepoint pris dans la musique indienne, qui doit agir sur l'auditeur comme pôle de tranquillité. En renonçant aux rythmes primitifs du rock, en introduisant des bruits tirés de l'environnement, la musique ne peut plus s'écouter comme un produit de consommation, mais comme une création consciente ». La musique de Deuter, qu'il enregistre chez lui, est un collage de toutes sortes d'éléments apaisants : morceaux de sitar, de guitare acoustique, de pipeau, chuintements électroniques, bruits d'eau, d'oiseaux, rythmes détendus des percussions indiennes : musique destinée à la méditation.

De même, chez Popol Vuh, une face s'ouvre et se referme souvent par le bruit de l'eau, les percussions turques ou africaines maintiennent une pulsation sensuelle et reposante. Florian Fricke, cheveux bouclés encadrant un visage d'aigle, est le seul en Allemagne à utiliser un gros Moog synthetiser de studio. Le travail sur le son l'a entraîné vers des métamorphoses imprévues. « Je suis arrivé au yoga grâce au synthetiser. Avant, j'étais marxiste. J'ai commencé à m'intéresser à la théorie physique des vibrations et là, j'ai rencontré la religion ». Composer une sonorité sur le Moog doit devenir, selon Fricke, un acte conscient, responsable. Aucun son n'est neutre, tous transforment la conscience et les perceptions : par la réflexion, par l'intuition, par l'étude des musiques orientales, il faut retrouver dans la musique le pouvoir de guérir, de combler, d'entraîner l'auditeur de l'extérieur vers l'intérieur. Au contraire de Deuter, les couleurs sonores de Popol Vuh se font parfois intenses, d'une force presque brisante, comme dans « Vuh », majestueuses lames de fond d'un orgue d'église, gonflements éperdus de cymbales.

Deuter ou Popol Vuh se sont, plus que tout autre musicien allemand, éloignés de la notion de rock ou de musique pop. Pénétrés d'influences orientales, ils rejettent également les hardes de Bach ou de Wagner qui collent encore aux musiques berlinoises, et proposent une nouvelle fonction pour le musicien occidental, celle de médecin, de mage, de shaman.

Bern Brummbär, nonchalant rédacteur de Germania, journal underground de Francfort, résume bien l'attitude de la plupart des musiciens « cosmiques », leur refus absolu de l'agressivité : « J'ai horreur de l'esthétique du laid, de cette idée arrogante des artistes occidentaux. Ils veulent toujours « réveiller » les gens. Ici, les musiciens sont très polis.

très humbles. Ils ne s'occupent que de Dieu et de leur musique. Ils veulent créer quelque chose de bien fait, un objet de beauté ».

Heureusement, il reste quelques groupes en Allemagne à pratiquer « l'esthétique du laid ». Can, par exemple. La batterie pilonne sans merci comme une monstrueuse machine à vapeur au pays du charbon, l'orgue et la guitare subissent les traitements de choc de l'électronique. Damo, le chanteur japonais, imagine et interprète des personnages caricaturaux, un mandarin fou, un impresario italien dans tous ses état, un acteur shakespearien qui déclame. Il y a aussi Kraftwerk : des rythmes cassants et mécaniques, de grandes plages d'électro-acoustique incontrôlée qui se fait l'écho des bruits industriels : vrombrissements de réacteurs, résonances d'aciéries et de hauts-fourneaux, hurlements de tôle froissée. Neu intitule un de ses morceaux « Negativland » — un solo de guitare complètement déchiqueté par la distorsion, des timbres rongés comme par un acide — des sculptures de Giacometti transformées en sons. Faust également, musique grinçante, grimaçante, cauchemardesque. Ce dernier vient de Hamburg, la capitale industrielle, les trois autres habitent la Ruhr, la grande constellation de métropoles, sillonnée d'autoroutes qui puent comme un vieux train à charbon pendant la traversée d'un tunnel. Ils jouent la musique des grandes villes, ils tiennent à la violence — agression retournée contre une société agressive — et restent proches du rock et de ses rythmes brutalement découpés. « Nous refusons absolument de décider ce qui est beau et ce qui ne l'est pas. On produit quelque chose, c'est tout, et l'étendue des sons possibles est immense. Nous ne sommes pas des musiciens, nous sommes des dilettantes universels. Le plus grand danger pour les musiciens allemands : vouloir devenir un Stockhausen, un musicien sérieux, un artiste. Créer des belles choses. Avoir du goût. Garder derrière la tête l'idée de la perfection ». Holger Czukay, le bassiste de Can, ressemble un peu à un savant fou avec son grand manteau noir et ses cheveux en désordre qui commencent à grisonner. Son sourire suggère souvent quelque arrière-pensée sardonique. Il a étudié trois ans avec Karlheinz Stockhausen, le plus grand découvreur de la musique contemporaine allemande. Irmin Schmidt, l'organiste, y a passé un an. « Stockhausen est un bon compositeur, et un homme plein de sagesse, mais c'est un homme du dix-neuvième siècle. Avant d'entrer dans le groupe, je pensais suivre une voie analogue. Aujourd'hui, je sais que je n'en serai plus jamais capable. L'époque est révolue ». L'expérience de Can a commencé il y a cinq ans, sans aucune préconcepion. Elle n'en possède toujours pas aujourd'hui, ce qui fait sa force et sa santé. Can ne joue jamais deux fois un morceau : il improvise et enregistre quotidiennement dans son propre studio, extrait quelques bribes de ce travail pour composer ses albums. Le dernier, Ege Bamyasi, est plus détendu, plus chaleureux que les précédents. Le groupe a écouté Miles Davis, la batterie s'est un peu assouplie. Sur scène, c'est différent. « Il faut qu'il y ait un rythme qui empêche quiconque de penser. Les autres instruments peuvent faire ce qu'ils veulent, mais le rythme doit frapper sans faiblesse ». Là encore, pas la peine d'espérer reconnaître un morceau au passage : tout reste improvisé.

Kraftwerk vit et joue la nuit. Ses musiciens sont pâles, on les croirait nyctalopes, vampires peut-être. Ralph Hütter porte une combinaison de cuir noir, des bottines blanches, les cheveux tirés en arrière. Flegmatique et silencieux, il habite depuis un mois un grand appartement vide qu'il n'a pas pris la peine de meubler : murs blancs, matelas par terre, un écho étrange dans chaque pièce. Vers minuit, il va retrouver Florian Schneider-Esleben dans un studio privé. Ce sont les deux fondateurs du groupe, à nouveau ensemble après quelques aventures. Tous deux ont fait des études de musique classique, mais ont secoué depuis longtemps de joug des vieilles théories. Ils jouent de la flûte, du violon, de la guitare, de l'orgue — en déformant systématiquement les sons conventionnels, par de nouvelles manières de jouer ou grâce à l'électronique. Ils ont soigneusement écouté Terry Riley, le principe de la répétition, les phrases courtes qui se transforment imperceptiblement. Une batterie monotone ou les rythmes mécaniques d'une « batterie électronique » bercent leurs improvisations d'un balancement hypnotique. Parfois, la musique se fait complètement atonale, pure fascination des bruits, des tintements, des grincements. A leur actif : deux albums parmi les plus expérimentaux du rock allemand, qui comptent aussi parmi ses meilleures ventes.

D'étranges interactions et des trocs de musiciens lient Kraftwerk à Neu, un autre groupe de Düsseldorf formé de deux musiciens, tous deux multi-instrumentalistes, Klaus Dinger et Michael Rother. Des sons plus électriques, des rythmes plus réguliers que chez Kraftwerk. « La musique ne vit pas s'il n'y a pas la pulsation du rock. Je ne crois pas beaucoup au génie des machines. Ralph et Florian ont essayé, à deux, de se passer du rock, de produire des sons électroniques sans rythmes. Ils ont renoncé. Personne ne les comprenait plus. Le rock est un mode d'accès vers les gens. C'est dur pour quelqu'un qui mène une vie moderne normale, d'écouter de la musique électronique ». Ils s'étaient adjoint un bassiste et un batteur pour jouer sur scène. Ils ont arrêté, parce qu'ils ne se reconnaissaient plus. Ils renoncent pour le moment à faire de la scène, ils ont refusé une tournée anglaise en février 1973. En Allemagne, ce genre d'honnêteté finit par ne plus étonner. Klaus Dinger s'est récemment rasé le crâne, et ressemble à un martien. En salopette blanche, pieds nus, des bracelets autour des chevilles, il vient nous chercher dans une vaste Mercedes luisante. Une cassette du groupe passe dans la stéréo, pendant que la voiture glisse silencieusement dans les rues désertes de Düsseldorf à deux heures du matin. Le décor convient parfaitement à cette musique acide et plaintive, à la fois mélancolique et euphorisante — musique nocturne des villes ultra-modernes, peuplées de fantômes : vitrines, enseignes lumineuses, feux rouges, façades aveugles et chromées.

« Si tu connais de bons groupes français qui n'enregistrent pas, dis-leur de m'envoyer une bande. Tu sais, il ne se passe pas grand-chose en Allemagne, c'est dur de trouver des musiciens qui ne copient pas servilement les anglo-saxons, qui aient un style vraiment original ». Conny Plank plaisanterait-il ? Il a produit Guru Guru, Kraftwerk, Neu, Cluster II. Il se plaint de ne pas trouver de nouveaux groupes intéressants pour sa compagnie. Le rock banal a fait un grand retour en force chez les jeunes musiciens en 1972. Certains doutent déjà de la relève. Pourtant, Walpurgis, un nouveau groupe de Berlin, vient d'effectuer un revirement spectaculaire : après un album de chansons rock classiques, ils passent à l'improvisation, et Conny Schnitzler va installer à ses côtés ses machines électroniques, pour quelques concerts et peut-être plus. Rolf-Ulrich Kaiser, le producteur des groupes « cosmiques » de Berlin reçoit chaque semaine des bandes de jeunes groupes qui copient Tangerine Dream. En Allemagne aujourd'hui beaucoup se mettent à l'électronique comme on calquait Led Zeppelin il y a quatre ans. Avant que le rock électronique allemand ne dégénère en recettes et en formules, il y a encore place pour d'agréables découvertes.

Jean-Pierre Lentin.

DISCOGRAPHIE

Amon Düül II : **Phallus Dei, Yetti, Tanz der Lemminge, Carnival in Babylon, Wolf City (Liberty).**
Guru Guru : **Ufo (Ohr), Hinten (Ohr), Känguru (Brain).**
Tangerine Dream : **Electronic Meditation, Alpha Centauri, Zeit (Ohr).**
Ash Ra Tempel : **Ash Ra Tempel, Schwingungen (Ohr).**
Klaus Schulze : **Irrlicht (Ohr).**
Cluster II : **(Brain).**
Popol Vuh : **Affenstunde (Liberty), In den Gärten Pharaohs (Pilz).**
Georg Deuter : **Aum (Kuckuck).**
Can : **Monster Movie, Soundtracks, Tago Mago, Ege Bamyasi (Liberty).**
Kraftwerk : **Kraftwerk 1 et 2 (Philips).**
Neu : **Neu ! (Brain).**

Marco Ferreri est un Néron bonhomme : il en a le collier de barbe rousse, la stature et les colères. On se souvient de ce **Dillinger est mort** où, par désœuvrement, on trucide sa femme comme on accroche son manteau, d'un geste mou et sans raison. C'était le constat puissant et froid d'une certaine débilité quiète et bourgeoise, quand on brasse de mornes affaires en se rêvant pirate. Le film éclatait sur un grand soleil de carte postale, et le héros bien pâle s'embarquait dans un rêve absurde, à mi-chemin entre le néant et l'abjection. Ferreri clamait à coups de caméra lecheuse que l'espoir même devenait con et improbable dans cette société cousue de compromission, d'ordre, de veulerie, de promesses jamais tenues et de traditions mitées. Il s'en prend aujourd'hui, avec **l'Audience**, à ce qu'il place à l'origine de nos présents malheurs : cette bureaucratie vaticane où l'on singe à la fois le Ouatrocentto et la hiérarchie militaire, bornée et forte de son inertie. A travers le personnage morne de Paul VI, ce pape des pauvres pécheurs qui n'admet pour toute discussion que l'approbation de ses ouailles, à travers ces rites abscons et dérisoires, à travers ces grenouillages qui animent la pyramide catholique de la base au sommet, du Suisse déguisé au cardinal bourgeonnant, c'est toute l'ossature de notre civilsation, chrétienne et dogmatique, qu'il vise à ébranler.

Au premier degré, la satire grince. On pourrait croire ressuscité ce bon vieil anticléricalisme des années trente, quand le poète Benjamin Péret se faisait photographier en train d'insulter un prêtre. Mais l'objectif de Ferreri est tout autre : « Dans nos pays catholiques, il y a des problèmes qu'on oublie d'aborder, parce qu'on les croit éteints depuis longtemps. Pour moi, le grand problème, à part la pollution, c'est le pape. Il est impossible de parler sérieusement de la société où nous vivons si on laisse de côté, par négligence ou désintérêt, la puissance très ambiguë de l'église ».

Actuel. — Vous croyez vraiment que l'église conserve son emprise ?

Ferreri. — Combien de gens, dans nos pays, font baptiser leurs enfants ? 90 ... Et combien se marient à l'église, et se font enterrer à l'église ? Est-ce que tous ces gens effectueraient ces actes s'ils n'étaient plus que formes vides ? A Paris, quand j'ai cherché des lieux de tournage pour le film que je prépare, j'ai trouvé des jardins pleins de moines, de curés, des couvents, des banques aussi — car ces gens-là allient fort bien le commerce au sacerdoce. Les gens ne rompent pas avec la source même de leurs maux, et vous dites que ce n'est pas un pouvoir ! Pourquoi l'Union Soviétique échange-t-elle des missions diplomatiques avec le Vatican, et la Chine ?

Actuel. — Cette pollution tue sans doute moins vite...

Ferreri. — Mais combien elle en a tué ? Tenez... On parle de liberté sexuelle, et qu'a fait l'église catholique ?

Actuel. — Elle a inventé le pantalon.

Ferreri. — Exactement. On parle de décrasser les rivières et on oublie la pollution spirituelle.

Actuel. — Ce qui est curieux, c'est que votre compatriote Bellochio, dans **Au nom du Père** qui sort également ce mois-ci, traite le même thème.

Ferreri. — Mais pas le même sujet. Il s'attaque aux institutions, à l'éducation religieuse. Mais je ne peux pas, comme Bellochio, mettre en scène des personnages grotesques ou méchants. Les miens, ce type qui n'a qu'une idée fixe, parler au pape, et qui n'y parviendra jamais, sont plus risibles et, par là, plus complexes.

Ouvrons la parenthèse pour crier bien haut que le dernier film de Marco Bellochio est un chef-d'œuvre. Hier, en 1966, **Les poings dans les poches**, un grand bordel de sentiments chez l'adolescent paumé de l'Italie du nord qui cherche à justifier sa faiblesse en accusant une famille tuyau de poêle qui, d'ailleurs, le mérite. Hier aussi, **La Chine est proche**, où Bellochio sortait au jour les grouillements nauséabonds de la cuisine politique. Aujourd'hui **Au nom du Père**, comme un sermon symphonique qui vous claque la gueule dès la première image : le père très chic qui traîne un fils trop long dans les sordides corridors

LIVRES

Ce mois-ci, un grand débridement de neurones farceurs : l'imaginaire règne. Tolkien d'abord, qui consacra treize années de sa vie à brosser l'épopée des hobbits, « peuple effacé et ancien » qui se méfie de ces grandes gens qui vivent au-delà de la baie glaciale de Forache. On est professeur à Oxford et on s'ennuie, on corrige mollement les copies de ses élèves, et on s'embarque à griffonner dans la marge les mots les plus incongrus. Ainsi naquit le Hobbit, étrange lutin d'un mètre trente, pour la plus grande joie des enfants du professeur Tolkien : les éditions Stock l'ont publié il y a quelque temps sous le titre **Bilbo le Hobbit.** Puis la fresque s'amplifia, se compliqua de légendes et de décors brumeux, et les marionnettes se mirent à vivre dans un Moyen-Age fantaisiste d'une étonnante précision : le premier volume du **Seigneur des Anneaux** vient de paraître chez Christian Bourgois. On en attend deux autres de la même veine — arriveront-ils à colmater les brèches d'une maison d'édition qui connaît quelques problèmes ? En poids sûrement. En qualité aussi. Je vous souhaite de vous perdre dans les affabulations en cinerama du professeur Tolkien. Le dépaysement et le plaisir sont complets.

Restons dans le merveilleux : du magicien Gandalf de la communauté de l'anneau à l'enchanteur Merlin de Brocéliande, la douve est vite franchie : **Le roi et le cadavre,** d'Heinrich Zimmer, est un hyper planant recueil de mythes indiens, celtiques et islamiques, paru avant-guerre et enfin traduit chez Fayard (36 francs, hélas). Histoires, contes, légendes sont agrémentés de commentaires qui, loin d'alourdir les récits, les aident à décoller et à s'ancrer au plus profond de nous. Cette sagesse joyeuse et forte se retrouve tout entière dans l'apocalyptique **Ile** d'Huxley, un peu trop négligée et que l'on trouve facilement (Plon). Impossible à dénicher en revanche, cette édition du **Walden ou la vie dans les bois,** de Thoreau. Allez un peu engueuler Gallimard, qui hésite depuis trop longtemps à rééditer cet extraordinaire bouquin de l'auteur de **La désobéissance civile** (Pauvert).

Au bout du labyrinthe, de Philip K. Dick (Ailleurs et Demain, Laffont) développe les aventures d'indésirables pionniers sur une planète qui pourrait bien être la face cachée de la terre. Condamnés à se déchirer pour l'éternité, ils flottent dans le cosmos en attendant de vivre quelques temps une parenthèse plus humaine : ils furent poissons au fond de l'aquarium, branches d'arbre, trappeurs et chercheurs d'or, amassant sans grands profits une multitude d'expériences — dont seule la nostalgie reste parfois.

Substances psychédéliques, oracles du Yi King, vieilles théologies mises en ordinateur et la guerre des dieux de Wagner tissent tout un livre qui prend une allure de voyage. Du même auteur, **Simulacres,** chez Calmann-Lévy paraît ce mois de janvier. Très curieusement, et toujours dans les mêmes eaux, flotte un gros bouquin de Frederik Tristan, **Le singe égal du ciel** (Bourgois), légende encore, histoire de Souen, né d'un œuf de pierre que la foudre féconda et qui, petite trahison, parle de Mao Tse-Toung du fond du XV[e] siècle. En livre de poche, **Opium,** de Cocteau : le journal de sa désintoxication à la clinique de Saint-Cloud, l'hiver 1928 : « Je ne suis pas un désintoxiqué fier de son effort. J'ai honte d'être chassé de ce monde auprès duquel la santé ressemble aux films ignobles où des ministres inaugurent une statue. »

Restons dans ces envahissantes fumeries : Catherine Lamour, flanquée d'un certain Lamberti bien connu de nos services, sont allés baguenauder dans les champs où le pavot fleurit, puis ont suivi les balles de semence nauséabonde jusque dans les fumeries de Hong Kong ou de Bangkok. Le principal apport du livre, **Les grandes manœuvres de l'opium** (Seuil), c'est la très convaincante démonstration de ces liens étroits qui unissent le vendeur d'opium et les chefs des requins pro-américains d'Asie. Combien de généraux laotiens, combien de dignitaires Thai sont à la tête de ce trafic ? Van Pao, chef de l'armée de la C.I.A. laotienne, vend sa came qui finira sur le Vieux Port, puis dans un paisible labo provençal où l'on fabrique l'héroïne, tandis que la Narcotic Bureau enquête gravement. Un peu de soleil entre deux sujets pas très propres : **Big Sur** d'Henry Miller est désormais en livre de poche. Achetez-le d'urgence.

Si vous passez en Belgique, essayez aussi de vous procurer **Lamia,** de P.-L. Thyraud de Vosjoli. Cette histoire du SDECE, française C.I.A., dont s'inspira Léon Uris quand il écrivit **Topaz,** est interdite en France (Editions de l'Homme, 321, avenue des Volontaires, Bruxelles).

Le blanc masochiste, lui, aura tout intérêt à se plonger dans le **Théâtre noir révolutionnaire** de LeRoi Jones (Buchet/Chastel). Il

d'un collège bon teint. Au nom du père, je te cogne, et le fils répond, et ce petit ballet de baffes entre père et fils dure cinq bonnes minutes. Puis ça sent le bouillon tiède des pensionnats, et la règle en fer sur les doigts, ça sent le vers latin et les couloirs glacés, la soutane qui flotte alentour, omniprésente et silencieuse, les élèves teigneux, cruels, parfois poètes quand, se branlant dans la chapelle, ils voient la statue de la Vierge descendre de son socle pour les caresser, les élèves en qui germe par réaction un fascisme matérialiste et grossier, et qui considèrent d'un œil bovin les transformations de leur école, l'épaule basse, le regard sournois, marqués à vie par la trique et la croix. Les bulldozers ont beau emporter la crèche imbécile qui moule ses faux rochers au fond de la cour, le recteur a beau envoyer à l'asile le curé mystique qui dort dans un cercueil et bave de longues heures sur la mort, les murs restent solides sur leurs fondations de vingt siècles de crétinisme.

Dans la dénonciation, Ferreri et Bellochio se rejoignent et s'épaulent. Je demande alors à Marco Ferreri ce qu'il pense des très discutés **Contes de Canterbury** de Pasolini. J'ai bien regardé la mine blafarde des spectateurs qui sortent des salles où on le projette : ils ont le sourire gêné ou la démarche honteuse. Il est vrai que l'on y pète beaucoup, que l'on y pisse abondamment sur la tête de son voisin et qu'on s'attend à ce que l'aimable ouvreuse distribue des fayots à l'assistance pour que chacun puisse y aller de son petit concert anal.

Ferreri. — Je l'ai vu juste après **Orange Mécanique**. Pasolini est moins mode, moins truqueur que Kubrik, il dit la même chose et il la dit mieux. La violence qu'il montre est plus forte chez Pasolini, plus quotidienne, plus trouble.

Actuel. — Au premier degré, les gens sont abominablement agressés. On y respire bien peu de roses, et les effluves qui chatouillent la narine du spectateur ont une forte teneur en merde.

Ferreri. — Bien sûr, les gens aiment à s'identifier, et là il ne peuvent pas. Ce film est un miroir, ce qu'on y voit est impitoyable autant que désagréable. Prenez l'épisode des trois jeunes gens qui s'entretuent pour quelques sous volés : il est terrifiant. Pasolini pose toutes les questions sur la liberté et le libre-arbitre, qui sont le fondement du film de Kubrik, mais il les pose à la source, dans ce Moyen Age où nous sommes encore enracinés, au costume et à l'hypocrisie près.

Actuel. — Quel autre film récent...

Ferreri. — Ouitte à faire hurler les gens, j'ai bien aimé les **Fous du stade** et **Delivrance** aussi, mais celui qui va le plus loin, à mon avis, est le dernier film de Comencini, non encore sorti en France : c'est une attaque d'une rare violence de la démocratie... J'ai vu **Fritz**, bien entendu, ce film effroyablement triste, désespéré... **Actuel** aussi est parfois très triste.

Et Woody Allen, alors, qui passe son temps à piétiner ses lunettes d'écailles ? Dans **Play it again, Sam**, de Herbert Ross, magnifiquement et finement traduit en français par un terreux et vineux **Tombe les filles et tais-toi** qui vient à point nommé nous rappeler nos origines gauloises, Woody met ses baskets dans les pas déhanchés d'un Bogart plus ricaneur que de coutume. Et de se ruer dans un safari à la sous-star pour échoir dans les bras de la femme de son meilleur ami — ce qui est terriblement banal. Une grimace à la Bogey sur l'aéroport de Casablanca attire plus de catastrophes que de Marlène. Dans le genre triste, Cassavetes non plus ne rate jamais son coup. Comme dans **Faces** ou dans **Husbands**, les cœurs simplets de la middle class américaine sont épinglés sans pitié dans **Minnie et Moskowitz**. Bougrement quotidien, ce hippie vieillissant qui se nourrit de hot-dogs graisseux et de visites à sa maman. Tragiquement quotidienne, cette Minnie esseulée qui se partage entre un travail idiot au Musée et le souvenir d'un amant envolé. Péniblement quotidienne, leur rencontre devant un baveux hamburger : « De profil, tu ressembles à Lauren Bacall... » lance Moskowitz à la rêveuse Minnie, qui décolle du snack vers l'archétype Charles Boyer, émouvant de chic et de prestance quand il commande au sommelier courbé à 45 degrés un Bordeaux 1969. Et la lumière vint : « Si on se mariait ? », si on disait oui à n'importe quoi, au prêtre, au maire, à la société, si on s'endormait ? Et les pantins se mettent à ronfler, confits dans leur satisfaction de Prisunic.

Bertolucci, c'est l'exact contraire de Cassavetes, une réalité douce et dorée. On se rencontre, on comprend soudain que tout ce qui a une valeur naît de la rencontre, se prolonge et vit tant que dure la rencontre. On se préserve, on se referme, on se fond et on s'envole très loin de ces laids qui prétendent que les couples se brisent au moment de la vaisselle. Marlon Brando est grandiose, fascinant, Moïse qui campe au sommet du Sinaï en laissant se démerder les élus quelques mètres plus bas. Un raté, peut-être, propriétaire d'un hôtel minable dont la femme vient de se tuer, mais cette Jeanne qu'il croise paie très cher pour que vive le rêve : elle lui tire dessus. Le tandem Brando-Bertolucci a quelque chose d'impressionnant.

Achevons cette chronique par un pétard. Il n'y a pas si longtemps, quand le Circus était déjà magique et pas encore tout à fait grand (**Zartan** venait de naître) Francis Warin a entraîné sur les routes la mirifique troupe de Jérome Savary. Ils y rencontrent un mercenaire fatigué qui les invite dans son château, les couvre de dollars et de champagne avec ordre de faire la fête : **La vie facile**, malgré le maire du village, les grimaces de la boulangère et les menaces d'une grand-mère de jeune épouse bourgeoise qui soupire, Elvire, en voyant son mari-mercenaire, son héros héritier s'encanailler avec les clowns et les clownesses splendidement déguisés du Circus. Beaucoup de talents, de Rufus à Bernard Haller, mais Francis Warin et Jérome Savary ont oublié l'essentiel : « Comment faire votre propre Magic Circus », le thème d'un livre que prépare depuis l'éminent Richard Cocomier, alias Jérome Savary.

Hyma B. DeMille et Janique Lavdouar.

faut aimer trembler, se repaître de la haine et savoir parer un déluge de gifles noires. A chacun son racisme, on peut y trouver des excuses sans relire pour autant l'Oncle Tom. Quand, perdu dans la luxuriante nature du canton de Vaud, Robert Hainard traque l'écureuil de son crayon, il est aux antipodes de cette fureur. La seule colère qui l'anime et le pousse se déverse avec flots et tumulte sur cette expansion économique en laquelle il ne décèle qu'une seule nécessité, l'idéologie : **Expansion et nature,** de Robert Hainard (Courrier du Livre, 15 F) est le livre garde-fou d'un monsieur né non loin du siècle qu'on voit s'interroger avec passion sur les chardonnerets de son enfance, qui se déplument sauvagement. Nos têtes aussi se déplument, cela ne saurait échapper à personne, et les bas-fonds de la psychiatrie ne peuvent guère plus qu'accroître cette tonte. Les Editions de la Tête de Feuilles nous offrent pour 24 F un **Yoga et psychiatrie** gratté par un psychiatre vietnamien — ce qui devrait être une caution. Cette utilisation, ce détournement du yoga du côté de la médecine prouve du moins que, puisque la neurologie l'a quitté, le psychiatre cherche dans les techniques millénaires de libération un remède miracle pour « soigner ses malades ». On est bien loin de la psychologie de l'homme sain de ce bon vieux Maslow ou de ce cher vieux Watts. Un seul petit mot du **Mouvement hippie aux Etats-Unis,** d'Anne Lombard (Casterman) qui semble présenter, si l'on n'y fourre pas son nez de trop près, toutes les garanties de « sérieux » : une compilation habile, parfois phraseuse, parsemée de naïvetés enchanteresses. Exemple, ce titre de paragraphe : « Doing, not working », agrémenté d'une note qui nous a fait rire trois longues heures : « Faire, ne pas travailler. **Proverbe hippie.** » Quelques autres « proverbes hippies », pour le prochain livre d'Anne Lombard : « Bénie soit la malle qui pense », « Une main lave l'autre », etc. Interrogation **: La cause des peuples** de Jean-Edern Hallier paraît au Seuil, autobiographie à prétentions politiques du fondateur de **L'Idiot International.** Voilà un style alerte, et fort, assez classique, beaucoup d'atmosphère et quelques vérités bien tournées sur l'enfance, les châteaux ou les voyages. Fort bien jusque-là : les beaux livres sont assez rares dans notre génération. Mais pourquoi ce titre et ces prétentions ? Comme si Musset, toute révérence gardée, avait intitulé **Aux sources du socialisme français** sa **Confession d'un enfant du siècle.** Après tout, Jean-Edern Hallier n'a pas épousé la France, il n'a pas fondé le socialisme scientifique et ne devrait pas se poser en leader révolutionnaire pour avoir eu une tardive révélation en 1968. Sa belle leçon d'égotisme littéraire n'a pas grand chose à voir avec la révolution, dans ce premier tome en tout cas. Malgré les proclamations militantes, il s'en doute un peu, lui qui sur la jaquette de son livre a parodié déjà quelques critiques de ce genre afin de mieux les désarmer.

Quoi d'autre... Sereines et sans éclats, les Editions de Minuit, fortes du succès de l'**Anti-Œdipe,** lancent une nouvelle revue littéraire, **Minuit I,** appelée à paraître tous les deux mois. Le premier numéro est composé par des amis de la maison, mais la recherche y est ouverte et apparemment libre de tous freins : articles de Bourdieu, de Pinget, de Didier Coste, un Robbe-Grillet pas chiant du tout et trois pincées de Beckett. Longue vie à **Minuit I.** Après avoir lu Beckett, précipitez-vous chez votre libraire et ressortez hilare en brandissant le deuxième volume des **Dingodossiers** (Dargaud, 15 F), où le Gotlib d'avant 68 vous apparaîtra tel le petit gnome rose et rigolard qui, au printemps, vient mettre des pétards dans les bourgeons pour que naissent les fleurs. Indispensable. Surtout si vous avez lu tous les bouquins qu'on vous recommande ce mois-ci.

Hyma la Hyène

Dernière minute : nous avons reçu un tract intitulé « La peau d'un éditeur ». Il est signé par les auteurs publiés par Eric Losfeld, que le gouvernement cherche très visiblement à faire disparaître par tous les moyens. Ses derniers procès le confirment. L'éditeur de Breton, de Péret, d'Artaud et d'Eluard n'a pas de coffre-fort en Suisse. Vous pouvez peut-être l'aider, à votre façon, en prenant contact avec **l'Association de défense d'Eric Losfeld,** Jean Schuster, 14-16, rue de Verneuil, 75007 Paris.

Tutti frutti

Les maisons de disques, c'est comme un gros Monopoly : seulement, au lieu de troquer des immeubles rue de la Paix (très cher) contre des hôtels à Saint-Lazare (d'un bon rapport), ils achètent puis vendent des catalogues ou, si l'on préfère, des marques de disques : la célèbre firme Pâtes et Macaroni a pu ainsi acquérir les droits de vente pour la France du catalogue Milestone, célèbre parmi les amateurs de jazz traditionnel à cause de tout un tas de vieux trucs très chouettes. Inutile de préciser qu'il y a de la réédition dans l'air ! Une dizaine de trente centimètres : **Jelly Roll Morton** (1923-1924) ; **Earl Hines** (1928) ; **Fletcher Henderson** (de 1923 à 1931) ; deux albums de **Johnny Dodds**, un **King Oliver** et un de **Louis Armstrong** qui date de l'époque (1924) où il venait de quitter le Creole Jazz Band pour jouer un peu partout et notamment dans le grand orchestre de Fletcher Henderson Et puis, à côté de tous ces albums d'avant les années 30, un L.P. de 1946 : **Dizzy Gillespie, Charlie Parker** et **Lester Young** ensemble sur la scène du Los Angeles Philarmonic Auditorium, pour une des tournées fameuses de Jazz at the philarmonic (JATP) qui tombent maintenant en poussière mais qui étaient un sacré truc il y a vingt-cinq ans !

Comme il ne voulait pas être en reste, et qu'il voyait là prétexte à joyeuse plaisanterie, Phil Hips s'est approprié le catalogue Ember, qui appartenait auparavant aux Pâtes et aux Macaronis. Hi, hi, hi ! Gag et boutade... Phil Hips doit être une sorte de be-bop freak, vu qu'il vient de sortir un truc qui s'appelle **The Dizzy Gillespie Story.** Une réédition de plages de 1945-1946 avec Parker, Milt Jackson, Sonny Stitt et le génial grand orchestre de l'époque...

Pour terminer avec les rééditions, un **Ellington** style grand cru, côté ensoleillé du coteau et tout ça. Flashback : 1958. La critique de jazz, la presse pourrie, les zamateurs tout le monde est d'accord : Ellington, c'est fini. Au mois de juillet, pendant le festival de Newport, l'orchestre va se défoncer telle la bête : lorsqu'au cours de « Diminuendo and crescendo in blue », Paul Gonsalves, saxophoniste ténor de son état, entamera son 463.582e chorus, la foule à genoux battra sa coulpe en chantant un psaume de contrition. Chez C.B.S., ils avaient déjà sorti **Diminuendo**, alors ils viennent de rééditer le reste du concert. Ça s'appelle **Newport 58.** Cote catholique : pour adultes. Pied. Bon. On va causer rock music, maintenant. Le voici, le voila, l'en veut-y, l'en veut-y pas, la réalisation la plus chère de l'histoire du disque, le Cecil B. DeMille du rock-opera est arrivé, dans un coffret d'une somptuosité inégalée, au design irréprochable, respirant le luxe de bon aloi. A l'intérieur, une double pochette se déplie, image en relief (et en carton) d'un dessus de flipper. A l'intérieur de l'intérieur, le livret comme dans un vrai opéra ! Voui ! Avec le générique : Ode Records presents : Tommy. Ecrit par Pete Townshend et the Who As performed by The London Symphony Orchestra and Chamber Choir with Guest Solists (import. Givaudan). D'entrée en scène, on trouve Pete Townshend, Sandy Denny, Stevie Winwood, Maggie Bell, Richie Havens, Merry Clayton, Roger Daltrey, John Entwistle, Ringo, Rod Stewart et Richard Harris. Du monde.

Je vous vois venir, la méfiance a fait place au dégoût et vous n'allez pas continuer à lire bien longtemps si je n'introduisais subrepticement les éléments cryptogamiques d'un coup de théâtre. Eh bien oui, je ne le puis cacher plus avant : malgré l'étrangeté sournoise de son conditionnement, Tommy 1972, version symphonique, est tout simplement... kolossal !

Evidemment, pas question de comparer les deux versions sur le plan qualité. Pas question de parler de « renouvellement ». Ce tommy-là, c'est plutôt une revanche-clin d'œil de Pete Townshend, grande entreprise de subversion de l'opéra pompeux. Le pire écueil du genre a été évité : les arrangements style musique légère — Paul Bonneau et son orchestre de chambre — burp ! La plus grande surprise vient de la technique d'enregistrement et de mixage résolument « musique classique » : prédominance marquée du chanteur, l'orchestre derrière, le côté net et propre qu'on avait oublié depuis longtemps. Côté artisses, Maggie Belle et Ringo le vieux salaud gagnent une tour Eiffel en sucre candi et Roger Daltrey un bol de lait chaud au miel et un flacon d'Euphon.

Carlos Santana Jesus Freak ? Si, si, d'après Rolling Stone, c'est authentique ; **Caravanserai** (C.B.S.) est le troisième album d'un groupe qui a connu pas mal de changements. Tout à fait surprenant pour ceux qui jugeaient le groupe sur leurs albums précédents, **Caravanserai** est un **très** bon album.

Si vous avez entre les mains le nouveau **Taj Mahal (Recycling the blues and other related stuff**, C.B.S.), commencez tout de suite par la deuxième face : Taj Mahal se paye le luxe d'enregistrer seul avec sa National steel guitar, juste accompagné par les Pointers Sisters et sans même utiliser la chambre d'écho du studio ! « Sweet home Chicago » et « Texas Woman blues » dans le meilleur style de la fin des années 40. La première face, enregistrée en concert, supporte difficilement la comparaison, mais l'autre côté, Wow...

Poco : A good feeling to know (C.B.S. Imp. Givaudan). Bonne vibrations caractéristiques de la musique du groupe. Richie Furay, Rusty Young, Timothy Schmidt, Paul Cotton et George Grantham forcent la sympathie, comme dirait Joseph Staline. Poco est typiquement le genre de groupe qu'on découvre vraiment sur scène et dont on apprécie encore plus les disques, après.

J'espère pour **Neil Young** que son film **Journey through the past** sera meilleur que l'indigne double 30 cm qui vient de sortir chez W.E.A, et qui est censé contenir dans ses spires fuligineuses la partie musicale du même film. Pas grand-chose à sauver... sauf dans la face A du premier disque, les deux morceaux de Buffalo Springfield, au cours d'une émission de télé. Si vous êtes riche et que vous ayez un meuble de famille à caler, ce tas fera l'affaire.

Du jazz pour terminer. Pas de rééditions cette fois, du chaud, du neuf. Enfin, n'exagérons rien. **Archie Shepp** fut notre Hernani à nous, un soir à Pleyel, en 1969. Il n'a plus grand-chose à ajouter à ce qu'il disait à ce moment-là. Crise du free-jazz. **Attica blues** (Impulse-Pathé) c'est ni plus ni moins un constat de crise, et pas d'échec, dans la mesure ou le free ne répond plus aussi intensément à un besoin qu'il y a quelques années, politiquement et musicalement.

Alors, on se retourne vers ceux de la révolution d'avant, les boppers. On disait **Monk** fini. Il y a dix ans qu'il n'a pas fait un aussi bon disque. Quatre solos de piano, quatre morceaux en trio avec les vieux de la vieille, Al Mc Kibbon à la basse et Art Blakey à la batterie. Il y avait pour ainsi dire vingt ans que Monk et Blakey n'avaient pas enregistré ensemble : ça s'est passé à Londres, au cours d'une tournée des « Giants of Jazz » en novembre 1971 (R.CA. série Freedom). Les bons disques de Jaze se font rares, alors on profite !

Rufus T. Mouchefeu.

Be bop a lula

Le nouveau Lou Reed, le nouveau Zappa, le nouvel Amon Düül II : pas de grande découverte ce mois, les têtes familières. Certaines ont pris un petit coup de vieux. **Lou Reed** s'en tire encore honorablement, avec son second album en solo, **Transformer** (RCA). Ceux qui attendaient de la collaboration avec David Bowie une fulgurante métamorphose devront déchanter : l'album ressemble comme un frère à son prédécesseur. Certes, la production a changé : au lieu de l'accompagnement électrique uniforme du premier, chaque chanson subit un traitement individualisé : une myriade de chœurs, des violons çà et là, un tuba, et tout le répertoire des truquages de studio. Mais le fond reste indentique : des chansons peu spectaculaires, intimistes, en demi-teintes, d'une qualité très inégale — jusqu'à la plus franche médiocrité. Lou Reed a bâclé quelques chansons d'amour pour remplir les plages, et Bowie s'empresse d'y ajouter le sirop pop qu'il sait admirablement calquer sur les succès d'il y a cinq ans. Ces genres de cocktail fonctionnent bien pour les disques de Bowie qui a du panache et le sens de la pirouette. Affublé de ces oripeaux criards, Lou Reed fait penser à un jeune homme sérieux qui porte un nez rouge en carton au milieu du visage. Il ne manque pourtant pas d'humour — il le prouve dans le très court « New-York Telephone Conversation », sur un rythme de polka sautillante. Mais il ne se sent vraiment à l'aise que dans la sobriété et l'euphémisme. Il reste deux ou trois petits chefs-d'œuvre, et surtout « Walk on the wild side » : une suite de tableaux elliptiques, portraits de Jackie Curtis, Candy Darling, Joe Dalessandro (pour plus de renseignements sur ces personnages, se reporter à l'interview de Taylor Meade dans ce numéro), du New-York des travestis et des boîtes du Village. Lou Reed réintègre là ses terres familières, des violons qui jouent inlassablement la même note ajoutent la touche Velvet Underground.

Bizarre, très bizarre, le nouveau Zappa, **Grand Wazoo** (WEA-Filipacchi). Une somptueuse incohérence : deux faces bourrées, compactes, grouillantes, un luxe maniaque d'arrangements et des musiciens par dizaines. Cette tour de Babel a du mal à tenir droite sur ses fondations : ça s'affaisse un peu partout, ça s'effiloche faute d'une charpente. On dirait que Zappa s'exerce avec son orchestre comme on s'amuse sur un nouvel instrument : il passe en revue tous les effets imaginables, les empile en désordre pour composer quarante minutes de musique. A n'écouter que l'esprit frais et dispos, sinon la migraine menace.

Le rock allemand, encore : ne serait-il pas temps que les marques françaises se décident à sortir les disques allemands ? Pour l'instant, la pitance est maigre. On en trouve un bon nombre en importation chez Music Action (15, carrefour de l'Odéon, Paris 6e). Phonogram a, paraît-il, acheté les droits de **Tangerine Dream** pour sa collection « prospective XXIe siècle ». On attend, et depuis plusieurs mois déjà. BASF détient les droits de nombreux disques, le catalogue **Pilz** en particulier, mais s'interroge, hésite, se gratte la tête, promotionne des groupes de hard rock sans valeur (Karthago, Gypsy Love) ou des groupes qui n'existent plus (Gila). BASF a pourtant à sa disposition le merveilleux **In den Gärten Pharaohs,** de **Popol Vuh.** Allons, un bon mouvement ! A l'heure actuelle, le meilleur disque BASF disponible en France est, curieusement, l'album d'un groupe folk au style très anglo-saxon, **Brösel-maschine :** des échos de l'Incredible String Band et du folklore irlandais, un peu de sitar, beaucoup plus de tendresse et de chaleur que chez les mille petits groupes acoustiques anglais qu'ils ont écoutés. Enfin BASF pousse avec ardeur **Wallenstein,** qui tournera en France en février. Leur second album, **Mother Universe,** sort en pressage français. Il ne confirme pas les promesses du premier, malgré deux ou trois bons moments. Puissant dans les morceaux rapides, **Wallenstein** persiste à s'engluer dans les ballades pompeuses. Tant pis pour lui.

Seul **Liberty** s'est montré à la hauteur pour flairer l'impact des groupes allemands, et **Wolf City,** le petit dernier d'**Amon Düül II,** nous est arrivé sans retard. Un peu trop joli et décoratif à mon goût, mais le groupe garde encore beaucoup de sève.

Si vous aimez comme moi **Le Seigneur des Anneaux,** de J.R.R. Tolkien (voir la chronique du docteur Hyma la Hyène) et que vous êtes un « Tolkien-freak », vous vous précipiterez sur l'album qu'un groupe de musiciens suédois a composé en s'inspirant du livre : **The Lord of the rings** (Charisma - import. Music Action), sous la direction de l'organiste **Bo Hansson.** Et vous trouverez peut-être, comme moi, que ces mélodies sont bien banales et bien plates pour oser se recommander de Tolkien.

Je ne peux rien dire du triple ablum du **Grateful Dead, Live in Europe** (WEA - Filipacchi). Je me suis endormi au milieu de la seconde face. Le Dead n'a pas de chance ; ses meilleurs albums, les premiers, **Aoxomoxoa** ou **Anthem for the Sun,** qui se vendaient mal en France, ont été mis au pilon.

Une bonne réédition : le **Shine on brightly** de **Procol Harum** (Polydor), leur album le plus savoureusement brumeux, avec la grande suite baroque d'une face (presque) entière, « In held twas in I ».

John Entwistle (le bassiste des Who) aime les contes cruels, les confessions de pervers, les histoires de déceptions et de suicides. On dit de lui qu'il a l'humour morbide. **Whistle rhymes** (Polydor) est moins noir que sa première tentative, Entwistle a fignolé ses mélodies, les a enrichies d'harmonies anciennes comme de vieux contes de fées inquiétants. Ecoutez «Nightmare» : on a rarement mis en musique de façon aussi convaincante le déroulement d'un cauchemar.

Enfin, des livres en français sur le rock ! **Rock et Folk** inaugure une collection aux éditions Albin Michel avec un livre sur les **Beatles** d'Alain Dister) et un livre sur les **Rolling Stones** (de Philippe Bas-Rabérin). Deux démarches complètement opposées, le travail critique et l'analyse en profondeur chez Bas-Rabérin, l'approche intuitive et une foule de détails biographiques chez Dister. Malgré son style guindé et rébarbatif, le livre de Bas-Rabérin pourrait bien constituer l'ouvrage définitif sur les Rolling Stones : une biographie claire et concise, d'excellentes citations tirées des chansons, des jugements toujours intelligents. En revanche, j'aime moins le style sympa et « bonnes vibrations » de Dister — mais je ne veux pas en dégoûter les autres. Alain Dister est également l'auteur d'un **Jimi Hendrix** pour une autre collection (Nouvelles éditions polaires).

On peut signaler aussi **Les Dieux du Soul** (Buchet-Chastel), un très bon livre américain de Phyl Garland sur le rhythm and blues. Hélas, la traduction française est tellement calamiteuse qu'elle rend le texte souvent inintelligible.

Pendant que nous y sommes, voici un choix de quelques livres en anglais sur le rock — aujourd'hui disponibles dans plusieurs librairies parisiennes. Particulièrement recommandé le bouquin de Nik Cohn, diversement nommé **Pop from the beginning, Rock from the beginning** et **Awop-bopalubop-awop-bam-boom :** malheureusement daté (Cohn a décroché après « Sergent Pepper », et nous le plaignons un peu), mais c'est le seul livre qui ait su capter avec style l'esprit clinquant et irrévérencieux du rock. Sur le rock'n'roll des années cinquante et le rhythm and blues : **The Sound of the City,** de Charlie Gillett, une mine de documents. Un méchant livre en français paru il y a quelques mois **(Pop music/rock,** aux éditions Champ Libre) en avait fourni un « digest », entrecoupé d'oukases condamnant le rock petit-bourgeois au nom de la révolution prolétarienne. Pauvres de nous ! Un bon livre sur la scène anglaise : **Revolt into style,** de George Melly. Il manque pourtant un livre qui rende compte de façon satisfaisante des développements de ces dernières années.

J'ai vu un bon groupe récemment à Paris : **Atlantide.** Ce sont deux musiciens, ils habitent près d'Avignon, ils ont travaillé avec la troupe du Chêne noir, ils jouent de la guitare extrêmement électrique et de bizarres machines électroniques, ils chantent (très fort) des textes sombres et virulents. Leur adresse : Le Mazet, 13150 Boulbon, ou bien téléphoner au 84-41-86 à Avignon (c'est le père d'un des musiciens). **Barricade II** (Roquet et ses lévriers basanés) nous précise qu'il n'entretient aucun rapport avec Michel Nicollet, comme nous l'écrivions mensongèrement dans le numéro précédent. Mais nous avons perdu leur véritable adresse : suite au prochain numéro. Le **G.A.I.F.** (groupe animation inter-lycées) commence à mettre sur pied une coordination des bahuts pour organiser des concerts de rock et d'autres spectacles. Ecrire à **Serge Calvier,** 3, rue Léon-Dierx, Paris-15e.

Le **Front de Libération de la Rock Music** a, pour l'instant, à son actif un manifeste dont l'étonnant effet consiste à provoquer un irrrésistible baillement dès la quatrième ligne. En conséquence, nous ne le publierons pas, ce qui ne nous empêche pas de les trouver très sympathiques. On aimerait bien savoir plus précisément ce qu'ils comptent faire concrètement — apparemment, c'est là où le bât blesse. Ils rassemblent actuellement **Komintern, Tarot, Lard Free II,** et **Barricade.** Ecrire 126, rue d'Aboukir, Paris-2e. Ils sont optimistes : ils nous ont même communiqué leur C.C.P. : La Source 33-644-87.

Jean-Pierre Lentin.

EN septembre 1968, durant la retransmission télévisée de l'élection d'une Miss America particulièrement mœlleuse, quelques millions de téléspectateurs américains ont pu voir s'agiter de bien étranges banderoles brandies par une horde de harpies coléreuses. Certains fermèrent leur poste avant même de lire : « Va te branler, Miss America ! » Les autres découvraient pour la première fois l'existence du Women's lib. Ailleurs, en plein congrès de **Play boy,** des nanas accrochent leurs frusques aux croupions empennés des bunnies de service qui, surprises, cessèrent de ressembler à des plantes vertes.

Chez nous, à la fin du mois d'avril 1971, le lecteur de **France-Soir** apprend avec joie qu'un gardien de but, grec et victorieux, se voit offrir une semaine de vacances avec une célèbre et pulpeuse actrice : « Elle est jolie quand elle pleure, pensons-nous encore, dommage que le rimmel coule... » Peintes, enrubannées, frisées, épilées, désodorisées, aseptisées, parfumées, pasteurisées et conservées sous vide pour le grand soir des épousailles, nous nous ébahissons devant des potiches qu'on veut nous faire prendre pour des femmes. A une voix près, au concile de Nicée, l'Eglise déclarait solennellement que la femme n'a pas d'âme. On trouve ça bien ridicule, aujourd'hui, mais on l'efface d'un kleenex distrait, on la range, on la mange, on l'abime, on l'épouse et on la jette. Les objets eux-mêmes s'abiment : sous le masque des cosmétiques le corps de la femme souffre d'autres injures, eczéma, irritations, démangeaisons incongrues. Longtemps brimé par la gaine, poncé par l'épilation, embaumé par Guerlain, le corps de la femme, aujourd'hui, s'affranchit, souvent, déjà du soutien-gorge. Et le reste ?

« Accusée maquillez-vous ! » La femme est traduite en permanence devant le tribunal de la beauté. Le regard de l'homme lui rappelle sans cesse que son charme doit être parfait. Sysiphe du cosmétique, de la laque et du fard, la femme doit faire et refaire sa beauté dans une prodigieuse dépense de temps, d'énergie et d'argent. Un clin d'œil réussi nécessite une demi-heure de préparation. La « femme-femme » épile d'abord ses sourcils pour leur donner une forme régulière et stéréotypée, la broussaille pompidolienne restant rigoureusement prohibée. Puis elle étale sur ses paupières une ombre à la couleur de ses yeux qui s'écarquilleront ainsi de mystère. Un trait d'eye-liner au bord des cils, le rimmelage commence selon une technique bien définie : allonger et recourber les cils (s'ils sont trop raides, on les assouplira avec une pince à épiler). Enfin un léger coup de crayon à l'intérieur de l'œil — du khol — pour la profondeur.

Le corps entier de la femme est mobilisé, la moindre parcelle de son épiderme appelle le traitement. Le charme exclue le hasard : il est fait de techniques. Le cheveu doit être souple, brillant et d'une couleur franche. Défrisages, permanentes, décolorations, colorations, laques à la gomme feront l'affaire. La peau d'une vraie femme n'est jamais en contact direct avec l'air, son visage se couvre de multiples couches stratifiées : un produit de base fixatif, un fond de teint, une poudre spéciale pour éviter que ce fond de teint ne brille ; un rose à joue donne du relief, un trait marron accentue les

dénivellations et creuse la pommette. Dans cette guerre pour la beauté, il n'y a pas de poilues. L'épilation à la pince ou à la cire fondue, le rasage ou l'utilisation d'une crème dépilatoire seront nécessaires sur les jambes, les bras et les aisselles. L'épilation partielle du pubis est de rigueur : on se fera un « bikini » en ôtant tous les poils qui franchissent la frontière du slip. Pour avoir des seins fermes, une taille fine, des pieds pas trop endoloris — les chaussures féminines font mal — quelques gelées raffermissantes, amaigrissantes ou reposantes seront les bienvenues. Ainsi qu'une petite giclée de déodorant en dessous des bras, dans le vagin et sur les pieds qui rendra madame claire et nette.

En quinze ans, l'industrie française des cosmétiques a sextuplé son chiffre d'affaires (trois milliards et demi de francs). Quatre cent soixante-cinq entreprises se partagent le gâteau, formidable tarte à la crème et au fond de teint. L'Oréal, qui contrôle plus d'un tiers du marché, Gibbs, Vichy font chacun un chiffre d'affaires supérieur à cinquante millions. Gigantesque foire aux cosmétiques : cette année, près de cinq mille produits de beauté ont été créés et mis en vente. Les belles aux yeux de biche ont acheté pour cent dix-sept millions de francs de bâtonnets de rimmel et « l'odeur fraîche des petits matins de printemps » leur a coûté quatre-vingt-treize millions. Les fades produits d'hygiène intime ont enregistré une progression de près de soixante-treize pour cent en un an. Les produits de grande diffusion — Bourjois, Twenty, Nivéa, Djadermine, etc. — ont permis l'avènement d'une grâce plus « populaire » : ici la marge bénéficiaire du vendeur ne dépasse guère les quinze pour cent. Mais les « vrais produits de beauté », les produits de marque — Lancaster, Dior, Guerlain, Helena Rubinstein, etc. — atteignent des prix ridiculement enflés : jusqu'à cent quatre-vingt-dix francs le pot de crème. « Pourtant, affirme le docteur Halpern, dermatologue à Paris, il n'y a pas grande différence entre les produits bon marché et les produits chers. En cosmétique, les produits de base employés sont simples et peu onéreux. Un produit vendu à douze francs revient à trois francs quand il est fabriqué sur ordonnance par un pharmacien. On paie simplement la boîte, la marque, le prestige en fonction du principe « plus c'est cher, meilleur c'est ». Dans certains produits — rouge à lèvres, bombes aérosols — l'emballage peut coûter plus cher que le contenu. En mai 1971, les Japonaises ont boycotté les produits Shiseido (trente-quatre pour cent du marché) : par expert interposé, elles ont révélé que le prix d'un produit de beauté était dix fois supérieur à sa valeur réelle. S'ils gagnent beaucoup d'argent, les militants de la beauté féminine le dépensent sans compter : la parfumerie consacre dix à douze pour cent de son chiffre d'affaires à ses investissements publicitaires. Pour lancer son anti-transpirant Spri, Colgate-Palmolive a fait une petit pub de trois cent cinquante millions de francs (anciens) et a distribué cinq millions d'échantillons gratuits. Dans ce système la femme est délibérément considérée comme un être dont la beauté n'est pas naturelle. « Votre peau n'est jamais normale », « Découvrez votre vrai visage » L'homme assume sa nature avec optimisme : des rides, du poil et une odeur forte. La nature féminine est au contraire laide et honteuse. On a affaire à la créature pécheresse, détestée à la fois par les pères de l'Eglise et les joyeux hygiénistes du XX^{e} siècle. « Une femme apprend tous les jours à être un peu plus femme en s'appliquant le déodorant intime To-San ». Admirable logique : la femme ne devient naturelle que lorsqu'elle emploie des artifices. Neutralisée, vitrifiée,

dévitalisée, son potentiel d'aggressivité sexuelle est soigneusement éteint au profit d'une lascive passivité et d'un infantilisme innocent. Il s'agit de capter le regard du mâle en se niant soi-même. L'abolition du système pileux, sous couvert de propreté, est l'exemple caractéristique de la sexualité bestiale et incontrôlée que l'on efface d'un coup de rasoir. Ainsi rien ne touchera plus impunément la femme, si ce n'est le déodorant Safeguard, ultime coup de gomme qui changera un être humain en tableau abstrait. S'il est un signe de frustration, le déodorant est aussi un fleau : il contient des bactéricides de bas étage, tel ce diabolique hexachlorophène, subitement déclaré « substance vénéneuse » par le ministre de la Santé après avoir ravagé comme on sait le derrière talqué des bébés. Lorsqu'un produit en contient une dose supérieure à un pour cent, le fabricant est tenu de l'indiquer sur une étiquette verte. Aux Etats-Unis, il y a près d'un an déjà, la « Food and drug administration », l'organisme américain de contrôle des produits pharmaceutiques et cosmétiques, avait conseillé aux fabricants le taux limite de 0,1 pour cent. En septembre dernier, elle fixa impérativement un taux encore inférieur : il est vrai qu'une fillette de quatorze ans a vu ses lèvres atteindre la taille d'un pamplemousse adulte après s'être déodorisée, et un gynécologue de Montréal a soigné trente cas de vulvites provoquées par l'emploi de ce genre de produits, d'autant plus actif et redoutable que la peau est plus perméable. L'an passé. **Que choisir** révélait que les savons Dédoril, Rexona et Safeguard contenaient respectivement 0,75 pour cent, 0,50 pour cent et 0,50 pour cent de T.B.S., un cousin de l'hexachlorophène, qui s'épanouit en un bel eczéma rouge sale sur toutes les zones du corps que les vêtements ne protègent pas du soleil. Rester dans son bain à faire des bulles, ce n'est plus être à l'abri de la détérioration physique. Déjà, l'eau du robinet agresse la peau — elle contient du chlore et de l'ozone, et lui ôte son sébum — mais si l'on y ajoute ces huiles colorées et moussantes qui vous transportent paraît-il dans un Japon millénaire, on a de bonnes chances de se transformer en parchemin du Moyen-Age. Demandez à votre baignoire, elle adore cette mousse qui la récure en trente secondes, et interrogez-vous gravement devant son éclatante blancheur.

Les produits de soin et de maquillage sont beaucoup moins nocifs que les déodorants et autres savonnettes miracles : ils n'ont d'ailleurs pas la moindre action sur la peau. Le docteur Escande est furieux : « Il suffit de faire mariner une feuille de peuplier dans trois litres d'eau pour baptiser le mixture **lait aux feuilles de peuplier** ! » Aussi savamment élaboré, le tonique camphré de Mességué à base de plante, que fabrique le laboratoire « aux herbes sauvages », n'est guère plus que du camphre naturel à 0,1 pour cent plongé dans de l'alcool à 30° coloré au bleu CL 42051 et au jaune CL 19140. La couleur vert-menthe n'est qu'un mélange de peintre, comme le révèle **50 millions de consommateurs.** Même chose pour le printanier « lait aux concombres » d'Yves Rocher. Il contient onze pour cent d'hydrocarbures.

Le grand effet des crèmes anti-rides, quand on sait comment c'est fabriqué, vous fait dresser sur la tête vos cheveux bien mis en plis : elles gonflent la peau, et les rides s'effacent sous la boursouflure, sans disparaître pour autant. Quand votre peau se détend, il faut à nouveau se beurrer la frimousse avec cette peu reluisante mayonnaise.

Et que les jeunes filles sceptiques et pimpantes qui ignorent les affres de l'allergie et lisent **Actuel** sans se gratter ne rient pas trop. Pour l'heure, elles peuvent s'enduire des pires merdes cosmétiques sans dommages perceptibles. Vers trente-cinq ans, les mêmes produits — qui n'auront aucune raison de s'être améliorés — leur donneront des curieuses sensations de cuisson et d'irritation. Quand on se déguise la peau, on ne peut jamais être tout à fait sereine.

M. Halpern, qui en sait long, déclare quant à lui qu'aucun produit n'est inoffensif. Tout d'abord, « la loi n'oblige pas le fabricant à indiquer la composition de sa potion. Ensuite et surtout, un produit n'est jamais valable pour toutes, car les réactions de chaque épiderme présentent des particularités. Le drame est que l'on ignore tout de la sensibilité de la peau à tel ou tel produit. »

De toute façon, la tête est atteinte : être belle équivaut à perdre l'expression avec l'âge et les rides. Le parfum Revlon 4 « parlera pour elle ». Cause, parfum. Frais, fruité, fleuri, tu nous racontes qu'elle est heureuse, mais on aimerait entendre de la bouche même de ton papa le chimiste de quoi tu es fait. Dans les sociétés primitives, le maquillage est parure, il individualise, indique la situation sociale et affective de l'homme ou de la femme. Chez nous, loin d'informer, il pousse dans la norme. Le W.I.T.C.H. — « sorcière », mais aussi Women International Terrorist Conspiracy From Hell — proclame que « la beauté est un désastre », ce qui, en matière de justification des points noirs et généralisation abusive remporte la toupie du laid. « La laideur a ses avantages », disent ces dames, conseillant aux conspiratrices d'être ordinaires et neutres. L'une des fondatrices du Women's lib, Shulamit Firestone qui, avec un nom pareil ne doit pas être un laideron, se refuse à condamner aussi sommairement la beauté, ou à l'assimiler à la machine à faux cils, à faux seins et à faux culs : « Que les femmes assument et inventent une beauté vivante et humaine. Leur visage doit pouvoir évoluer, se transformer, se flétrir, exprimer toutes ses émotions, positives ou négatives ». Et laissez les fards aux jeunes gens de l'underground qui commencent à s'en patafioler et vont bientôt comprendre, avec leurs yeux barbouillés et leurs bottes à talons hauts, toute la dureté de la vie. Ou alors, prenez du khol, du henné ou du jasmin, ces artifices sont naturels.

Martine Huppy
Jean-Louis Hue
Olympe Dia

ôte ta perruque, jean-raoul, on t'a reconnu

Photos Gilles Larrain

Les New York Dolls montrent leurs culs poilus en tirant sur les cordes de leurs Gibsons. Alice Cooper provoque Sacher Masoch qui ne répond pas. David Bowie essaie vainement de tirer de la semence d'une guitare basse. La dialectique de la provocation et du dollar se développe en spirales d'Archimède. Pourtant, les émules de 1925, les nostalgiques du boulevard du Crépuscule et les décadents au petit pied et au gros portefeuille ne sont que pâles plagiaires, malgré leur talent de musiciens et de show-men.

A New York, depuis quinze ans, les « drag queen » font bien mieux et en jettent un peu plus. Le théâtre de travestis, qui libère un des derniers ressorts du tabou, celui de l'homosexualité, a revitalisé le scandale. La nudité affable, la sexualité tremblotante, le hurlement tragique ou la politique braillarde, d'un coup et pour un soir semblent affadis. Les Cockettes elles-mêmes ont raté leur entrée à New York. Ils sont apparus comme de tristes émules et ont abandonné dans le « village » leur fraction la plus nickelée, le bel Hibiscus en tête. Galonné comme Malboro, celui-ci emmène les Angels of Light au front de la décomposition et du sarcasme nostalgique. Les jeudi, vendredi et samedi soir, à minuit, au bout de Jame Street dans le fond délabré de Grennwich Village, ils s'exposent gratuitement, noblesse et mécénat obligent, collectionnant tous les chics du moment. Marlène s'avance d'un pas chaloupé, les soldats du Vietnam tirent sur une dernière pipe, la poudre d'argent flotte, le strass volette, falbalas, brandebourgs et aiguillettes, souquenilles d'or, passements et passepoils, ils sont dû soudoyer la costumière de l'Opéra de Baltimore. On rit de les voir si belles et la salle est bourrée, le public d'une présentation de Dior quand Rubirosa, Patino et Trujillo ne craignaient encore rien et saupoudraient leurs concubines de renard bleu.

Cela même n'est que frivolité. Dans le souterrain, les vrais travestis affichent un talent somptueux et ironique. Cascades de miroirs où l'on se perd, ces ricanements sur soi-même à faire pâlir Kierkegaard. Depuis longtemps, chacun s'est forgé un personnage puisé dans la collection des images pieuses d'Hollywood, Maria Montez, Alexis de Lago, Marylin à cinq exemplaires, Jackie Curtis qui sait se faire toutes les têtes. Ce demi-monde a ses stars. Cette année, elles ont pour nom Candy Darling qui nie son passé d'homme et perce à Broadway et Holly Woodlawn, l'héroïne de Trash qui a ressorti ses costumes d'adolescent. Ce monde s'exhibe avec un panache que ne risquent pas l'Alcazar et la Grande Eugène.

In the search of the cobra jewels est la dernière pièce du club des travestis écrite par Harvey Finstein, l'Oscar Wilde de cette Arcadie qui n'a rien de spartiate. On ébranle les colonnes de temples longtemps délaissés. Le Dieu Pan frappe, le monde maudit s'assume, grotesque, vivant, drôle, parfois pathétique, fièrement pathologique, l'exhibitionnisme devient un évangile. Babylone, ici, montre ses parties honteuses, les plus révélatrices et les plus vivantes. A l'ombre des grandes tours, Messaline et Jarry ont trouvé de dignes émules. Ils occupent le devant de la scène, la princesse Lee Radziwill les fraye, et héberge Mick Jagger, sa sœur Jackie Onassis s'en inquiète — un peu seulement — car tout cela est tellement « Schwartzo ». Ce spectaculaire est ancré dans l'angoisse déracinée d'une société qui a manqué le coche de sa révolution. L'underground orne les parties huppées alors que les gens chics s'encanaillent dans un chassé-croisé d'ennui somptueux. Voilà la scène : c'est la fin d'un acte. Ce paravent éblouissant masque la mort d'une éthique. Les gens de talent y fleurissent et y meurent, petits rats plus ou moins piégés de tous ces fromages. Les photos sont de Gilles Larrain, deux mille photos de travestis, un livre à venir. Consultez sinon le prochain numéro de Zoom. La plus belle série, dont une photo éclate sur la prochaine double page : le travesti le plus méconnu de New York, qui se prend pour la Pavlova et ne se dépare jamais, Taylor Meade, acteur remarquable, grand augure de ces dégoulinades, poète, quatre-vingts films underground, longtemps attaché à Warhol mais incorruptible de l'underground artiste, l'un des premiers homosexuels à avoir relevé la tête — en ricanant comme Hyma — vingt fois agressé et le corps tailladé par des gouapes. Il a connu toutes les scènes, baladant son air de douairière ironique d'un vernissage chic au plus noir des bas-fonds. Il raconte.

A quand remonte l'apparition des « drag shows » dans l'underground et ce goût pour le « camp », l'ornement et le décadent ?

Les travestis affluent depuis toujours à New York où la tolérance est, en tous sens, à la mesure du gigantisme. Le goût de la folie, la culture et la défonce, les grands délires des grandes rebellions et l'affirmation du Gay Lib n'ont fait qu'accentuer la tendance déjà sensible dans une partie du cinéma underground, marquée par l'Orphée, **de Jean Cocteau.** Flaming Creatures, **le film de Jack Smith, en est le signe magnifique. Quant à moi, je n'avais rien compris puisque j'ai refusé de jouer dedans, en pensant que cela ne serait que basse pornographie, alors que Jack Smith a tourné la première épopée travestie. Je regrette d'avoir mis si longtemps à oser me travestir. Les folles ont assumé, et nous ont libérés. Les travestis de New York ont ouvert une porte de secours à l'homosexuel du Middle West qui présente une nette tendance suicidaire.**

Pourquoi New York est-elle une ville plus libérale ?

Lindsay, le maire, est un libéral qui a bénéficié lors de sa réélection du suffrage de dizaines de milliers d'homosexuels. Il le sait. Et les homosexuels brimés finissent par aboutir à New York. A Los Angeles par exemple, ils sont fichés et certains doivent présenter une carte à la moindre réquisition. Dans l'Iowa, pire encore : on les lynchait il y a seulement quinze ans. De toute façon, l'homosexualité fait courir de graves dangers. On en tue cinq ou six par semaine rien qu'à New York, un quart des meurtres peut-être. Les homosexuels ont encore peur de se présenter en tant que tels dans un commissariat et de déposer plainte. Ceux-là sont la proie rêvée des petits truands.

Et le Gay Liberation ?

Il s'est battu sur quelques points concrets, a démarré il y a trois ans sur la fermeture autoritaire de certains bars par la police, s'est énormément gonflé en deux ans, bouleversant l'attitude du public en se manifestant sans complexes avec des militants qui ne présentaient pas l'apparence stéréotypée de la « tante ». Mais il a pris peu à peu un côté puritain : comme souvent les groupes politiques, il a enfoui l'humour sous les manifestes.

J'ai une « amie », Wayne County, qui chante dans un groupe de rock travesti. Ce faisant, elle manipule un vagin en caoutchouc et le stimule pour rire. Le directeur d'une université de New York a coupé le courant pendant leur dernier show et les types du Gay Liberation se sont mis à les attaquer en les accusant « d'insultes à la cause homosexuelle ». A se prendre trop au sérieux le Gay Lib se ridiculise : les militants avaient déposé des amendements auprès du conseil municipal de New York pour obtenir une modification de certains règlements, et se sont rendus à la séance pour appuyer leurs projets : comme certains conseillers municipaux osaient sourire à leur vue, ils se sont bêtement énervés et se sont mis à hurler : « Comment ! vous osez sourire ! » Le projet n'est pas passé.

Si le milieu homosexuel est dangereux, l'underground semble l'être aussi ?

La scène en général l'est, dans la mesure où elle brasse en marge des milliers d'individus névrosés, psychopathes, déséquilibrés qui y trouvent la seule survie possible. Le mélange donne cet humus dont se repaissent écrivains, poètes et cinéastes. Mais plus tu vas à l'aventure, plus la jungle t'entoure. Mon premier réalisateur, underground bien sûr, avait d'inquiétantes absences dans le regard : il voulait absolument m'enfermer dans une malle et, je le crains, m'y laisser moisir un moment pour réussir un joli plan. Il y a déjà eu beaucoup de morts. Trois des actrices du film Cléopâtre, **de Michel Auder, sont décédées. La dernière, Andrea, la jeune actrice défoncée des films** Heat et Trash, **de Warhol, s'est suicidée cet été. Elle était merveilleuse. Quand nous avions de l'argent, nous louions une limousine et nous allions faire un peu de scandale dans un gala ou un vernissage. On dit que Warhol lui avait refusé dix dollars le matin même... Tout l'underground sait qu'Andy promet plein de trucs et ne tient guère. A ce niveau de célébrité, on se sent peut-être obligé de dire oui à tout le monde, mais à manipuler des gens malheureux pour mieux tourner leurs états d'âme, on risque des explosions. Ce qui se produisit deux fois : un jeune mec tira sur Andy il y a six ans, et je détournai le coup de feu en me jetant sur son bras. En 1968, Valerie Solanas, auteur de** Scum, **vexée qu'Andy n'ait pas produit sa pièce** Up my ass power, **le blessa gravement de deux balles de revolver. Andy exploite beaucoup et brime tout autant les riches que les pauvres. Une de ses superstars, Ida Sedgwick, une héritière de grande race, s'est suicidée de dépit quand il a renouvelé ses superstars et que, du jour au lendemain, il ne t'a plus parlé.**

A-t-il gagné beaucoup d'argent avec ses films ?

Evidemment. Ils sont tournés en trois jours, improvisés, portés par les sentiments et les névroses des acteurs. Holly Woodlawn par exemple. Andy, n'en voulait pas à la Factory parce qu'elle avait, disait-on, volé une machine à écrire. Puis un jour, il a lu les mémoires d'Holly dans un cahier d'écolier : c'était Trash. Il existe une subtile hiérarchie parmi les superstars : aucune promotion pour la plupart — au contraire d'Hollywood, qu'on copie pourtant. Percent les chanceux, Candy Darling ou Holly. Ou le petit favori, Joe Dallessandro, qu'Andy, généreux et social, entretient ainsi que la famille, jusqu'au petit frère qu'il vient d'envoyer au collège. Les autres stars touchent cent, deux cents ou trois cents dollars pour leur participation au film. Pour Nude restaurant, **le premier succès d'Andy, j'ai**

touché vingt dollars, cent francs, pour interpréter le rôle principal. Après quoi des films comme Heat ou Trash, qui ont coûté respectivement trente et dix millions, rapportent des milliards.

Personne ne le poursuit ?

Peut-être le ferais-je un jour. A mon avis, il n'a pas sorti nos trois meilleurs films : San Diego Surf, avec Viva et Joe Dalessandro, The Detective, avec l'énorme Bridget Polk dans le rôle du détective et L'imitation de Jésus-Christ, avec Patrick, le James Dean de l'underground. Pas plus que l'ineffable Tarzan dont j'incarne la bouffonnerie. Je me suis brouillé avec lui après l'énorme maquignonnage auquel il s'est livré, au printemps dernier, avec les marchands d'art : ils ont organisé une vente de ses toiles et les ont rachetées eux-mêmes pour faire monter les cours, 300 000 F le tableau. Les toiles d'Andy sont peut-être étonnantes, mais c'est de la mauvaise peinture qui ne devrait pas mieux se vendre qu'Oldenburg ou Rauschenberg. J'ai dénoncé cette manipulation, au grand émoi du monde artistique. Je n'en ai rien à foutre de bousculer la vingtaine de profiteurs et la quinzaine de milliardaires qui contrôlent la spéculation. Malgré tout, on adore encore Andy. Le personnage reste tellement génial dans une scène absurde et malade. Et puis, les bons souvenirs, lorsqu'on tournait tout le temps et n'importe quoi, décontracté et stoned, ce qui rend bien naturel. On devrait faire fumer un peu les grands acteurs d'Hollywood : ça leur éviterait bien des grimaces stéréotypées. Alors qu'en général les acteurs fument dans la vie et s'abstiennent avant le tournage...

D'où venait l'argent ? Le cinéma underground a-t-il toujours eu des mécènes et des relations avec la haute société ?

Beaucoup d'artistes viennent de la grande bourgeoisie, ils y gardent des contacts. J'ai personnellement présenté plusieurs milliardaires à Andy. Ils sont assez peu nombreux, toutefois, à financer la scène. Au premier chef, on trouve Jérome Hill, qui n'est pas seulement un mécène. J'aime bien son film Portraits, le seul film autobiographique de milliardaire (qu'on a vu à Paris en novembre au studio Acacias). Son grand-père était l'un des magmats des chemins de fer. Pour une part, tout le cinéma underground new-yorkais lui doit d'exister. L'un des grands films de l'underground, Hallelujah the hills, des frères Mekas, s'appelait Hallelujah the woods avant que Jérome Hill n'en dépanne la production. Hallelujah the hills illustre bien les relations du cinéma underground et du milieu chic : l'acteur principal Peter Beard est le meilleur ami de Jackie Kennedy, une sorte de précepteur de ses enfants. Un mec haut en couleurs qui a voulu créer un parc national de grands fauves au Kenya et a manqué de s'y faire tuer, l'homme qui a installé les Stones chez Lee Radsiwill et dont Jackie a dit : « Son rêve : inviter Charles Manson pour un week-end... »

Quand tu réfléchis à ces quinze années passées dans le cinéma underground, qu'en retiens-tu ?

D'abord le souvenir de mes premiers films en 1960, à San Francisco, alors que la rénovation urbaine et les flics avaient raison des derniers beatniks du quartier de North Beach. On les a dispersés pour les supprimer et ils ont ainsi essaimé : qui l'eût cru ? Flower thief, le voleur de fleurs, qu'on tournait alors, est peut-être mon film préféré. A l'époque les cinéastes underground s'intéressaient surtout à l'homme, ses manies et ses déviances. Ils sont engagés à fond aujourd'hui dans l'expérimentation électronique, la recherche colorée ou la vidéo.

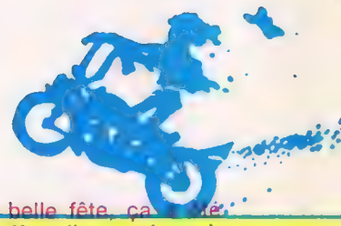
C'est pourquoi je tourne moins, et souvent des films vidéo. Auparavant, j'avais tourné avec Markopoulos Iliac Passion un pensum pompeux et chiant. L'underground est resté trop underground. Nous avons confié nos films à Jonas Mekas, qui nous avait fait connaître par sa chronique du Village Voice. Il les a enterrés dans sa lugubre cinémathèque, dont chaque fauteuil est isolé pour bien s'assurer qu'on ne parle pas à son voisin. Mekas est un élitiste qui croit que quelques centaines de privilégiés peuvent, seuls, apprécier l'Art. Quant à lui, il a tendance à préférer le chiant...

Cours-tu encore les vernissages et les manifestations d'avant-garde ?

On m'invite peu, parce que je me manifeste toujours à contretemps. Au concert de Stokhausen, je me suis senti très libéré par la musique et j'ai dansé en lançant des avions en papier : l'avant-garde se tirait la tronche. J'ai failli me brouiller avec le Living theatre à Cassis il y a cinq ans, lorsqu'ils jouaient Mysteries and other Pieces. Julian Beck restait assis une heure durant à marmonner sans relâche : « Nous devons arrêter la guerre du Vietnam ». Cela devenait à la longue tragiquement solennel, au point de me taper sur les nerfs. Je me suis levé et j'ai crié : « Vive Johnson ! Vive la peste, vive la mort, à bas les intellectuels ! » Je hais les procédés. Un Marseillais m'a traité de « cul de poisson ». Le public était très choqué. Un heure après, je dansais avec le Living dans les rues pendant le happening de Lebel, qui avait distribué des flûtes à tout le monde. Un gros nuage bleu flottait sur la mer et c'était bien ainsi. »

MOTO, NE ME POMPE PAS TROP L'HUILE

Fin novembre au Bataclan, un M.C. 5 ramolli s'exhibe sans conviction. Au premier rang, cloutés, gantés, polvrés et ricanants, une brochette un peu lugubre, les Hell's Angels à la française, qui roulent surtout les mécaniques. Dans ces bandes brutales, les poings servent de syntaxe. Ils vont blesser une bonne dizaine de spectateurs, « ces petits chevelus tarés » qui essaient de survivre en contournant la violence. Deux cents flics et gendarmes viendront les attendre à la sortie du Bataclan sans, curieux hasard, surveiller la porte de derrière par où ils sortiront. Peut-être a-t-on jugé bon que les concerts pop ne se passent pas trop bien et la manœuvre réussit.
Tous les motards ne sont pas comme ces prétoriens au cœur de béton. Les flics les briment, essaient de les chasser de la Bastille où ils ont coutume de discuter culbuteur le vendredi soir. Ils se sont bien battu contre l'ennemi, ces lecteurs du Culbuteur **qui se font souvent embarquer, et le cavalier moyen est souvent un prolo qui fuit le turbin dans d'autres vacarmes. Certaines bandes, pourtant, développent une curieuse argumentation du gros bras. Voici un petit dialogue avec un groupe qui ne représente que lui-même, marginal parmi les marginaux. Là-dessus, notre agent dans le royaume de la bécane a rencontré au détour l'ange flippé de ce milieu, un héros digne de Kenneth Anger, la représentante éclairée du prince Melchisedech.**



— Laissez-le s'expliquer.
— A Rungis, au festival pop, ou au Bataclan, on a été étontés de voir les Rockers revenir avec leurs motos, alors que chacun s'écrase dans son coin.
— C'est justement ça qui nous fait chier. On est deux cents et on aime pas s'écraser. On chie sur tout le monde, et plus ils nous chient dessus plus on s'amuse.
— Qu'est-ce qui s'est passé à Rungis exactement ?
— Un musicien taré a dit au micro : « Le Rock est mort, vive la Pop ». Alors on est monté sur scène, on a cogné les mecs qui chantaient, on a cogné les barmen, on a cogné les flics. Et puis, on s'est fait braquer et on s'est retrouvé en cabane. Ils faisaient chier, il y avait même des cons qui payaient leurs consommations. Nous, ça nous plaît pas de payer la bière, on en a rien à foutre.
— Et au Bataclan ?
— On a démoli une Jaguar avec le mec qui était dedans. On est apprécié par les gauchistes, mais le jour où ils vont nous rencontrer, ils seront pas contents. Les gauchistes, on demande qu'ils soient avec nous pour tout casser. Mais dès qu'on commence à casser, ils veulent foutre un service d'ordre.
— Vous pensez qu'il faut tout casser ?
— Ouais, on verra bien après, et puis on s'en fout, on se donne pas de raison, on a envie et c'est tout, on se donne pas de but. T'as pas envie de casser, toi, quand ça t'énerve, de prendre un pavé et le balancer dans un carreau, de foutre ton poing dans la gueule d'un mec si sa tronche te revient pas. Il y a des mecs qui prennent leur pied en collant des affiches, il y en a qui prennent leur pied en se défonçant la gueule, nous on prend notre pied en étant ensemble et en foutant la merde. Au Roméo, il y avait des mecs de partout, de Saint-Denis, de Malakoff, d'Orly, on a démonté un chantier, on avait tous des barres. Après, on a sorti les videurs.
— Et les flics ?
— Ils peuvent rien. On est trop et ils peuvent pas nous mettre tous en calèche. Et puis, si tu t'occupes d'eux, tu n'as plus qu'à aller travailler en usine... Les flics c'est pas des héros, quand ils nous voient arriver, ils en ont plein leurs culottes. Ils savent que c'est pas les étudiants qui tapent mais les blousons noirs. L'autre jour, on s'est fait choper dans le 16e, on avait tout cassé. Au commissariat, le commissaire s'appelait Maigret. On était mort de rire, on l'a chambré pendant deux heures. On se faisait sucer par les putains.
— C'étaient pas des putains, c'étaient des travelos. Ils pouvaient plus nous supporter les schmitts, ils nous ont foutu dehors et ils sont tous sortis pour nous dire au revoir.
— Et la moto dans tout ça ?
— On n'est pas des sportifs.
— C'est quoi, des sportifs ?
— C'est des cons, ils vont regarder à Montlhéry, ils font des concentrations, ils obéissent à des trucs, nous on obéit à rien. Ils prennent leurs bécanes à crédit, ils ont un travail fixe et se réunissent de temps en temps. Nous, on est toujours ensemble et personne ne travaille.
— Vous vivez de quoi ?
— Tu vas voir de quoi on vit, tu vas pas sortir. Ton magnéto, tu vas le laisser là, avec ton portefeuille.
— Faut pas les écouter, ils connaissent pas la morale. N'importe comment, on en a rien à foutre de se faire interviewer. Ce qu'on fait, ça ne se raconte pas. C'est interdit ce qu'on fait. T'as qu'à venir avec nous ce soir, c'est une fille qui nous invite à un cocktail, place des Vosges.

On était invité pour 20 h 30. On passe avant chez un type dévaliser l'armoire à pharmacie. Les mecs s'enfilent n'importe quoi, du moment que c'est marqué : « Ne pas dépasser la dose prescrite. »
A 20 h 30 tapantes, on arrive place des Vosges devant un camion-design tout affublé de grandes toiles tocardes à la sous-Lichtenstein.
Sur de ravissants petits cartons plastifiés on pouvait lire : « Iris Clert présente **Les motards dans le stradart**, peintures de Josée Servant, grande fête inaugurale à 20 h 30 ».

Pour une belle fête, ça [illegible] une belle fête, il y avait vraiment de la grandeur dans le pillage. Les types s'interpelaient en s'envoyant des grandes claques dans le dos : « Comment, toi aussi, mon frère, tu es venu ? Toi aussi, tu t'intéresses à l'art ? » On aurait dit que l'artiste et ses relations posaient pour une photo du Gréco tellement ils avaient les gueules allongées. Faut dire qu'on ne se privait pas pour les chambrer. Bref, c'était déjà très beau, quand arriva la fanfare des Beaux-Arts, venue apporter le soutien folklorique et rémunéré à ce grand moment de la peinture contemporaine. Mon voisin devait avoir une vieille dent contre eux : « T'entends la musique, me dit-il, tu sais sur qui on va cogner ? »

Alors tout s'est mis à voltiger, puis les flics ont chargé. Ceux qui le pouvaient se sont barrés sur leurs bécanes, la poignée dans le coin, en zig-zaguant au milieu des poulets. Alors les poulets se sont rattrapés sur les autres, tandis que la fanfare couvrait la matraque.

Les rescapés se retrouvent quelques rues plus loin. « J'ai mis des coups de verre, j'ai mis des coups de bouteille, des coups de table, des coups de bar... » — « Avance, qu'y me dit ; tu veux que j'avance, je lui dis, et je lui ai pété un verre sur la gueule. » — « J'attrape une table... C'est pas la peine, qu'elle me fait la vieille. Tu vas voir si c'est pas la peine ! Je la balance, et la table, et toute la vitrine du café descend ! »

— Et les mecs qui se sont fait ramasser ?

— Ils seront relâchés demain. Sinon on verra.

Le lendemain, les mecs étaient effectivement relâchés. Il y en a même un qui s'est barré en piquant le vélo d'un flic appuyé sur le mur du commissariat. Il l'a revendu dix sacs à un marin monté à Paris pour trouver du boulot et dont c'était le dernier pognon.

Philippe Graine.

Un vendredi de juillet, une petite bonne femme, toute de blanc vêtue, distribuait des tracts aux motards de la Bastille qui furent assez surpris du contenu : « L'ordre de l'Empereur Melchisedech a l'avantage de vous faire connaître qu'il engage 777 jeunes motards non-violents pour exécuter mille nouvelles lois parfaites et justes créées par le gouvernement des immortels sur terre depuis le 7 juillet 1970. Salaire du premier mois : 1.000 francs, à partir du deuxième mois, 3.000 francs ».

Le tout était signé « la Générale royale universelle Cyna Lokiec, chevalier du Royaume Royal de France, procuratrice générale de l'Ordre de l'Empereur de la République Française, pour sa Majesté Royale le souverain Isiris Charlemagne, Prince du Royaume Royal de France, Prêtre suprême de l'ordre de Melchisedech, Empereur de l'Univers ».

La générale Royale Universelle, qui ne cesse de renouveler ses offres de recrutement, nous a reçu chez elle, rue Jules Vallès à Paris, dans le vingtième arrondissement. Elle a bien voulu dégager l'essentiel de l'enseignement de l'Empereur Melchisedech, dont l'Ordre ne comprend que des Immortels.

— Générale, qu'est-ce que l'Ordre des Immortels ?

— L'Ordre des Immortels a été fondé le 7 juillet 1970 par le Prince Melchisedech afin de redonner aux hommes l'enseignement de l'immortalité. Les Immortels vivent dans des forêts ou dans des grottes souterraines spécialement aménagées. Pour se chauffer, ils utilisent des plaques de diamants et de miroirs afin de capter les rayons merveilleux irisés de la lune, du soleil ou des étoiles.

— Vous avez dit « redonner » aux hommes l'enseignement de l'immortalité. Les hommes étaient donc immortels à l'origine ?

— Effectivement. Adam et Eve n'étaient pas seulement un couple mais le symbole d'une civilisation de milliers d'immortels qui ont aujourd'hui quitté la terre pour une autre planète.

Après Adam et Eve, une autre civilisation d'Immortels est venue sur Terre : celle de Cain et Abel, mais elle a fauté. Un couple, notamment, a voulu savoir ce qu'était le sexe. Il lui est né un enfant mortel car au commencement du monde, Dieu avait interdit de toucher au corps, de pénétrer dans les parties du corps. L'enfantement par le sexe est un enfantement anormal qui fait souffrir la femme, entraîne des fibrômes, des cancers et toutes les maladies vénériennes. De plus, il condamne à être mortel.

Il existe pourtant des milliers de manières pour enfanter autrement que par le sexe. Le Prince ne m'a appris que la méthode des chakras : les enfants peuvent naître par une très forte concentration de pensée. C'est ainsi que sont nés Jésus, Moïse et Bouddha, qui étaient des immortels.

— Comment peut-on acquérir l'Immortalité ?

— D'abord, il ne faut pas manger de cadavres d'animaux. Seuls les cannibales le font et ils meurent ensuite du cancer qui est provoqué par la viande. Il faut savoir que les animaux ont une âme comme nous. Ils viennent d'une planète spéciale d'animaux où ils ont les mêmes dons que nous : ils chantent, parlent, jouent de différents instruments de musique et peignent... Ils sont venus sur la terre pour aider les hommes, comme le cheval pour labourer par exemple. Mais depuis que les hommes les tuent pour les manger, les animaux se sont tus volontairement. Ils ne nous reparleront que lorsque nous les respecterons à nouveau.

— Et les plantes ?

— Les plantes viennent aussi d'une planète spéciale où elles ont un visage fantastique et des cheveux aussi doux que des pétales de roses. Elles sont venues pour nous nourrir en végétariens.

— Que mangez-vous, Générale ?

— Depuis deux ans, j'ai vécu de lait, de grains d'orge crus et non pollués et de glace à la vanille. Je mange de la glace à la vanille en abondance car elle est riche en protéines. Le Prince Charlemagne et moi-même en mangeons plus de quatre kilos par jour.

— Que peut-on attendre de l'Ordre des Immortels ?

— Voici ce que l'Ordre des Immortels a préparé pour vous :

Les impôts seront supprimés et, au contraire, chacun recevra de l'argent à perpétuité. 1.000 francs par mois de 1 à 17 ans, 3.000 francs de 17 ans à perpétuité. En plus chacun aura gratuitement une maison confortable en cristal de verre, lavable et étincelante dans laquelle se reflète le soleil et les milliards d'arc-en-ciel. Chacun recevra également mille mètres carrés de terres cultivables et d'arbres fruitiers.

— Quelles sont les fonctions des 777 motards de l'Ordre de l'Empereur ?

— Les motards de l'Ordre de l'Empereur auront les plus belles motos. Ils seront les mieux habillés avec des couleurs très mode. Ils porteront surtout du blanc, bénéfique, pratique, anti-transpiration et facilement lavable. Ils se vêtiront aussi de tous les bleus pastels, d'or et d'argent.

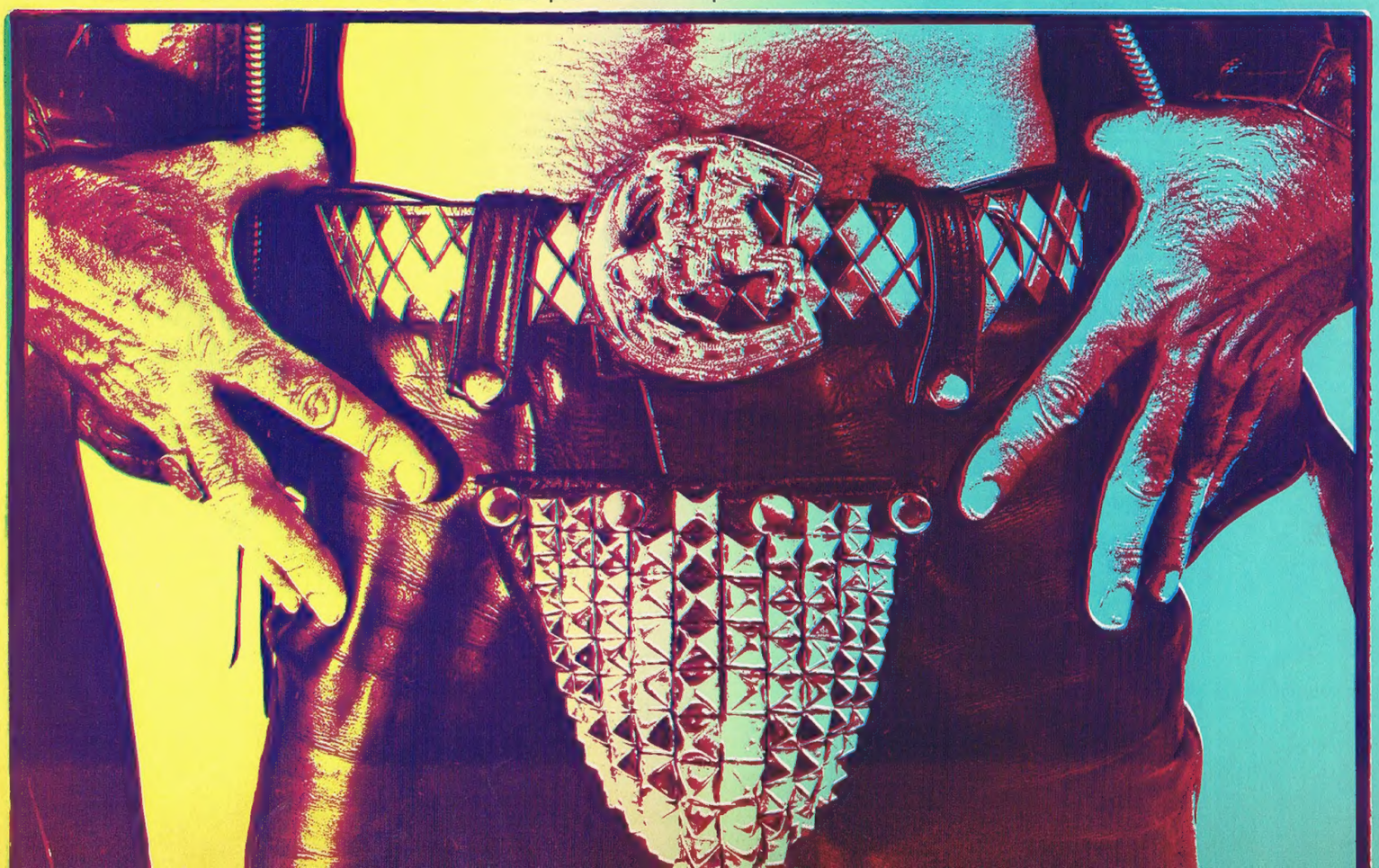
Au cours de leurs missions, les motards de l'Ordre de l'Empereur peuvent se faire assister d'un agent de police. La première mission des motards de l'Ordre est de faire respecter le Code de la Route afin que les motards courtois soient les maîtres incontestés de la chaussée et que disparaissent les quatre roues jalouses dont sont victimes beaucoup de jeunes innocents. Voici la manière de procéder : les motards arrêtent un chauffard sur le bas-côté de la route. Ils lui demandent courtoisement ses papiers et apposent le sceau du justicier du Bengale sur sa carte d'identité et sur son permis de conduire qu'ils conservent définitivement.

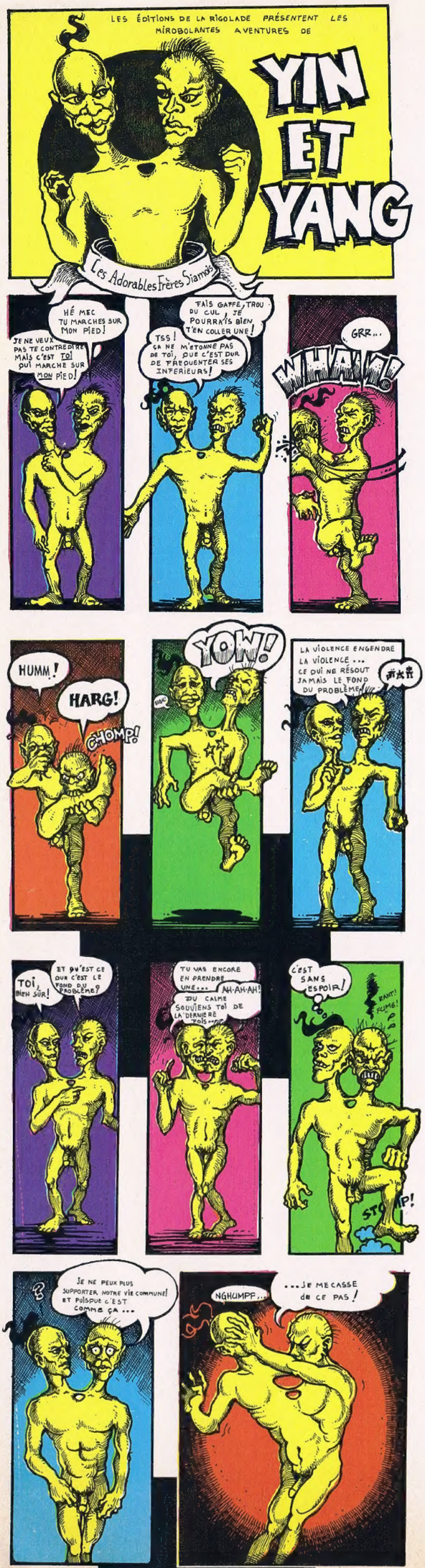
Leur action achevée, les motards auront leur récompense. Ils retireront les quatre ou cinq roues qui serviront aux calèches et carosses royaux, puis ils se partageront le butin : phares à iode, chromes, etc.

— Est-il possible de rencontrer le Prince Melchisedech ?

— Le Prince est actuellement à Charenton chez les fous. Mais c'est une ruse, il y est en mission. Si vous le rencontrez, il vous accordera sûrement un autographe car il est d'une patience et d'une douceur fantastiques. Celui qui obtiendra un autographe sera nommé Général de la Garde Royale de l'Ordre des Immortels.

Voici la description du Prince Melchisedech : il roule sur un vélo de course tout blanc, sans garde-boue, de marque Lejeune. Comme il est maréchal de France, il porte sept étoiles de général à gauche sur une veste genre barman. Il a un pantalon blanc d'équitation. Sur sa tête, auréolée d'une chevelure blond-roux superfrisée en mini-bouclettes toujours enroulées naturellement, il porte un béret blanc, garni à la basque d'une tresse bleu-roi et rouge agrémentée d'une rosace en pur cristal de verre transparent reflétant les couleurs de l'arc-en-ciel.





Avant de prendre la décision de leur vie, les persona du gratin le plus souterrain, réputées pour le sérieux et l'insondable qualité de leur rigueur intellectuelle, consultent le **Yi King.** Ainsi, Dashiell Hedayat, l'Olympien compositeur du **Livre des morts vivants** (Bourgois) ouvre dès la troisième aube un œil confit de sommeil. Nageant dans le potage, il parvient jusqu'à la poche de la grande veste à carreaux rouges et blancs qu'il a noblement jetée sur un coussin de velours la veille au soir, et tire d'une poche secrète trois pièces de cinq centimes à l'effigie de la République mourante. Avec superbe, il lance cette monnaie sur son tapis de haute-laine violine et note fiévreusement sur un ticket de métro un assemblage de l'alphabet morse. Puis il se reporte au gros livre jaune qui trône à son chevet, et le **Yi King** sacré lui répond sans mollir : « Un sage qui a vaincu le monde et qui, intérieurement, en a terminé avec la vie, peut, dans certains cas, se trouver amené à rentrer encore une fois dans ce bas monde et à s'approcher des hommes. C'est là une grande fortune pour les hommes auxquels il confère son enseignement et son aide ». Réconforté, le voici qui chante une vieille litanie celte dans son bain de lait d'anesse. Il noue maintenant sa lavallière : peut-être va-t-il jeter hâtivement quelques lignes mordantes sur un papier vélin d'Angoulême, pour notre édification.

Patrice Blanc-Francart aussi, la tête lourde, s'interroge, le nez sur l'oreiller : faut-il beurrer mon croissant ou l'enduire de gelée de groseille ? Le livre est là, qui jouxte les **Cent recettes de Tante Marthe**, sur la petite étagère dégorgeante de victuailles et d'épices. Avec trois piécettes de mie de pain, il questionne l'oracle, qui réplique sans défaillir et dissipe les limbes matinales : « On peut se fier au coq. Il chante quand vient le matin. Toutefois, il ne peut pas voler lui-même au ciel. Il se contente de lancer son cri ».

Ce soir, Nicolas Devil est la proie d'un grand courroux. Tout seul sous une tente dérobée l'été dernier au camping de Villers-sur-Mer (situé dans les marécages à proximité de la route de Cabourg), boude le coloriste facétieux qui barbouilla de vert olive le visage de sa nouvelle Saga, brossée avec amour. Dans la rosée vespérale (?), regardez-le traquer le champignon : avec leurs chapeaux plats il façonne trois pièces magiques, et questionne le **Yi King** : que faire ? Et le livre de répondre : « L'isolement est ici causé par des malentendus ; il ne provient pas des circonstances extérieures, mais des dispositions intérieures.

Merci **Yi King**. Pour ceux qui t'ignorent, et nous en croisons tout plein dans la rue chaque jour, nous avons composé la notice suivante. Puissiez-vous, tels des éponges avides de savoir et de savon, vous en imprégner.

« Salut, fils du ciel, puis-je convertir ton peuple au protestantisme ? » demande le pasteur Richard Wilhelm au premier mandarin qu'il rencontre à son arrivée en Chine. « Comme tu veux, répond l'autre, tiens, installe-toi donc dans cette pagode ». Après tout, la Chine de 1899 avait mangé bien d'autres dieux. Celui-là, qu'elle aurait volontiers mis à la même enseigne que Bouddha, les jésuites auraient réussi à l'établir en Asie si l'Eglise catholique, imbue de sa supériorité, n'avait pas forcé la répression par sa conduite intolérante et odieuse. Mais au regard de la vieille idole papale, et de la rivalité des autres ordres religieux, les jésuites avaient pêché en devenant Chinois. Et Richard Wilhelm, venu évangéliser les masses d'Orient, sera converti à son tour. Il devait même confier à C.G. Jung : « Ma grande satisfaction est de n'avoir jamais baptisé de Chinois ». Ce qui est très Chinois. En effet, sous les conseils lumineux du confucéen Lao Nai Souan, il passa une longue partie de sa vie à traduire, éclairer et rendre accessible à des lecteurs occidentaux le plus vieux livre de sagesse de la Chine, le **Yi King.**

King, c'est la trame de l'étoffe, le tissu de vérités immuables qui forme le cours de la vie. **Yi** signifie transformation, mais aussi Unique, Entier. Le **Yi King** révèle le jeu de ces forces élémentaires qui composent le Tao, fleuve immuable et géant auprès duquel s'en vint mourir Siddharta, grand sage et humble passeur. Pour les disciples de Confucius, le Tao est la Vertu de l'honnête homme : celui qui cherche pour tout talent l'absence de talent particulier. Le Tao est le Chemin, la Voie, l'Ordre, la Totalité et la Sagesse. Et dans sa forêt de symboles et de relations en perpétuelle mouvance, le **Yi King** véhicule toute la cosmologie chinoise, imprégnant de ses préceptes jusqu'à l'étude des sciences ou la conduite de la vie quotidienne. Là, tout est rythme. Ici, au pays de la Raison, la compréhension de l'Univers est figée par définition : selon une méthode connue, nous disséquons, analysons, tronçonnons la réalité pour l'étudier en miettes, décelons les effets et cherchons les causes. Mais les jours et les saisons ne sont pas des unités de mesure. La Vie et la Mort, le Jour et la Nuit, le repos et la veille obéissent à des cycles. Leur rotation permanente est source d'équilibre et d'harmonie, et cela ne peut être perçu que globalement. On n'explique pas la Terre par le Ciel, on constate l'existence de ces deux éléments, on ne les oppose pas. L'Univers est ainsi régi par deux principes contraires, le **Yin** et le **Yang**, à l'origine le Féminin et le Masculin. Faites sonner ces deux mots à vos oreilles, chantez-les, et voyez ce qu'ils évoquent. Yang est mâle, rugueux. C'est le créateur, le soleil, la chaleur. Yin est plus doux, plus flou. C'est le réceptif, l'ombre, la terre. De leur combinaison surgit la classification bi-polaire de tout ce qui existe, de tout ce qui coule et demeure dans le Tao.

A l'origine, le Yi King était un oracle. Il se contentait de répondre par oui ou par non, un trait plein (——) ou un trait brisé (— —), yang ou yin. A partir de ces deux traits, Fo Hi inventa les huit trigrammes qui symbolisent les éléments de la cosmologie chinoise aussi bien que le comportement, les tendances ou la place de l'homme parmi ces forces :

Nom	Attributs	Image	Place dans la famille
K'ien le créateur	fort	le ciel	père
K'ouen le réceptif	soumis, abandonné	la terre	mère
Tchen l'éveilleur	en mouvement	le tonnerre	1er fils
K'an l'insondable l'abîme	dangereux	l'eau	2e fils
Ken l'immobilisation	en repos	la montage	3e fils
Souen le doux	pénétrant	le vent	1re fille
Li ce qui adhère	lumineux	le feu	2e fille
Touei le joyeux, le serein	joyeux	le lac	3e fille

Un millénaire avant Jésus-Christ, le roi Wen et son fils dotèrent les soixante-quatre hexagrammes, nés du groupement des huit trigrammes, de « conseils précis pour la conduite correcte ». Et la rose des vents que représentent les soixante-quatre hexagrammes symbo-

lisa l'éventail complet de tous les changements possibles de la création. Les traits eux-mêmes se mirent à parler, les uns furent dotés d'une nature dynamique leur permettant de se transformer de yin en yang, ou vice-versa, les autres demeurèrent fixes pour construire l'hexagramme.

Je vous vois venir, avec une poignée de cheveux arrachés dans la main. Comment peut-on déceler la nature muable ou fixe des traits ? J'y viens. Tout dépend de la formation de l'hexagramme. Le procédé le plus simple est celui des trois pièces. Le voici.

La face gravée est considérée comme **yin** et vaut 2. L'autre face est **yang** et vaut 3. Un trait est muable lorsque la somme des faces visibles équivaut à 6 ou à 9, c'est-à-dire à 3 yin ou à 3 yang.

Jetez les trois pièces et traduisez chaque fois comme suit afin d'obtenir, au bout de six lancers, un hexagramme :

Trois faces **yin** : 3 x 2=6 : — — (muable)
Deux **yin** et un **yang** : 4+3=7 : ——
Un **yin** et deux **yang** : 2+6=8 : — —
Trois faces **yang** : 3 x 3=9 : —— (muable)

Le premier lancer détermine le trait inférieur du trigramme inférieur, puis vous notez en écrivant de bas en haut. Il suffit ensuite de vous reporter au chapitre de l'hexagramme obtenu, puis, faisant permuter, s'il y a lieu, les traits mobiles par leur contraire, consulter le second hexagramme. Ça va ?

Comme on n'est jamais mieux servi que par l'exemple, nous allons questionner le Yi King. Je vais lui demander s'il est bien utile que je me casse le ciboulot à essayer d'écrire cet article en termes clairs et simples. Enfin. Je prends trois pièces de un franc au fond de ma poche, entre un paquet de tabac éventré et un trousseau de clefs. Silence. Je les jette.

Ne vous inquiétez pas, l'avenir ne m'intéresse pas du tout. Le **Yi King** ne possède pas la géographie mensongère du marc de café, et je ne risque pas d'y découvrir que le tirage d'**Actuel** va doubler à cause de ma brillante participation à ses méfaits. Voyons un peu les pièces Une pile, deux faces, soit deux yin et un yang (ceux qui disent le contraire se trompent). Cela me donne 2, 2 et 3=7 (——). Et je continue gaillardement. Une face et deux piles, 8 (— —) Petit tableau pour éviter la fastidieuse énumération :

6. lancer : yin+yin+yang=——
5. lancer : yin+yang+yang=— —
4. lancer : yin+yang+yang=— —
3. lancer : yang+yang+yang=—— (muable)
2. lancer : yin+yang+yang=— —
1. lancer : yin+yin+yang=——

J'obtiens **Pi**, la grâce. Et je dis merde, parce que Confucius disait merde quand il tombait sur cet hexagramme — et qu'il devait avoir ses raisons. Le trait muable se trouvant être le troisième à partir du bas, je le permute avec son contraire et j'obtiens le nouvel hexagramme, **Yi**, les commissures des lèvres :

Je me reporte au livre, et ne considère que les deux traits muables.

Chaque hexagramme est interprété en fonction des deux trigrammes qui le compose, ainsi **Pi** est-il formé en bas de **Li**, ce qui s'attache, le feu, et en haut de **Ken**, l'immobilisation, la montagne. L'image nait de ce rapport : « L'hexagramme représente un feu qui sort des profondeurs secrètes de la terre et dont les flammes, en s'élevant, illuminent la montagne, la hauteur céleste, et la revêtent de beauté. La grâce, la beauté de la forme est indispensable à toute union pour la rendre harmonieuse et aimable, et non chaotique et désordonnée ».

Chaque hexagramme comporte un jugement, une image, et la signification de chaque trait (seuls les muables intéressent celui qui tire le **Yi King**).

Pi, c'est la quiétude de la pure contemplation. Le désir se tait. La volonté repose, mais momentanément, car elle s'éveillera à nouveau, et la beauté des apparences tombera : la contemplation n'est pas la vraie voie de la libération. Je peux toujours me repaître de mon oiseau jaune, de mes montagnes, du soleil, je n'avancerai pas d'un pouce Je tomberai du repos dans le sommeil : « Le feu dont l'éclat illumine la montagne et la revêt de grâce ne brille pas à une grande distance. Ainsi la forme gracieuse suffit à animer et à éclairer les affaires mineures, mais les grandes questions ne peuvent être tranchées de cette manière. Elles demandent plus de sérieux ». Je regarde maintenant mon trait muable, **neuf à la troisième place**, et je cite intégralement le texte : « Il est ici question d'un moment de la vie rempli de charme. On est environné de grâce et d'un éclat transfiguré par l'humidité. Sans doute ce charme peut être une parure, mais il peut aussi nous faire sombrer. D'où l'avertissement de ne pas s'enfoncer dans l'humidité du bien-être, mais de persévérer avec constance. C'est là-dessus que repose la fortune ».

Limpide, non ? Bien sûr, fortune n'est pas argent, faut-il le spécifier ?

Passons maintenant au second hexagramme, **Yi**, qui se décompose en **Tchen**, l'éveilleur, le tonnerre (en bas) et en **Ken**, la montagne (en haut). **Yi** est l'image d'une bouche ouverte : « En haut et en bas les traits fermes des lèvres et entre eux, l'ouverture de la bouche ». Puis il évoque la nourriture que l'on mange par cette bouche, et tout ce qui nous alimente, tout ce qui nourrit le corps comme l'esprit. **Yi** enseigne l'équilibre de cette alimentation : « Il est important de s'occuper des personnes qui le méritent et de veiller à s'alimenter soi-même de façon convenable » Je vous abreuve du **Yi King** comme je m'en abreuve. J'ai pas mal de chemin à pratiquer dans ses méandres, et je souhaite vous avoir donné l'envie d'y plonger à votre tour.

Las ! Revenu à Paris, je vois mes joyeux comparses tordre un très long nez devant la limpidité des lignes ci-dessus. Burnier ne dit rien. Bizot cherche à convertir les trigrammes en hexagrammes. Ribes assure qu'il faut relire le texte avec plus d'attention et en ne pensant pas à autre chose. Lentin se demande si c'est bien utile d'expliquer le processus de tirage — ce qui est le sujet de l'article. Sans doute, à la montagne, se prend-on trop vite pour Zarathoustra, et ce n'est pas une sinécure que de descendre à nouveau dans la vallée. Avant de tout recommencer, je tire de ma poche mes trois derniers sous, et j'interroge le livre. Livre, suis-je la plus belle ? Va-t-il me falloir tout reprendre à partir de l'alphabet ? Comment te simplifier ? Et le **Yi King**, sans jamais se départir de son sérieux, me répond du tac au tac :

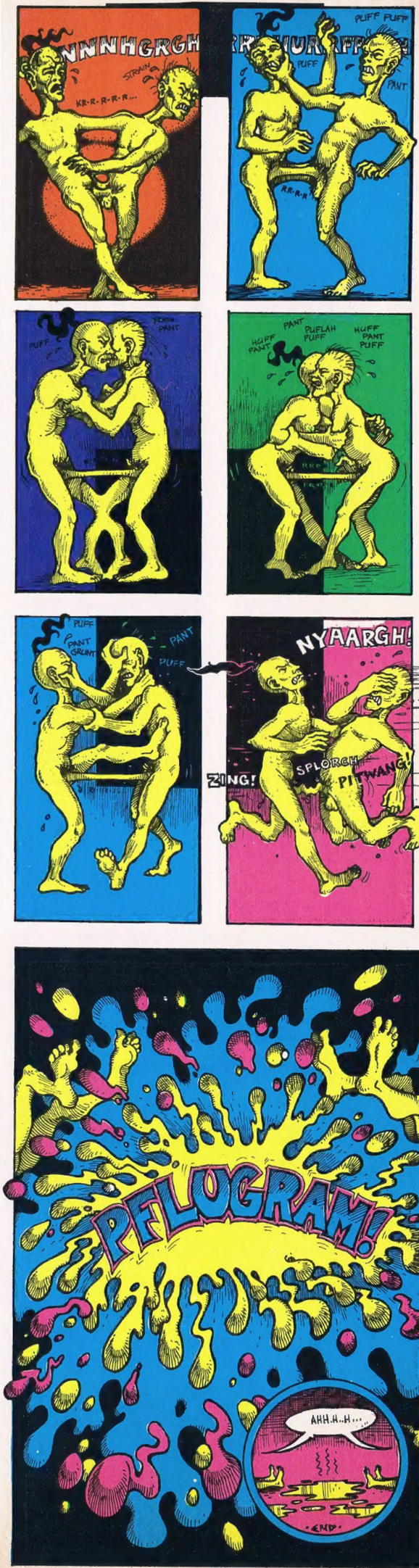
Souen, le doux, le pénétrant, le vent, hexagramme composé de deux trigrammes jumeaux, symbolise la fille aînée. Le vent pénètre insidieusement et patiemment sur ce qu'il enveloppe, comme l'arbre pousse ses racines sur une terre peu accueillante. Vous avez compris : vous voyez les nuages qu'il me faut dissiper, le clou qu'il me faut enfoncer : « La pénétration opère des effets progressifs et invisibles. On ne doit pas la réaliser par des moyens violents (« Mon article vous paraît illisible, ciao ! ») mais par une influence ininterrompue (« et comme ça, si je rajoute des joyeusetés au début, les paresseux seront-ils accrochés ? »). La qualité pénétrante du vent repose sur son caractère continu : « C'est par là que le vent devient puissant ». Et là, le bouquet : « Lorsque les fonctions de responsabilité qu'il exerce et les expériences qu'il a accumulées amènent un homme à combiner la modestie innée avec une activité énergique, il obtient à coup sûr une grande réussite ». Théoriquement, mon obstination à démonter le **Yi King** devrait entraîner votre compréhension de son mécanisme.

Transformant les traits muables en leur contraire, j'obtiens alors l'hexagramme

Touen, la retraite, formé en bas de **Ken**, la montagne, et en haut de **K'ien**, le créateur, le ciel. Pour que l'obscurité n'ait pas de prise sur elle, la lumière se retire, épargnant ses forces. « Les forces hostiles avancent, favorisées par l'époque. Dans ce cas, la retraite est l'attitude correcte ».

Un dernier mot, il n'existe en français qu'une seule traduction convenable du **Yi King** de Richard Wilhelm, celle d'Etienne Perrot, grand connaisseur de Jung et moderne alchimiste qui cherche la pierre philosophale dans le cœur des gens qui viennent à lui. On trouve cette édition à la **Librairie de Médicis**, qui la publie. Un peu cher, soixante francs si j'ai bonne mémoire, mais vous y passerez le reste de vos jours.

Edmond Athos.



FABLE EXPRESS
Mais qu'est-ce que vous me voulez enfin?
Je voulais vous avertir que ça sent des pieds dans votre compartiment!
Ah bon, merci
F. Masse